Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

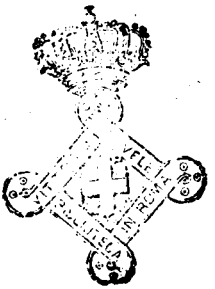
Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

HISTOIRE
DE LA
GUERRE
DE
TRENTE ANS.

TOME I.



BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

GVSTAV ADOLPH
König von Schweden

HISTOIRE
DE LA
GUERRE
DE
TRENTE ANS.

Par

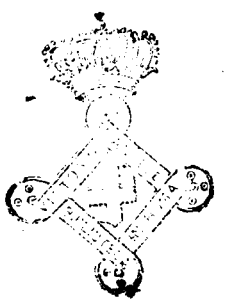
M. FRÉD. SCHILLER.

Traduit de l'Allemand.

Ornée d'un portrait de Gustave-Adolphe, Roi de Suede.

TOME I.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE



BERNE,
CHEZ EMANUEL HALLER, Libraire.

1794.

Préface des Éditeurs.

Au milieu du grand nombre de productions littéraires & politiques, qui paroiſſent chaque jour pour éclairer, éblouir ou ſéduire les peuples, nous nous ſommes toujours fait un devoir de ne donner au public que des ouvrages vraiment utiles. C'eſt principalement dans cette intention, que nous publiâmes, en 1789, une traduction françoiſe de l'*Hiſtoire de la guerre de ſept ans, par Mr. d'Archenholtz.*

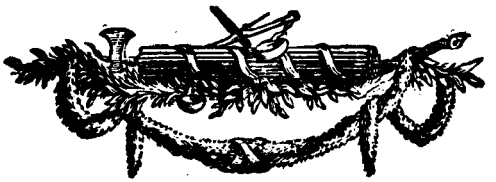
Encouragés par le ſuccès de cette entrepriſe, & par l'accueil flatteur qu'a reçu cette traduction, tant en France qu'en Allemagne & en Suiſſe, nous offrons aujourd'hui au public celle d'un ouvrage non moins intéreſſant.

C'eſt l'*Hiſtoire de la guerre de trente ans, par M. Schiller*, l'un de plus célebres Hiſtoriographes de l'Allemagne. On ſait que les événemens de cette guerre, dans laquelle la plupart des Puiſſances de l'Europe ſe virent ſucceſſivement impliquées, forment une époque des plus intéreſſantes de l'Hiſtoire de l'Empire Germanique, & que le Traité de Weſtphalie, qui la termina, eſt devenu l'un des principaux fondemens du droit public de l'Allemagne, & même de l'Europe entiere.

Depuis long-tems, quantité de gens de lettres de tous les pays avoient publié ſucceſſivement une foule d'ouvrages ſur cette guerre mémorable : mais tous ſe ſont trouvés imparfaits, par l'effet des pré-

jugés nationaux ou religieux des Auteurs ; & pour connoître la vérité, on étoit réduit à étudier de nombreux volumes, qui cependant laiſſoient à l'eſprit beaucoup de doutes ſur les points les plus importans. Il étoit réſervé à M. Schiller, de nous donner la premiere *Hiſtoire impartiale de la guerre de trente ans*, dégagée de tout préjugé, & dans laquelle, à l'exemple de Tacite, il rapporte ſous un point de vue philoſophique, & avec autant de clarté que de préciſion, tous les événemens de cette guerre & les paſſions qui l'ont allumée.

Quant à la traduction même, rien n'a été négligé pour qu'elle puiſſe ſatisfaire le public. Nous nous flattons qu'elle ſera trouvée également utile aux perſonnes qui aiment à s'inſtruire, & ſur-tout à la jeuneſſe.



HISTOIRE
DE LA
GUERRE DE TRENTE ANS
EN ALLEMAGNE,

traduite de l'allemand de Mr. SCHILLER.

DEPUIS le commencement des guerres de religion qui désolerent l'Allemagne, jusqu'à la paix de Westphalie, il est survenu peu de grands changemens en Europe, auxquels la Réforme n'ait eu la principale part. Tous les grands événemens qui ont eu lieu depuis cette époque, ont eu plus ou moins de connexion avec la révolution qu'opéra la doctrine de Luther & de Zwingle; & il n'est aucun état dans l'Europe, sur lequel cette révolution n'ait eu une influence plus ou moins immédiate.

L'usage que la Maison d'Espagne faisoit de ses forces immenses, étoit presqu'entiérement dirigé contre les sectateurs des nouvelles opinions. Ce fut la Réforme qui alluma ces guerres civiles, qui sous

quatre regnes orageux ébranlerent le trône de France, attirerent des armées étrangeres jusques dans le cœur de ce beau royaume, & en firent, pendant le cours d'un demi-siecle, le théatre des plus funestes déchiremens. Ce fut la Réforme, qui rendit le joug espagnol insupportable aux Belges, qui leur inspira le desir & le courage de le secouer, & leur fournit presque toutes les ressources nécessaires pour combattre leurs tyrans. Toutes les vengeances que Philippe II, Roi d'Espagne, méditoit contre la reine Elisabeth d'Angleterre; les maux dont il vouloit accabler cette Princesse, la guerre sanglante qu'elle soutint contre lui, ne durent leur origine qu'au profond ressentiment du Monarque Espagnol, irrité de ce que cette princesse avoit pris sous sa protection les protestans des Pays-Bas, révoltés contre l'Espagne, & qu'elle s'étoit mise à la tête d'une secte qu'il desiroit ardemment de détruire. La sciission de l'Eglise en Allemagne fut suivie d'une longue sciission politique, qui, si elle répandit pendant plus d'un siecle la confusion parmi les différens Etats de l'Empire Germanique, éleva néanmoins une digue contre l'oppression dont ils étoient menacés. Ce fut principalement la Réforme, qui donna aux couronnes de Danemarc & de Suede le poids qu'elles ont eu depuis dans la balance de l'Europe; la ligue protestante étant renforcée de leur alliance, qui lui devint même indispensable. Ce fut par la Réforme, que des Etats presqu'ignorés obtinrent une puissance qui étonna les politiques. Ainsi qu'on

vit changer tout-à-coup les liens entre les Princes & leurs ſujets, entre les citoyens d'une même patrie, l'on vit des nations entieres former entre elles de nouveaux nœuds. Les premiers effets de ce bouleverſement furent pernicieux & terribles: une longue paix, ſouvent interrompue par l'animoſité des différens partis, fut ſuivie d'une guerre ruineuſe qui dura trente ans, & qui, du cœur de la Boheme, s'étendit juſqu'aux embouchures de l'Eſcaut, ravagea cent provinces depuis les rivages du Po juſqu'aux bords de la Baltique, foula les moiſſons, & mit en cendres des villes & des milliers de villages. Cette guerre, qui fit périr plus de trois cents mille guerriers, éteignit pour un demi-ſiecle les lumieres que les arts & les ſciences commençoient à faire luire ſur l'Allemagne, & la ramena vers les ſiecles reculés de ſon ancienne barbarie. Mais l'Europe devint libre, par cette guerre déſaſtreuſe, dans laquelle, pour la premiere fois, elle s'étoit enviſagée comme une République, formée par divers Etats indépendans; & ces nouvelles liaiſons que cette guerre établit entre des peuples juſqu'alors étrangers les uns aux autres, ſuffiroit ſeule pour réconcilier le coſmopolite avec les maux qu'elle a entraînés. L'active induſtrie en a ſucceſſivement effacé toutes les douloureuſes traces, & les effets bienfaiſans qu'elle a produits, ſont demeurés. Les mêmes connexions, qui étendirent à la moitié de l'Europe l'incendie qui avoit éclaté en Boheme, veillent au maintien de la paix qui l'a éteint.

Ce furent les opinions religieuſes, qui produiſirent ces grands effets. Elles ſeules rendirent poſſible ce que l'on a vu arriver; mais il s'en faut de beaucoup que ces grandes entrepriſes ſe ſoient faites uniquement pour l'amour de la religion. Si l'intérêt particulier & celui de l'état n'y euſſent concouru, la voix des Théologiens & celle des peuples n'auroient jamais rendu les princes & les guerriers auſſi conſtans, auſſi zélés pour la nouvelle doctrine. On ne peut conteſter, que les progrès rapides de la révolution qui ſe fit dans l'égliſe, ne ſoient dus eſſentiellement à la force victorieuſe de la vérité: les abus de l'égliſe romaine, l'abſurdité de pluſieurs de ſes dogmes, & ſes prétentions outrées ne pouvoient que révolter les eſprits, & les diſpoſer à embraſſer une religion épurée. L'attrait de l'indépendance & les richeſſes du clergé devoient faire deſirer aux ſouverains un changement dans la religion; mais des raiſons d'état pouvoient ſeules les y réſoudre. Jamais les princes proteſtans de l'Allemagne ne ſe ſeroient armés pour la liberté de leur culte, ſi Charles V, dans le cours de ſes proſpérités, n'eût enfreint les libertés & les droits des Etats Germaniques. Sans l'ambition des Guiſes, jamais les Calviniſtes de la France n'euſſent eu à leur tête un Condé ou un Coligny; enfin, ſans l'impoſition des 10me & 20me deniers, jamais le Siege de Rome n'auroit perdu les Provinces-Unies des Pays-Bas. Les ſouverains combattoient pour leur défenſe ou pour leur aggrandiſſement; & le zele

pour la religion leur créoit des armées & ouvroit les tréſors de leurs peuples : les guerriers que l'eſpoir du pillage & du butin n'attiroit pas ſous leurs drapeaux, croyoient verſer leur ſang pour ſa vérité, tandis qu'ils ne le prodiguoient en effet que pour l'intérêt de leur prince.

Heureuſement, l'intérêt des princes fut alors celui des peuples, & celui des peuples fut celui des princes. Dans cette époque, aucun Souverain n'avoit aſſez d'autorité pour pouvoir exécuter des vues contraires aux vœux de ſes ſujets. Tout ce que peut ſuggérer la plus ſage politique, fait ſouvent peu d'impreſſion ſur le ſujet qui ne la pénetre que rarement, & qui plus rarement encore y trouve quelque avantage. Dans un tel cas, il ne reſte à un ſage Souverain qu'à réunir ſon intérêt particulier à quelque autre intérêt plus cher à ſes peuples, & s'il n'exiſte pas, de le faire naître.

Telle fut auſſi la conduite de la plupart des Souverains qui contribuerent à la défenſe des nouvelles opinions religieuſes. Par un ſingulier enchaînement, la ſciſſion de l'égliſe ſe trouva réunie à deux circonſtances, ſans leſquelles elle auroit eu vraiſemblablement des ſuites bien différentes : c'étoient la prépondérance ſubite de la Maiſon d'Autriche, qui menaçoit la liberté de l'Europe, & le zele de cette Maiſon pour l'ancienne Foi : l'une excita l'attention des Souverains, l'autre arma les nations en leur faveur.

L'anéantiſſement d'une juriſdiction étrangere dans leurs Etats, la ſuprêmatie en matieres de foi,

la conſervation des ſommes immenſes qui paſſoient annuellement à Rome; les richeſſes conſidérables du Clergé, offroient aux Souverains des avantages qui devoient naturellement les éblouir. Pourquoi, demandera-t-on peut-être, ces mêmes avantages ne firent-ils pas la même impreſſion ſur les princes Autrichiens? Quel motif put empêcher cette Maiſon, & en particulier la Branche Allemande, de prêter l'oreille aux inſtantes ſollicitations d'un grand nombre de ſes ſujets, & de s'aggrandir, à l'exemple de tant d'autres Souverains, aux dépends d'un Clergé ſans défenſe.

Il eſt difficile de croire, que la foi à l'infaillibilité de l'Egliſe Romaine ait eu plus de part à la perſévérance religieuſe de la Maiſon d'Autriche, que la conviction du contraire n'en avoit eu à la défection des princes proteſtans. Pluſieurs motifs concoururent à faire, de la Maiſon d'Autriche, le plus ferme appui du Siege de Rome. L'Eſpagne & l'Italie, dont elle tiroit une grande partie de ſes forces, avoient pour Rome cet attachement aveugle, qui diſtingua les Eſpagnols dès le tems des Goths. Le moindre rapprochement vers la doctrine abhorrée de Luther & de Calvin, auroit pour jamais fait perdre au Roi d'Eſpagne l'amour de ſes peuples, & peut-être l'auroient-ils précipité du trône. Ses vaſtes provinces en Italie lui impoſoient la même néceſſité; & il étoit contraint de les ménager encore plus que ſes ſujets d'Eſpagne, parce qu'elles portoient avec impatience un joug étranger qu'elles pouvoient ſe-

couer plus facilement. D'ailleurs, ces mêmes provinces lui donnoient la France pour rivale & le Pape pour voiſin; ce qui devoit ſuffire pour empêcher la Cour de Madrid de ſe déclarer en faveur d'une ſecte qui rejette l'autorité du Pontife. Cette Puiſſance devoit au contraire s'attacher le St. Siege par les démonſtrations d'un zele ardent & efficace pour l'ancienne religion. Ces motifs en général, qui devoient être d'un grand poids auprès des monarques eſpagnols, étoient appuyés encore par diverſes conſidérations particulieres. CHARLES V. avoit un dangereux rival dans le Roi de France, entre les bras de qui l'Italie s'étoit jettée dès le moment où cet Empereur ſe fut rendu ſuſpect d'opinions hérétiques. Cette défiance des Catholiques-Romains, & les différens de l'Empereur avec la Cour de Rome, auroient mis des obſtacles inſurmontables aux vues de ce monarque. D'ailleurs, quand il fut dans le cas d'opter entre les deux partis, la nouvelle ſecte n'avoit pu encore obtenir une grande influence, & il reſtoit beaucoup d'eſpoir d'un accommodement à l'amiable. Son fils *Philippe* II, qui ſuccéda à ce prince, joignoit à une éducation monacale, un caractere ſombre & deſpotique, avec une haine implacable contre toute innovation en matieres de foi. Cette haine s'accrut encore, quand il vit que les plus dangereux ennemis de ſa couronne étoient auſſi ceux de ſa religion. Ses états Européens étant épars au milieu de tant d'autres royaumes, & expoſés à l'influence des opinions nouvelles, il ne

put y voir d'un œil indifférent les progrès de la Réforme : il ſe trouva donc obligé de prendre la défenſe de l'Egliſe Romaine, pour arrêter les torrens & la contagion des opinions hérétiques.

C'eſt ainſi que le cours naturel des événemens mit les Rois d'Eſpagne à la tête de la ligue que les Catholiques-Romains formerent contre les novateurs. Ce qui avoit été obſervé ſous les longs regnes de Charles V & de Philippe II, fut une loi pour leurs ſucceſſeurs ; & plus la ſciſſion s'étendit, plus l'Eſpagne demeura fermement attachée au Catholiciſme.

La Branche Allemande de la Maiſon d'Autriche paroit avoir eu plus de liberté à cet égard ; mais ſi elle n'éprouvoit point pluſieurs des entraves qui enchaînoient l'Eſpagne, d'autres circonſtances devoient la retenir. La poſſeſſion de la Couronne Impériale que ne pouvoit porter un Prince hérétique, (car comment l'avocat né du Siege de Rome auroit-il pu être un apoſtat ?) attacha les ſucceſſeurs de FERDINAND I. à la Cour de Rome ; & FERDINAND lui-même étoit ſincérement & par conviction devoué au St. Siege. D'ailleurs, les princes de la branche Allemande d'Autriche n'étoient pas aſſez puiſſans pour ſe paſſer des ſecours de la Branche Eſpagnole, qui les leur auroit entiérement retirés, s'ils euſſent paru favoriſer la nouvelle religion. La dignité Impériale les obligeoit en outre à maintenir les loix fondamentales de l'Empire, que les Proteſtans s'efforçoient de renverſer, & qui étoient le plus ferme appui

de leur autorité. Si l'on ajoute, à tous ces motifs, l'indifférence des Princes proteſtans dans les dangers où ſe trouverent les Empereurs & l'empire, leurs attentats ſur le temporel de l'Egliſe, & leurs violences quand ils ſe voyoient les plus forts ; l'on comprendra aiſément qu'un tel concours de circonſtances devoit attacher les Empereurs aux intérêts du Catholiciſme. Le ſort de cette religion dépendant peut-être du parti que prendroit la Maiſon d'Autriche, l'Europe entiere devoit naturellement regarder les princes autrichiens comme les plus fermes appuis de l'Egliſe Romaine. La haine des Proteſtans contre celle-ci ſe porta donc auſſi contre l'Autriche. A les entendre, chaque armement de l'Eſpagne ou de l'Empereur ne tendoit qu'à la ruine du Proteſtantiſme ; & toute guerre contre ces Puiſſances étoit une guerre contre le monachiſme & contre l'inquiſition.

Mais, dans ce même tems, la Maiſon d'Autriche, cette ennemie implacable de la Réforme, pourſuivoit auſſi ſes projets ambitieux ; & par ſa prépondérance, elle mettoit dans un danger imminent la liberté de l'Europe, & ſur-tout celle des Princes de l'Empire Germanique. Ceux-ci devoient naturellement ſonger à leur défenſe. Leurs reſſources ordinaires n'auroient jamais ſuffi pour réſiſter à une Puiſſance auſſi prépondérante : ils durent donc exiger de leurs ſujets des efforts extraordinaires ; & ces ſecours étant encore trop peu conſidérables, il leur fallut emprunter les forces de

leurs voiſins, & former enſemble, par des alliances, une confédération en état de contre-balancer une puiſſance à laquelle ils ne pouvoient réſiſter, s'ils demeuroient iſolés.

Mais ces puiſſans motifs qu'avoient les Souverains pour s'oppoſer à l'aggrandiſſement de la Maiſon d'Autriche, leurs ſujets ne les avoient pas. Ce ne ſont que des dangers imminens, ou des avantages immédiats qui meuvent le peuple; & la politique ne permet pas à un ſage ſouverain d'attendre qu'ils ſoient réaliſés. Quel malheur n'eût-ce donc pas été pour les princes, ſi une autre cauſe n'eût animé l'ardeur des nations, & ne les eût enflammées d'un enthouſiaſme qu'on pouvoit diriger contre des dangers politiques? Cette cauſe conſiſtoit dans la haine déclarée contre une religion protégée par l'Autriche, & dans un zele ardent pour une doctrine que cette Maiſon cherchoit à détruire par le fer & par le feu. Le fanatiſme religieux craint l'avenir, & ne conſidere jamais les ſacrifices. Ce fut lui qui porta les peuples à des efforts, auxquels les ſeuls dangers de l'état n'auroient pu les engager. Peu de bras ſe ſeroient armés volontairement pour les intérêts du Souverain & de la patrie; mais on vit le bourgeois, l'artiſan, le cultivateur prendre avec joie les armes pour la religion. Les peuples auroient murmuré au moindre fardeau qu'on leur auroit impoſé pour le ſervice du ſouverain ; mais pour l'intérêt de leur religion, ils prodiguerent leur ſang & leurs richeſſes, & ſacrifierent tout bien-

être temporel. Des richeſſes inépuiſables coulerent dans le tréſor du ſouverain ; des armées nombreuſes entrerent en campagne ; & au milieu de la violente ſecouſſe dont les dangers de la religion avoient frappé les eſprits, le ſujet étoit inſenſible aux fardeaux dont il ſe fût cru accablé dans une ſituation d'eſprit plus tranquille. La crainte d'une inquiſition ſemblable à celle qui aſſervit l'Eſpagne, l'appréhenſion d'une nouvelle St. Barthelémy, ouvrirent à Coligny, au prince d'Orange, à la Reine Eliſabeth d'Angleterre & aux Souverains de l'Allemagne, des ſecours dont l'abondance & les ſources ſont encore aujourd'hui incompréhenſibles.

Néanmoins, malgré ces efforts extrêmes, le plus puiſſant Prince de l'Europe auroit eu peu de ſuccès, s'il eût lutté contre une Maiſon auſſi formidable, dans un tems où la politique étoit encore dans ſon berceau : des circonſtances accidentelles pouvoient ſeules porter des Etats éloignés à s'entre-ſecourir. La différence du gouvernement, celle des loix, des langues, des mœurs, & du caractere national, qui diviſoient les nations en autant de Corps iſolés, & mettoient entre elles de perpétuelles barrieres, devoient rendre un peuple inſenſible aux angoiſſes d'un autre, lors même qu'un eſprit de jalouſie nationale ne l'excitoit pas à s'en réjouir. Ces barrieres furent encore renverſées par la Réforme. Un intérêt plus puiſſant que l'intérêt national & que le patriotiſme, commença à enflammer des peuples entiers. Cet intérêt, capable de

lier entre elles les nations les plus éloignées, pouvoit diſſoudre auſſi tous les nœuds entre des ſujets du même ſouverain. C'eſt ainſi que le Huguenot François avoit, avec le Genevois, avec l'Anglican, avec le Germain proteſtant ou avec le Hollandois, un point commun de rapprochement qu'il n'avoit pas avec ſon compatriote catholique. Les ſuccès des Hollandois, qui combattoient pour leur religion, devoient donc le toucher de plus près que les triomphes de ſon roi, lorſqu'ils étoient à l'avantage du Papiſme. Le Huguenot ceſſoit donc d'être citoyen de l'Etat qui l'avoit vu naître, pour diriger uniquement ſon attention & ſes vœux vers un territoire étranger. Bientôt, du ſort d'un peuple chez qui ſa croyance domine, il commence à préſager le ſien; & les intérêts de ce peuple lui deviennent communs. Dans de telles circonſtances, les ſouverains pouvoient propoſer des guerres éloignées aux repréſentans de leurs peuples, & eſpérer de leurs ſujets des ſecours prompts & volontaires. C'eſt ainſi qu'on vit les habitans du Palatinat abandonner leur patrie, & aller combattre pour le calviniſte françois, contre l'ennemi commun de leur foi. Le François porta les armes contre une patrie dont il étoit maltraité, & fut verſer ſon ſang pour défendre la Hollande. On vit l'Helvétien armé contre l'Helvétien, l'Allemand contre l'Allemand, & décider ſur les rives de la Seine & de la Loire, de la ſucceſſion au trône de France. Le Danois paſſe l'Eider, le Suédois traverſe la Baltique, pour rompre les chaînes deſtinées aux Germains.

Ce fut d'abord le zele religieux, qui occaſionna cette nouvelle ſympathie entre tant d'Etats éloignés ; mais ſes effets en politique furent bientôt ſentis. La même ligue, qui s'étoit armée pour la défenſe de nouvelles opinions religieuſes, garantiſſoit en même tems ſes membres de toute oppreſſion. Les ſouverains avoient donc à leur diſpoſition tous les moyens néceſſaires pour leur défenſe, ſans les avoir préparés ſous ce nom; & ils avoient atteint leur but, ſans en être convenus préalablement avec leurs peuples. Tant qu'une forte armée défendit les libertés religieuſes de l'Allemagne, aucun Empereur ne put renverſer la conſtitution germanique, ni opprimer les princes d'Empire.

Il ſeroit difficile de déterminer quel auroit été le ſort de la Réforme & de l'Empire, ſi la redoutable Maiſon d'Autriche n'avoit point pris parti contre elle. Il paroit néanmoins prouvé, que rien n'a ſuſcité aux princes Autrichiens de plus grands obſtacles à leurs vues d'aggrandiſſement, que la guerre qu'ils ont conſtamment faite aux opinions nouvelles. En aucun autre cas, les peuples n'auroient fait, pour leurs Souverains, les efforts extrêmes par leſquels ils réſiſterent aux forces de l'Autriche ; & jamais tant d'Etats divers ne ſe ſeroient réunis contre un auſſi formidable adverſaire.

Jamais en effet la Maiſon d'Autriche ne s'étoit vue plus puiſſante, qu'après la victoire que Charles V. remporta près de Muhlberg ſur les

Proteſtans. Avec la Ligue de Smalcalde, la liberté de l'Allemagne paroiſſoit être renverſée pour toujours; mais elle ſe releva avec Maurice de Saxe, ſon plus dangereux ennemi: tous les fruits de la victoire de Muhlberg furent perdus par le congrès de Paſſau & dans la diete d'Augsbourg; & tous les plans pour une oppreſſion politique & religieuſe ſe trouverent anéantis, par une paix où l'Empereur fut obligé de déférer à toutes les prétentions de ſes ennemis.

Ce fut dans cette Diete d'Augsbourg, que l'Allemagne ſe partagea en deux religions différentes & en deux partis politiques. Ce ne fut qu'alors proprement que cette ſciſſion fut conſolidée, parce qu'elle devint alors légale. On avoit regardé les religionnaires comme des transfuges dignes de châtiment; mais alors on réſolut de les traiter en freres, non qu'on les reconnût comme tels, mais parce qu'on y étoit contraint. La Confeſſion d'Augsbourg put maintenant prendre place à côté de la Religion Catholique, mais ſeulement comme un voiſin qu'on tolere, & avec des droits momentanés. Tout Prince d'Empire obtint le droit de rendre dominante la religion qu'il profeſſoit, & de priver la religion oppoſée de la liberté du culte: on permit toutefois à chaque ſujet d'abandonner le pays où ſa religion ſeroit opprimée. Ce fut alors que les ſectateurs de Luther purent ſe réjouir d'une ſanction poſitive; & ſi leur ſecte étoit dans la pouſſiere en Baviere & en Autriche, ils pouvoient s'en conſoler par la conſidération qu'elle

régnoit en Saxe & dans la Thuringe. Dès lors il fut libre aux Souverains de faire régner ou ſuccomber dans leurs états l'une ou l'autre des deux doctrines : quant au ſujet, qui n'avoit point de repréſentans dans cette Diete, il fut peu queſtion de lui. On ſe borna à aſſurer le libre exercice de leur religion aux proteſtans qui ſe trouvoient dans les principautés eccléſiaſtiques, où la foi catholique devoit demeurer irrévocablement la dominante. Mais il ne fut donné à cet égard que des aſſurances de la part du Roi des Romains Ferdinand, qui conclut cette paix ; aſſurances qui furent déſavouées par les princes catholiques ; qu'on a inſerées avec ce déſaveu dans le traité de paix, & qui n'eurent ainſi aucune force légale.

Par la paix de religion, qui fut conclue à Augsbourg, un parti garda ce qu'on ne pouvoit plus lui ôter, & l'autre conſerva ce qu'il avoit encore. Tous les Evêchés & Abbayes ſécularisés avant cette paix, demeurerent aux proteſtans ; mais les catholiques réſerverent expreſſément, qu'à l'avenir aucun bénéfice eccléſiaſtique ne pourroit être ſécularisé. Chaque prince eccléſiaſtique d'Empire, électeur, évêque ou abbé, devoit être dépoſſédé auſſi-tôt qu'il embraſſeroit la religion Proteſtante, & le chapitre procéder à une nouvelle élection, comme ſi ſa place fût devenue vacante par ſon décès. C'eſt par cette ſtipulation, que l'exiſtence du temporel de l'Egliſe Romaine en Allemagne eſt pour jamais aſſurée.

Cette réſerve eſſuya les plus fortes contradic-

tions de la part des Etats Proteſtans; & quoique ils en ſouffriſſent l'inſertion au traité, cela ſe fit avec l'addition expreſſe, que les deux parties ne s'étoient encore accordées ſur ce point. Cet article pouvoit-il donc être plus obligatoire pour les proteſtans, que ne l'avoient été pour les catholiques les aſſurances données par FERDINAND en faveur des proteſtans ſujets des princes eccléſiaſtiques. Deux germes de diviſion ſubſiſterent donc après la paix, & ce furent eux qui allumerent enſuite la guerre.

C'eſt ainſi qu'il en étoit en Allemagne des libertés religieuſes & des biens eccléſiaſtiques: il en étoit de même des droits & des dignités. La conſtitution de l'Empire n'étoit calculée que ſur une ſeule égliſe, parce qu'il n'en exiſtoit qu'une quand l'Empire ſe forma. L'égliſe s'eſt diviſée, & enſuite la diete, en deux partis religieux. Tous les Empereurs avoient été attachés à l'Egliſe Romaine, ſans rivale juſqu'alors en Allemagne. Etoient-ce ſes relations avec Rome, qui conſtituoient l'Empereur, ou étoit-ce l'empire germanique, qui ſe repréſentoit dans ſon chef? Les Proteſtans ſont partie intégrante de l'Empire; & comment peuvent-ils être repréſentés dans une ſucceſſion non interrompue d'empereurs catholiques? Les Etats Germaniques ſe jugent eux-mêmes dans la Chambre Suprême, parce ce ſont eux qui établiſſent les juges. Le but de l'établiſſement de ce tribunal étoit, que tous puſſent participer à une juſtice égale & impartiale; mais cette vue

peut

peut elle être remplie, ſi les deux religions n'y ont pas ſéance. Que lors de la fondation de l'Empire Germanique, il n'y ait eu qu'une ſeule religion en Allemagne, c'eſt une circonſtance accidentelle; mais ce tribunal fut créé, dans la vue qu'aucun Etat ne pût être opprimé ou oppreſſeur; & ce but eſt manqué, ſi l'un des deux partis religieux eſt dans la poſſeſſion excluſive de juger l'autre. Les Proteſtans ont enfin, après beaucoup de peines, obtenu que des aſſeſſeurs de leur religion puſſent ſiéger dans la Chambre Suprême; mais ils n'ont point encore une part égale aux voix. Aucun prince proteſtant ne porta encore la couronne Impériale.

Quoi qu'on puiſſe dire de l'égalité de droits que la paix d'Augsbourg établit entre les deux Egliſes germaniques, il eſt certain que les Catholiques y conſerverent l'avantage. Tout ce qu'obtinrent les Luthériens, fut la tolérance; tout ce que céderent les Catholiques, ils le ſacrifierent à la néceſſité & non à la juſtice. Ce n'étoit point une paix entre deux puiſſances de même rang; ce n'étoit qu'un traité entre un ſouverain & des rebelles victorieux. C'eſt de ce principe qu'ont paru & paroiſſent dériver encore tous les démêlés de l'égliſe catholique avec les proteſtans. C'étoit toujours un crime que d'embraſſer la foi proteſtante, puiſqu'on puniſſoit ſi ſévérement les princes eccléſiaſtiques apoſtats. Dans la ſuite, l'Egliſe Catholique préféra de s'expoſer à tout perdre par la force, plutôt que de céder volon-

tairement le moindre avantage : car il lui reſtoit toujours l'eſpoir de recouvrer ce qu'on lui auroit ravi de force ; mais le ſacrifice d'une prétention, ou un droit accordé aux Proteſtans, bleſſoit cette Egliſe dans l'endroit le plus ſenſible.

Ce principe ne fut pas perdu de vue dans les négociations d'Augsbourg ; ce qu'on y abandonna aux Proteſtans ne fut point ſacrifié ſans conditions. On ſtipula, que le traité ne devoit avoir de force que juſqu'au prochain Concile, qui s'occuperoit de réunir les deux égliſes : alors, ſi cette derniere tentative ne réuſſiſſoit pas, le traité devoit demeurer dans ſa force.

Cette paix, qui devoit éteindre pour jamais le feu de la guerre civile, n'étoit dans le fond qu'une convention temporaire, ouvrage de la néceſſité & de la force, & non dictée par les loix de la juſtice, ou par de ſages principes de religion & de tolérance. Les Catholiques n'auroient pu accorder une telle paix ; &, la ſincérité nous oblige à cet aveu, les Luthériens eux-mêmes ne connoiſſoient pas aſſez ces principes. Loin de montrer envers les Catholiques une équité exacte, ils opprimoient, quand ils en avoient le pouvoir, les Calviniſtes, qui de leur côté méritoient d'autant moins une tolérance favorable, qu'ils étoient eux-mêmes bien éloignés de l'exercer. Les eſprits n'étoient pas encore aſſez éclairés ; & les têtes étoient trop échauffées, pour une conduite auſſi ſage. Comment un parti auroit-il pu exiger de l'autre ce dont lui-même étoit incapable. Ce

que chaque ſecte gagna ou conſerva par la paix entre les deux religions conclue à Augsbourg, elle le dut uniquement aux forces que chacune étoit à même de déployer pendant les négociations. Ce qu'avoit obtenu la force, la force ſeule pouvoit le conſerver, chaque parti devoit donc demeurer en armes, ſans quoi la paix alloit être rompue. Les limites reſpectives entre les deux communions avoient été tracées l'épée à la main; il falloit donc les conſerver de la même maniere, ou malheur au premier parti déſarmé! Effrayant augure pour le repos de l'Allemagne, & qui la menaça dès les premiers momens de la paix!

On vit alors régner, dans l'Empire, une tranquillité momentanée; de frêles liens parurent unir de nouveau tous ſes membres en un ſeul corps; & l'amour pour le bien général ſe manifeſta pendant un certain tems. Mais la ſciſſion avoit jeté de trop profondes racines, pour qu'il fût poſſible de rétablir dans l'Empire une harmonie parfaite. Avec quelque exactitude que le traité de paix parût avoir déterminé les droits de chaque parti, il n'en demeura pas moins ſujet à des interprétations bien diſcordantes. Au plus fort du combat, ce traité avoit obligé les deux partis à poſer les armes: le feu couvoit ſous la cendre, mais il n'étoit pas éteint; & les prétentions qui n'avoient pas été ſatisfaites ſubſiſterent. Les catholiques croyoient avoir trop perdu; les proteſtans trouvoient qu'ils n'avoient pas aſſez gagné; & les deux partis ſe réſerverent tacitement, d'interpréter con-

formément à leurs vues particulieres les ſtipulations de la paix qu'ils n'oſoient encore violer.

Le ſéqueſtre des biens du clergé, ce motif puiſſant qui porta tant de Princes à embraſſer la doctrine de *Luther*, n'eut pas moins d'attraits pour eux après la paix, qu'il n'en avoit eu auparavant; & tout ce qui ſubſiſtoit encore de biens eccléſiaſtiques dans leurs états, devint bientôt leur proie. La Baſſe-Allemagne entiere fut ſécuriſée en peu de tems; & s'il n'en fut pas de même dans la Haute-Allemagne, on en fut redevable à la vive oppoſition des Catholiques, qui y avoient la prépondérance. Par-tout où un parti ſe trouvoit plus fort, il opprimoit les adhérens du parti oppoſé. Les princes eccléſiaſtiques ſur-tout, comme étant les membres de l'Empire les plus denués de défenſe, ſe voyoient continuellement vexés par d'avides voiſins. Celui qui étoit trop foible pour repouſſer la force par la force, ſe réfugioit ſous l'égide de la juſtice; & les plaintes contre les Princes Proteſtans s'accumulerent devant la Chambre Suprême de l'Empire, qui étoit aſſez portée à appuyer de Sentences la Partie opprimée, mais trop peu ſoutenue auſſi pour rendre ſes jugemens efficaces.

La paix, qui accordoit aux Princes d'Empire une liberté parfaite de religion, avoit néanmoins en quelque ſorte eu égard au ſujet, en lui réſervant le droit d'abandonner ſans obſtacle le pays où ſa religion ſeroit opprimée. Mais la lettre de ce traité ne pouvoit le protéger contre les vio-

lences qu'un ſouverain peut exercer envers un ſujet odieux, ni le garantir des obſtacles ſans nombre qu'on pouvoit mettre à ſon émigration, ou des pieges dont la ruſe, réunie à la force, pouvoit ſans ceſſe l'entourer. Le ſujet catholique d'un prince proteſtant ſe plaignoit hautement de la violation des traités; le ſujet proteſtant pouſſoit des cris encore plus hauts ſur l'oppreſſion qu'il éprouvoit de ſon Souverain Catholique. L'aigreur & l'intolérance des Théologiens, en enflammant les eſprits, envénimoient chaque événement peu important par ſoi-même. Trop heureux ſi cette animoſité ſe fut épuiſée contre l'ennemi commun du chriſtianiſme, au lieu de répandre ſes poiſons parmi les ſectateurs d'une même religion.

Une union parfaite entre les Proteſtans auroit cependant ſuffi pour maintenir les deux partis dans une balance égale, & pour prolonger ainſi la paix; mais afin que la confuſion fût à ſon comble, cette union ne tarda pas à s'évanouir. La doctrine de *Zwingle* & de *Calvin* commença bientôt à prendre racine en Allemagne, & à diviſer les proteſtans au point de n'avoir rien de commun entre eux, qu'une haine extrême contre le Papiſme.

Les Proteſtans, à cette époque, n'étoient plus ceux qui, cinquante ans auparavant, avoient préſenté à Augsbourg leur confeſſion de foi; & c'eſt dans cette même confeſſion, qu'on doit chercher la cauſe de ce changement. Elle traçoit des limites fixes & déterminées à la foi proteſtante; &

ſans le ſavoir, les Proteſtans ſe priverent d'une partie des avantages que leur aſſuroit leur ſéparation d'avec le Catholiciſme. Un même éloignement pour la hiérarchie, les abus & la doctrine de l'Egliſe Romaine, auroit pu leur ſervir de point de réunion; mais, cette baſe de leur foi, ils la fonderent ſur une nouvelle profeſſion de foi détaillée, dans laquelle ils firent conſiſter l'eſſence de leur doctrine. Ce fut comme adhérens à cette confeſſion de foi, qu'ils firent la paix avec les catholiques; & comme tels, ils avoient ſeuls part aux avantages que leur aſſuroit le traité. Ainſi, quel que fût l'événement, les Luthériens ſe trouvoient dans une poſition également fâcheuſe. L'eſprit d'innovation trouvoit une barriere inſurmontable, s'il falloit s'en tenir aveuglément à la Confeſſion d'Augsbourg; & le point de réunion étoit perdu pour eux, s'ils ſe diviſoient au ſujet des formules établies. Ces deux circonſtances & leurs ſuites funeſtes ſe réaliſerent bientôt. L'un des partis s'en tint conſtamment à la premiere confeſſion; & ſi les Calviniſtes s'en écarterent, ce ne fut que pour adopter pareillement une nouvelle profeſſion de foi.

Jamais les proteſtans n'euſſent pu fournir à leur ennemi commun un prétexte plus plauſible que celui d'une ſciſſion ſurvenue parmi eux-mêmes, ni un ſpectacle plus agréable que celui de l'amertume avec laquelle les Luthériens & les Calviniſtes ſe perſécutoient réciproquement. Pouvoit-on blâmer les Catholiques, s'ils rioient de la pré-

ſomption avec laquelle les premiers réformateurs s'étoient vantés d'annoncer la ſeule véritable religion? Pouvoit-on, dans cette ſciſſion entre les nouveaux ſectaires, leur reprocher leur attachement à l'autorité de l'Egliſe Romaine, en faveur de laquelle dépoſoient une vénérable antiquité & une pluralité de voix plus reſpectable encore? Mais cette ſciſſion mit les Proteſtans dans une criſe bien plus dangereuſe. C'étoit avec les ſeuls Luthériens, ſectateurs de la confeſſion d'Augsbourg, que la paix avoit été conclue; & les catholiques inſiſtoient pour qu'ils déclaraſſent quels étoient ceux qu'ils regardoient comme leurs freres en matieres de foi. Les Luthériens ne pouvoient, ſans bleſſer leur conſcience, comprendre les réformés dans le nombre des adhérens à leur religion; ils ne pouvoient non plus les en exclure, ſans ſe faire, d'un ami utile, un ennemi encore plus dangereux. C'eſt ainſi que cette malheureuſe ſciſſion ouvrit la voie aux intrigues de leurs ennemis, pour ſemer la défiance entre les deux ſectes proteſtantes, & rompre l'union qui régnoit dans leurs meſures. Retenus par la double crainte que leur inſpiroient les Catholiques & leurs adverſaires ſéparés de l'Egliſe Romaine, les Proteſtans manquerent le moment unique de procurer à leur égliſe les mêmes droits qu'avoit le catholiciſme. Tous ces inconvéniens euſſent été prévenus, & la défection des calviniſtes n'auroit entraîné aucune ſuite funeſte pour la cauſe commune, ſi l'on eût cherché un point de réunion non dans les articles

de la Confeſſion d'Augsbourg, mais dansun éloignement égal pour l'égliſe romaine.

Quelque prononcée néanmoins que fût la ſciſſion parmi les Proteſtans, ils comprirent tous que leur ſûreté, qu'ils devoient uniquement à leurs forces, ne pouvoit ſe conſerver qu'au moyen d'une union indiſſoluble. Les réformes continuelles d'un parti, & l'oppoſition conſtante de l'autre, entretenoient parmi eux une vigilance continue ; & le texte de la paix d'Augsbourg ſervoit de prétexte à des diſputes ſans fin. Chaque pas de la partie adverſe étoit enviſagé par l'autre comme une infraction à cette paix. Pluſieurs démarches des catholiques n'avoient point pour motif des vues hoſtiles, comme les en accuſoient les Proteſtans; mais leur propre ſûreté leur en faiſoit un devoir. Les Proteſtans avoient montré d'une maniere non équivoque à quoi devoient s'attendre les partiſans de l'Egliſe Romaine, ſi ces derniers avoient le malheur de ſuccomber. L'avidité de la partie adverſe à l'égard des biens du Clergé, ne leur permettoit d'eſpérer aucun ménagement, & leur haine, aucune tolérance ni généroſité.

Mais on doit pardonner auſſi aux Proteſtans le peu de confiance qu'ils avoient dans la bonne foi des Catholiques. Les procédés perfides & cruels qu'on ſe permettoit envers leurs freres en Eſpagne, en France & dans les Pays-Bas; les honteux expédiens de princes catholiques, qui s'étoient fait relever, par les Papes, des ſermens les plus ſacrés & les plus ſolemnels; le ſyſtême abo-

minable alors reçu dans l'Eglise Romaine, qu'on ne doit point garder la foi aux hérétiques, avoient entiérement déshonoré le catholicisme aux yeux de ses adversaires. Aucune assurance, aucun serment d'un Catholique, ne pouvoient tranquilliser un Protestant. Comment donc les traités auroient-ils pu leur ôter toute défiance, tandis que les Jésuites ne les faisoient envisager, dans toute l'Allemagne, que comme un *interim*, comme un acte de convenance que Rome elle-même avoit condamné. Le concile général, promis par les traités d'Augsbourg, s'étoit tenu à Trente; mais, ainsi que l'on s'y étoit attendu, sans avoir réuni les deux partis, sans avoir fait aucune démarche pour cette réunion, & même sans que les Protestans y eussent envoyé de théologiens. La doctrine de ces derniers avoit été condamnée solemnellement par l'Eglise que le concile prétendoit représenter. Les Protestans pouvoient-ils donc se croire suffisamment garantis, par un traité arraché par les armes; traité appuyé sur une condition que l'issue du concile paroissoit anéantir. Les Catholiques auroient eu l'apparence du droit en leur faveur, s'ils se fussent crus assez forts pour enfreindre la paix; & dès lors les Protestans n'étoient protégés que par la crainte qu'on pouvoit avoir de leur puissance.

Plusieurs autres circonstances concoururent à augmenter leurs inquiétudes. L'Espagne, sur la puissance de laquelle se reposoit l'Allemagne Catholique, étoit alors engagée dans une guerre fortvive contre les habitans des Pays-Bas. Cette

guerre avoit attiré ſur les frontieres de la Germanie la plus grande partie des forces Eſpagnoles; & celles-ci ſe portoient rapidement dans l'Empire, lorſqu'il falloit y frapper un coup déciſif. L'Allemagne étoit alors une pépiniere de guerriers pour preſque toutes les Puiſſances Européennes. La guerre de religion avoit créé des ſoldat, à qui la paix ôtoit tout moyen de ſubſiſter. Tant de Princes indépendans pouvoient donc raſſembler facilement des armées, que l'intérêt ou l'eſprit de parti leur faiſoit céder à des Souverains étrangers. Ce fut avec des Troupes allemandes que *Philippe* II. fit la guerre à ſes ſujets révoltés des Pays-Bas, & que ceux-ci ſe défendirent. Chaque levée de troupes, qu'on voyoit faire en Allemagne, effrayoit toujours l'un ou l'autre des partis religieux qui diviſoient l'Empire, puiſqu'elle pouvoit tendre à l'opprimer. Un ambaſſadeur, un Légat envoyé par le St. Siege, une entrevue de quelques princes, tout étoit enviſagé comme ayant pour objet la ruine de l'un des deux partis. C'eſt ainſi que ſubſiſta l'Allemagne pendant environ un demi-ſiecle. Les deux partis étant toujours prêts à prendre les armes, le moindre incident pouvoit allumer la guerre.

Ferdinand I, roi de Hongrie, & ſon excellent fils Maximilien II, tinrent, dans cette époque critique, les rênes de l'Empire. Doué d'un cœur integre & d'une patience héroïque, Ferdinand avoit réconcilié, à Augsbourg, les deux partis religieux; mais il perdit ſes peines, dans ſes tentatives

pour les réunir par le Concile de Trente. Abandonné de ſon neveu, le roi d'Eſpagne Philippe II, & opprimé dans la Tranſilvanie & en Hongrie par les armes victorieuſes des Turcs, comment cet Empereur auroit-il pu ſonger, en violant la paix, à détruire ſon propre ouvrage. Les modiques contributions qu'il retiroit de ſes Etats ne pouvoient ſuffire aux frais énormes de la guerre que les Turcs renouvelloient ſans ceſſe contre lui. Il avoit donc beſoin des ſecours de l'Empire; & la paix ſeule maintenoit l'Empire réuni en un corps. Les beſoins de ſon épargne lui rendoient les Luthériens non moins néceſſaires que les catholiques, & l'obligoient ainſi à traiter les deux partis avec juſtice; ce qui, au milieu de prétentions auſſi oppoſées qu'étoient les leurs, étoit un ouvrage des plus difficiles. Auſſi s'en fallut il beaucoup, que le ſuccès répondît à ſes vœux; & ſa condeſcendance à l'égard des Proteſtans ne ſervit qu'à retarder pour ſes ſucceſſeurs la guerre qui épargna ſa vieilleſſe. Son fils Maximilien, que l'empire des circonſtances ou une mort trop précoce empêcherent peut-être de mettre la nouvelle religion ſur le trône impérial, ne fut guere plus heureux. La néceſſité avoit appris au pere à ménager les proteſtans; la néceſſité & l'équité y engagerent le fils. Il en coûta cher à leurs ſucceſſeurs de n'avoir ni écouté l'équité, ni cédé aux circonſtances.

Maximilien II. avoit laiſſé ſix fils, dont l'aîné ſeul hérita des états de ſon pere & reçut la couronne impériale: ſes freres furent pourvus d'appa-

nages peu considérables. Quelques petites provinces appartenoient à une branche collatérale, dont l'Archiduc CHARLES de Styrie, fils puiné de Ferdinand I, étoit le chef. Elles furent cependant réunies sous FERDINAND II, son fils, avec le reste de l'Autriche : ainsi, à l'exception de ces petites provinces, tous les vastes états de la Maison d'Autriche se trouvoient réunis sous un seul monarque; mais malheureusement ce monarque étoit foible.

RODOLPHE II. avoit des vertus qui lui auroient gagné tous les cœurs, si son sort eût été celui d'un particulier. Son caractere étoit doux; il aimoit la paix : quant aux sciences, il s'y adonnoit, principalement à l'histoire naturelle, à l'astronomie, à la chimie & à l'étude des antiquités, avec une ardeur extrême; mais cette ardeur le distraisoit des affaires du cabinet, & l'entraînoit à une prodigalité funeste, en un tems sur-tout où la situation critique de ses états exigeoit l'attention la plus soutenue, & où l'épuisement de ses finances lui prescrivoit l'économie la plus sévere. Son goût pour l'astronomie l'égara dans les rêves de l'astrologie, auxquels un caractere mélancolique & craintif est si sujet à se livrer. Cette disposition d'esprit & une éducation reçue en Espagne ouvrirent son cœur aux mauvais conseils des Jésuites & aux insinuations de la Cour de Madrid, qui finirent pas le gouverner entiérement. Dominé par des goûts aussi incompatibles avec ses dignités, & épouvanté par de ridicules préfages, il disparut aux yeux de ses sujets, pour se cacher

dans ſon laboratoire, dans ſon cabinet d'antiquités & dans ſes écuries, tandis que la diſcorde la plus dangereuſe commençoit à rompre les liens qui uniſſoient le corps Germanique, & même à heurter les marches de ſon trône. Tout accès auprès de lui étoit défendu à un chacun ſans exception, au point qu'il falloit ſe déguiſer en palefrenier, pour pouvoir ſeulement s'approcher de ſa perſonne. Les affaires les plus preſſantes n'étoient point expédiées: l'eſpoir d'obtenir le riche héritage de la monarchie eſpagnole s'évanouit, parce qu'il ne put ſe réſoudre à donner ſa main à l'Infante *Iſabelle*. L'Empire étoit menacé de l'anarchie la plus terrible, parce que, quoique ſans héritier, on ne put l'engager à faire élire un Roi des Romains. Les Etats d'Autriche renoncerent à ſon obéiſſance; la Hongrie & la Tranſilvanie ſe ſouleverent contre lui, & la Boheme ne tarda pas à ſuivre cet exemple. La Maiſon d'Autriche, dont la puiſſance avoit été ſi redoutée ſous CHARLES V, couroit riſque de ſe voir enlever une partie de ſes poſſeſſions par les Turcs & par les princes Proteſtans de l'Allemagne, & de ſuccomber enfin ſans retour ſous une ligue qu'un des plus grands Monarques de l'Europe avoit formée contre elle. On vit alors, en Allemagne, ce qui étoit toujours arrivé dans les interregnes, ou quand l'Empereur n'étoit point animé des ſentimens qu'exige ſa dignité. Léſés ou abandonnés par leur chef, les princes d'Empire pourvurent eux-mêmes à leur ſûreté, & réparerent par leurs alliances ce qui manquoit d'au-

torité à l'Empereur. L'Allemagne ſe diviſa donc en deux confédérations oppoſées. Rodolphe, adverſaire mépriſé d'un parti, & protecteur impuiſſant de l'autre, ſe trouva inutile à tous deux. Que pouvoit attendre l'Empire, d'un prince qui ne pouvoit pas même défendre ſes Etats héréditaires contre un ennemi inteſtin. Pour prévenir la ruine entiere de l'Autriche, ſa propre famille ſe réunit contre lui, & une faction puiſſante ſe jetta entre les bras de ſon frere. Chaſſé de tous ſes Etats héréditaires, il ne lui reſta bientôt plus à perdre que la couronne impériale; & la mort l'enleva aſſez tôt pour lui épargner ce dernier opprobre.

Ce fut le mauvais Génie de l'Allemagne, qui lui donna un Rodolphe pour Empereur, en un tems où la plus ſage politique & une main ferme pouvoient ſeuls maintenir la paix dans l'Empire. Dans une époque plus tranquille, le Corps Germanique auroit pourvu lui-même à ſon ſalut; & *Rodolphe*, comme l'avoient fait déja pluſieurs empereurs, auroit caché ſon ignominieuſe nullité dans une obſcurité magique. Le beſoin preſſant de vertus qui lui manquoient mit au grand jour ſon incapacité. La ſituation de l'Allemagne exigeoit un empereur, qui, par ſes reſſources, pût donner du poids à ſes déciſions; & les états héréditaires de Rodolphe, quelle que fût leur étendue, ſe trouvoient dans des circonſtances qui plongeoient leur ſouverain dans les plus grands embarras.

Les ſouverains de la Maiſon d'Autriche étoient tous catholiques, & les plus fermes appuis du

St. Siege; mais il s'en falloit beaucoup que leurs Etats fuſſent attachés à la même religion. Les nouvelles opinions avoient auſſi pénétré dans ces contrées, & y avoient fait de rapides progrès, qu'avoient favoriſé les criſes où s'étoit trouvé Ferdinand I, & la tolérance de Maximilien II. Il en étoit, des Etats Autrichiens, comme de l'Allemagne entiere. La plupart des Seigneurs & des membres de la Nobleſſe étoient Luthériens; & dans les villes, les proteſtans avoient obtenu une prépondérance marquée. Après avoir réuſſi à faire entrer quelques-uns d'entr'eux dans l'aſſemblée des Etats provincieux de l'Autriche, les proteſtans s'emparerent ſucceſſivement de toutes les charges & de tous les tribunaux & en chaſſerent les Catholiques. Les voix des députés des villes & celles de quelques Prélats étoient trop foibles contre l'Ordre puiſſant & nombreux des Seigneurs & de la Nobleſſe; & les mépris de ceux-ci ne tarderent pas à les éloigner entiérement des aſſemblées. C'eſt ainſi qu'inſenſiblement l'aſſemblée entiere des Etats d'Autriche devint luthérienne; & dès-lors les proteſtans firent des pas rapides vers une prépondérance aſſurée. Le Souverain dépendoit des Etats, parce qu'il étoit en leur pouvoir de lui refuſer ou de lui accorder des ſubſides. Ils ſe prévalurent des beſoins où ſe trouverent Ferdinand I. & Maximilien II, pour arracher ſucceſſivement à ces princes pluſieurs privileges religieux. Enfin Maximilien II. accorda aux Seigneurs & à la Nobleſſe le libre exercice de leur culte, mais ſeulement

dans leurs terres & dans leurs châteaux. Accorder la même liberté aux villes & aux bourgs, c'auroit été autant qu'abolir entiérement la religion catholique; & ce Prince étoit trop gêné par l'Eſpagne & par la Cour de Rome, pour ſe porter à une démarche auſſi déciſive en faveur des proteſtans. En maintenant dans ſon intégrité ſes droits à l'égard des communes, en les iſolant de la Nobleſſe & en conſervant la Religion Catholique dans les villes & dans les bourgs, il ſe flattoit de pouvoir prévenir les progrès du Proteſtantiſme. Mais le zele indiſcret des eccléſiaſtiques proteſtans franchit ces bornes que la ſageſſe du Souverain avoit poſées. Malgré les défenſes expreſſes de l'Empereur, pluſieurs de ces eccléſiaſtiques firent entendre leurs déclamations dans les villes & même à Vienne: le peuple accouroit en foule à ce nouvel évangile, dont les principaux attraits conſiſtoient en des injures contre les catholiques, & en des diſcours captieux. Les Seigneurs & les Nobles ouvrirent par-tout leurs égliſes & leurs chapelles à une populace nombreuſe, ſans avoir égard aux défenſes de Maximilien, qui avoit borné la liberté du culte à leurs perſonnes & à leurs familles. Les déclamations dans les chaires nourrirent ſans ceſſe le fanatiſme; & la haine des deux partis fut envénimée par un zele auſſi impur qu'indiſcret.

Ce fut au milieu de ces abus & de ces germes de diviſions, que mourut MAXIMILIEN, laiſſant à ſon fils Rodolphe ſes royaumes & l'Autriche. La religion luthérienne, quoique reſtreinte par les loix,

loix, y étoit en effet la religion dominante, parce qu'elle avoit la prépondérance parmi les Etats qui pouvoient faire la loi au Souverain. Elle faiſoit les plus grands progrès, &, appuyée par les proteſtans du reſte de l'Allemagne, elle menaçoit de faire diſparoître le catholiciſme, dont la ruine auroit entraîné celle de la Maiſon régnante. RODOLPHE chercha à détourner ce danger imminent; & tant par la ruſe que par la force, il travailla à effectuer une contre-réforme. Les égliſes dont les Proteſtans s'étoient arbitrairement emparés, furent fermées; la liberté de religion, dont la nobleſſe avoit abuſé, fut reſtreinte en de juſtes bornes; les Proteſtans furent éloignés inſenſiblement des aſſemblées des Etats provinciaux, & remplacés par des catholiques. Les Prélats oſerent alors reparoître dans ces dietes, & le catholiciſme recouvra la prépondérance. Dans le même tems, les anciennes défiances & les craintes des proteſtans ſe renouvellerent; & convaincus que l'on ne méditoit rien moins que leur ruine entiere, ils chercherent de tout côté des ſecours. Tout étoit diſpoſé pour une inſurrection dangereuſe; il ne falloit qu'une étincelle, & la guerre civile éclatoit.

De tous les Etats héréditaires de la Maiſon d'Autriche, la Hongrie & la Tranſilvanie étoient ceux dont la poſſeſſion étoit la plus précaire. L'impoſſibilité de défendre ces pays contre la puiſſance prépondérante des Turcs, avoit déja engagé FERDINAND I. à la démarche humiliante de conſentir tacitement, en leur payant un tribut annuel, à la

ſouveraineté de la Porte-Ottomane ſur la Tranſilvanie; — aveu funeſte de ſon impuiſſance, & attrait plus dangereux encore pour une Nobleſſe remuante, quand elle croiroit avoir ſujet de ſe plaindre de ſon Souverain. Ce n'étoit point ſans reſtrictions que les Hongrois s'étoient ſoumis à la Maiſon d'Autriche. Ils étoient jaloux du droit d'élire leurs ſouverains, & ils faiſoient valoir avec arrogance toutes les prétentions que ce droit les mettoit à même de former. Le voiſinage de la Turquie & la facilité de changer impunément de ſouverain, augmentoient encore l'inflexibilité des Magnats. Mécontens du Gouvernement de l'Autriche, ils ſe jettoient fréquemment dans les bras des Ottomans; & peu ſatisfaits de ceux-ci, ils revenoient ſous la ſouveraineté allemande. Mais ils faiſoient payer bien cher à leurs légitimes maîtres, la préférence qu'ils leur avoient donnée ſur les Infidèles. Leurs fréquentes & ſubites tranſitions d'un ſouverain à un autre s'étoient communiquées à leur caractere: incertains entre la ſouveraineté autrichienne & celle des Turcs, ils flottoient également entre la ſoumiſſion & la révolte. Plus les Hongrois & les Tranſilvains gémiſſoient d'être réduits à obéir à des maîtres éloignés, plus leurs efforts étoient opiniâtres pour obéir à un de leurs compatriotes. Ainſi tout gentilhomme entreprenant pouvoit facilement obtenir leur foi & leur hommage. Rebelle envers ſon ſouverain, il s'empreſſoit, par une ſage politique, de ſe faire auprès d'un autre le mérite d'une ſoumiſſion volontaire,

& d'obtenir de lui une inveſtiture qu'on lui accordoit d'autant plus volontiers, que l'on regardoit comme un gain ce qu'avoit perdu la puiſſance rivale. C'eſt ainſi que le Pacha le plus voiſin s'empreſſoit d'offrir le ſceptre & la couronne à tout Magnat révolté contre l'Autriche. C'eſt avec la même facilité, que la Cour de Vienne confirmoit un uſurpateur dans la poſſeſſion des provinces qu'il avoit arrachées à la Porte; ſatisfaite ainſi de s'être réſervé une ombre de ſouveraineté, & d'avoir gagné un nouveau rempart contre les Turcs. Pluſieurs Magnats, Bathori, Boſchkai, Ragoczi, Bethlem Gabor s'érigerent ainſi en Souverains des Hongrois ou de la Tranſilvanie; & pour ſe ſoutenir, leur unique politique fut de s'appuyer des forces de la Porte, afin d'être d'autant plus redoutables à leur légitime Maître.

Ferdinand, Maximilien & Rodolphe, Souverains de la Hongrie & de la Tranſilvanie, épuiſerent leurs autres états, pour défendre ces pays contre les Turcs & pour y étouffer des révoltes inteſtines. Des guerres fréquentes ſe ſuccéderent rapidement, & ne furent interrompues que par de courtes trêves non moins funeſtes. Le pays étoit dévaſté; & le malheureux habitant ſe voyoit également opprimé par l'ennemi & par les armées du prince qui devoit le protéger. Le Soldat autrichien traitoit en pays de conquête celui qu'il défendoit de ſon ſang; & il étoit contraint de ſe procurer par la force les ſubſiſtances qu'on refuſoit de lui fournir volontairement. Il ne donnoit que des ſecours

foibles, mais l'arrogance avec laquelle il ſe les faiſoit payer étoit inſupportable. La nonchalance de Rodolphe, qui laiſſoit vaquer les premiers charges, qui négligeoit de répondre aux plus preſſantes repréſentations, & qui oublioit même de pourvoir à la défenſe de l'état, y occaſionnoit, comme dans ſes poſſeſſions d'Allemagne, les plaintes les plus ameres; l'avidité du fisc, l'arrogance des officiers & la licence des troupes rendoient ces murmures univerſels.

La Réforme d'ailleurs avoit auſſi pénétré dans ces contrées, & y avoit fait des progrès conſidérables, à la faveur de toutes ces diſſentions. Néanmoins on s'attaqua imprudemment à elle, & le fanatiſme rendit l'eſprit de faction plus dangereux. Guidée par le hardi rebelle *Boſchai*, la Nobleſſe Hongroiſe & celle de Tranſilvanie leverent l'étendart de la révolte. Les ſéditieux de Hongrie étoient ſur le point de faire cauſe commune avec les mécontens de l'Autriche, de la Moravie & de la Boheme, & d'entraîner ces pays dans leur révolte. Alors la perte de la Maiſon d'Autriche étoit certaine, & la ruine du catholiciſme dans ces mêmes pays devenoit inévitable.

Déja depuis long-tems, les Archiducs, freres de Rodolphe II, voyoient avec douleur la ruine dont leur Maiſon étoit menacée: ces derniers événemens épuiſerent leur patience. L'archiduc Matthias, fils puîné de Maximilien II, gouverneur de Hongrie & héritier préſomptif de Rodolphe, s'offrit pour appui à la Maiſon chancelante de Habs-

bourg. Dans sa jeunesse, entraîné par une funeste ambition, & contre les intérêts de l'Autriche, ce prince avoit prêté l'oreille aux invitations des révoltés des Pays-Bas, qui l'appelloient dans leur patrie pour défendre les libertés de leur nation contre son propre parent Philippe II. Matthias, croyant entendre, dans la voix d'une seule faction, celle de tout le peuple des Pays-Bas, se rendit dans ces provinces; mais l'événement ne répondit point à ses espérances, & il ne retira aucune gloire de son imprudente entreprise. Sa seconde apparition sur le théatre politique de l'Europe fut d'autant plus éclatante.

Ses demandes réitérées à l'Empereur étant demeurées sans effet, il appella les archiducs, ses freres & cousins, à Presbourg, & se consulta avec eux sur les dangers imminens de leur Famille. Les freres lui confierent unanimement, comme à leur aîné, la défense d'un héritage que l'incapacité d'un frere alloit leur faire perdre, & le revêtirent de pleins-pouvoirs illimités pour agir selon ses lumieres pour leur intérêt commun. Aussi-tôt MATTHIAS entame des négociations avec la Porte & avec les rebelles de Hongrie; & par son habileté, il réussit, au moyen d'une paix avec les Turcs & d'un traité avec les rebelles, à conserver les prétentions de l'Autriche sur les provinces perdues. Mais RODOLPHE, aussi jaloux de ses droits de souveraineté, que négligent à les maintenir, differa de confirmer cette paix qu'il regardoit comme un attentat punissable contre sa dignité suprême.

Il accuſa l'Archiduc d'être d'intelligence avec l'ennemi, & de vues perfides ſur la couronne de Hongrie.

L'activité de MATTHIAS n'avoit été rien moins que déſintéreſſée; mais la conduite de l'Empereur accéléra l'exécution de ſes deſſeins. Aſſuré de l'amour des Hongrois, à qui il venoit de donner la paix; de la reconnoiſſance & du dévouement de la Nobleſſe, & plein de confiance dans un nombreux parti en Autriche, il oſe dévoiler avec hauteur ſes vues, & menacer l'Empereur les armes à la main. Les proteſtans de l'Autriche & de la Moravie, préparés depuis long-tems à l'inſurrection, & gagnés par l'Archiduc qui leur avoit promis la liberté de leur culte, prirent hautement ſon parti; & leur réunion avec les rebelles hongrois, dont ils menaçoient depuis long-tems, s'effectue. Une redoutable conjuration ſe forme contre l'Empereur. Il prend la réſolution, mais trop tard, de réparer ſes fautes; mais c'eſt en vain qu'il cherche à diſſoudre cette funeſte ligue. Tout eſt déja en armes: la Hongrie, l'Autriche & la Moravie prêtent ſerment de fidélité à Matthias, qui marche en Boheme pour y chercher l'Empereur juſques dans ſon palais, & pour rompre les derniers reſſorts de ſa puiſſance.

Le royaume de Boheme n'étoit guere, pour la Maiſon d'Autriche, une poſſeſſion plus aſſurée que ne l'étoit la Hongrie. Des cauſes politiques dans celle-ci, & des diviſions religieuſes dans l'autre, entretenoient le feu de la diſcorde. Un ſiecle

avant Luther, les premieres flammes des guerres de religion avoient éclaté en Boheme ; & un ſiecle après ce réformateur, elles incendierent ce même pays. La ſecte à laquelle *Jean Huſs* avoit donné naiſſance s'y étoit conſervée dès-lors, unie de cérémonies & de doctrine avec l'Egliſe Romaine, à l'exception du ſeul article de la Sainte-Cene, que le Huſſite recevoit ſous les deux eſpeces. Le concile de Prague avoit accordé ce privilege aux ſectateurs de Huſs ; & quoiqu'il eût été déſavoué à cet égard par les Papes, ils continuerent d'en jouir ſous la protection des loix. L'uſage de la coupe étoit la ſeule différence marquante qui diſtinguât cette ſecte, dont on déſignoit les adhérens ſous le nom d'*Utraquiſtes*, ou communians ſous les deux eſpeces ; & ils adopterent cette dénomination, qui leur rappelloit ſans ceſſe un privilege auſſi cher. Mais ſous ce nom même ſe cachoit auſſi la ſecte beaucoup plus rigide & plus auſtere des Freres de Boheme & Moraves, qui s'écartoit en nombre de points de la doctrine de l'égliſe dominante, & qui ſe rapprochoit beaucoup des Proteſtans. Les innovations religieuſes qui avoient lieu en Allemagne & en Suiſſe firent de rapides progrès parmi ces deux ſectes ; & le nom d'Utraquiſtes, dont elles ſavoient couvrir encore le changement de leurs dogmes, les garantiſſoit de toute perſécution.

Dans le fond, ce n'étoit guere que le nom qui leur étoit reſté des anciens Utraquiſtes ; & ils n'étoient plus, dans la réalité, que des proteſtans.

Pleins de confiance dans les forces de leur parti & dans la tolérance de l'Empereur, ils hazarderent, ſous le regne de Maximilien II, de mettre au jour leurs vrais ſentimens. Ils rédigerent, ainſi qu'on l'avoit fait en Allemagne, une confeſſion de foi particuliere, dans laquelle les Luthériens & les Calviniſtes reconnoiſſoient également leurs opinions; & ils demanderent pour cette confeſſion tous les privileges de l'Egliſe Utraquiſte. Cette demande ayant trouvé de l'oppoſition de la part de leurs co-états catholiques, ils furent obligés de ſe contenter de quelques aſſurances verbales, que l'Empereur voulut bien leur donner.

Tant que vécut Maximilien, ils jouirent d'une parfaite tolérance; mais la ſcene changea ſous ſon ſucceſſeur. Il parut un édit impérial, qui ôtoit la liberté du culte public aux Freres Moraves ou de Boheme. Ceux-ci ne ſe diſtinguoient en rien du reſte des Utraquiſtes; & la ſentence de leur condamnation devoit par conſéquent porter ſur tous les religionnaires de la Boheme. Auſſi tous s'oppoſerent-ils, dans l'aſſemblée des Etats, à l'édit de l'Empereur, mais ſans pouvoir le faire révoquer. L'Empereur & les membres catholiques de la Diete ſe fonderent ſur les loix de la Boheme, où en effet il ne ſe trouvoit rien en faveur d'une ſecte qui alors n'avoit pas eu pour elle le vœu national. Mais combien les choſes étoient-elles changées! Cette ſecte, qui d'abord peu nombreuſe, ſe voyoit devenue l'égliſe dominante; & n'étoit-ce pas une vraie injuſtice, que

de vouloir fixer, en vertu d'anciennes conventions, les bornes d'une croyance moderne. Les Proteſtans de Boheme réclamoient les aſſurances verbales que leur avoit données Maximilien, & les mêmes libertés religieuſes dont jouiſſoient les allemands. Ce fut en vain, ils furent refuſés.

Telle étoit la ſituation de ce royaume, lorſque Matthias, maitre déja de la Hongrie, de l'Autriche & de la Moravie, parut à Kollin pour ſoulever auſſi le royaume de Boheme contre l'Empereur. L'embarras de ce Monarque fut alors à ſon comble. Abandonné de tous ſes autres états héréditaires, il avoit mis ſes dernieres eſpérances dans la Diete de Boheme. On devoit s'attendre qu'elle ſe prévaudroit de ſa détreſſe, pour arracher ſon conſentement à toutes ſes prétentions. Après une abſence de longues années, Rodolphe parut à Prague dans l'aſſemblée des Etats; & pour convaincre le peuple qu'il vivoit encore, il fallut ouvrir toutes les fenêtres de la galerie par-où ce prince devoit paſſer. Cette circonſtance ſeule prouve quelle avoit été la vie de ce Prince, & en quel état il étoit réduit.

Ce qu'il avoit redouté, arriva. Les Etats du royaume, ſentant le beſoin que Rodolphe avoit d'eux, ne voulurent ſe prêter à aucune démarche, avant qu'il leur eût accordé toute ſûreté à l'égard de leurs privileges tant civils que religieux. Il eût été inutile de recourir encore à d'anciens ſubterfuges. Le ſort de l'Empereur étoit dans leurs mains, & il fut obligé de céder à la néceſſité.

Il ne le fit cependant qu'à l'égard de leurs prétentions civiles; quant aux affaires de religion, il ſe réſerva de les régler dans la prochaine Diete.

Les Etats de Boheme prirent alors les armes pour ſa défenſe, & une guerre civile des plus ſanglantes alloit s'allumer entre les deux freres; mais Rodolphe, qui ne craignoit rien autant que de demeurer dans cette dépendance ſervile des Etats, n'attendit pas que les hoſtilités éclataſſent; & il ſe hâta de s'accommoder à l'amiable avec l'Archiduc ſon frere. Il lui céda, par un acte formel de rénonciation, l'Autriche & le royaume de Hongrie, qu'il ne pouvoit plus lui ôter; & il le reconnut pour ſon ſucceſſeur à la Couronne de Boheme.

L'Empereur s'étoit à peine tiré auſſi chérement de cette détreſſe, que ſoudain il s'engagea dans de nouveaux embarras qui lui devinrent plus funeſtes encore. Les affaires religieuſes de la Boheme avoient eté remiſes à la prochaine aſſemblée des Etats de ce royaume. Elle ſe tint en 1609. Ils demanderent les mêmes libertés religieuſes dont ils avoient joui ſous les précédens Empereurs; un conſiſtoire, la poſſeſſion de l'Univerſité de Prague, & des défenſeurs ou protecteurs armés, choiſis parmi eux. On s'en tint à la premiere réponſe; car les membres catholiques de la Diete avoient enchaîné les réſolutions du timide Empereur. En quelques termes menaçans que les Etats renouvellaſſent leurs fréquentes repréſentations, Rodolphe perſiſta dans ſa premiere déclaration, qu'il n'accor,

deroit rien au-delà de ce que permettoient les anciennes loix. La Diete ſe ſepara donc ſans avoir rien obtenu ; & les Etats, irrités contre Rodolphe, convinrent de tenir une aſſemblée à Prague, pour ſe rendre eux-mêmes la juſtice qui leur étoit refuſée.

Ils y parurent en grand nombre ; & malgré les défenſes de l'Empereur, ils tinrent leurs délibérations preſque ſous les yeux de ce prince. La condeſcendance dont il uſa d'abord à leur égard, ne ſervit qu'à leur montrer combien ils étoient craints & à les rendre plus arrogans. Il fut cependant inflexible. Les Etats effectuerent alors leurs menaces, & prirent la ferme réſolution d'établir par-tout, de leur propre autorité, le libre exercice de leur religion, & d'abandonner l'Empereur à lui-même, juſqu'à ce qu'il eût confirmé cette meſure. Ils ne s'en tinrent pas là ; ils ſe donnerent eux-mêmes les *défenſeurs* armés que l'Empereur leur avoit refuſés. Dix membres de chacun des trois Ordres furent nommés : on réſolut de lever au plutôt une force militaire, dont le comte de Thurn, principal moteur de cette inſurrection, fut nommé le chef. Ces démarches vigoureuſes engagerent l'Empereur à céder, & les Eſpagnols eux-mêmes le lui conſeillerent. Dans la crainte que les Etats irrités ne ſe jettaſſent entre les bras du roi de Hongrie, il ſigna la chartre remarquable connue ſous le nom de *Lettre de Majeſté ;* par laquelle les Etats de Boheme ont juſtifié depuis leurs inſurrections contre le ſucceſſeur de Rodolphe.

La confeſſion de foi, que les Etats avoient préſentée à l'Empereur MAXIMILIEN II, obtint par cette chartre les mêmes privileges que ceux dont jouiſſoit l'Egliſe Catholique. Elle accordoit aux Utraquiſtes (c'eſt ainſi que les Proteſtans de la Boheme continuoient de s'appeller), la poſſeſſion de l'Univerſité de Prague & un conſiſtoire entiérement indépendant de l'archevêque. Toutes les Egliſes qu'ils poſſédoient lors de la conceſſion de cette chartre, devoient leur demeurer; & il étoit permis aux Seigneurs ainſi qu'à toutes les villes & à la Nobleſſe, d'en faire bâtir d'autres, quand ils le déſireroient. C'eſt ce dernier article de cette chartre, qui dans la ſuite alluma le funeſte guerre qui mit en flammes toute l'Europe.

La *Lettre de Majeſté* faiſoit, de la Boheme Proteſtante, une eſpece de république. Les Etats avoient appris à connoître leurs forces, & ce qu'ils pouvoient obtenir avec de la fermeté, de l'union & de l'harmonie dans leurs meſures. Il ne reſtoit guere à l'Empereur qu'une ombre du pouvoir ſouverain; & dans la perſonne des prétendus *défenſeurs* de la liberté, il fut donné à l'eſprit de ſédition un dangereux encouragement. L'exemple & les ſuccès des Proteſtans de Boheme étoient un appas attrayant pour les autres parties de la Monarchie Autrichienne; & toutes ſe mirent en meſure d'obtenir, par les mêmes voies, de ſemblables privileges. L'eſprit de révolte ſe propagea d'une province à l'autre; & comme c'étoit principalement de la déſunion entre les Princes de la

Maiſon régnante que les Proteſtans avoient ſu retirer de ſi grands avantages, on ſe hâta de réconcilier l'Empereur avec le roi de Hongrie.

Mais cette réconciliation ne pouvoit être ſincere. L'affront étoit trop ſanglant pour pouvoir être pardonné; & RODOLPHE continua de nourrir dans ſon cœur une haine implacable contre MATTHIAS. C'étoit avec une vive douleur, qu'il prévoyoit qu'enfin le ſceptre de la Boheme tomberoit dans des mains auſſi odieuſes; & l'avenir ne lui offroit point de perſpective plus conſolante, ſi Matthias devoit le précéder dans le tombeau. Alors l'archiduc Ferdinand de Grätz, qu'il aimoit tout auſſi peu, devenoit le chef de ſa Maiſon. Afin d'exclure ce prince, ainſi que Matthias, de la ſucceſſion à la couronne de Boheme, il forma le plan de donner cet héritage à l'Archiduc Léopold, Evêque de Paſſau & frere de Ferdinand. C'étoit, de tous ſes parens, celui qui lui étoit le plus cher & qui avoit le mieux mérité de lui. L'eſtime des Bohémiens pour Léopold, leur attachement au droit qu'ils avoient encore d'élire leurs ſouverains, paroiſſoient favoriſer ce deſſein, dans lequel Rodolphe avoit plus conſulté ſes reſſentimens perſonnels, que l'avantage de ſa Maiſon. Mais pour l'exécuter, il falloit des forces militaires qu'en effet l'Empereur raſſembla dans l'évêché de Paſſau. Leur deſtination étoit entiérement ignorée; mais une invaſion que le défaut de ſolde leur fit faire dans la Boheme, où elles commirent toute ſorte d'excès, ſouleva tout ce royaume contre ce prince.

En vain il assura les Etats de son innocence; ils n'ajouterent aucune foi à ses protestations; en vain il chercha à réprimer les excès que commettoient ses soldats; il n'en fut pas écouté. Dans la supposition qu'il s'agissoit d'annuller la *Lettre de Majesté*, les Défenseurs armerent toute la Boheme protestante, & Matthias fut appellé dans le royaume. Les troupes de l'Empereur furent bientôt dispersées, & ce prince demeura, denué de tout secours, à Prague, où il fut gardé comme un prisonnier dans son château, & tous ses conseillers éloignés de sa personne. Matthias avoit cependant fait son entrée dans cette capitale, aux acclamations unanimes des habitans; & Rodolphe fut réduit à une telle détresse, qu'il le reconnut roi de Boheme. Tel fut le malheur de ce monarque, que de son vivant il fut obligé de céder à son ennemi un trône dont il auroit voulu le frustrer après sa mort. Pour comble d'humiliations, on le contraignit de délier, par un acte formel de rénonciation, ses sujets de la Boheme, de la Silésie & de la Lusace, du serment de fidélité qu'ils lui avoient prêté. Il le fit, mais avec un cœur navré. Tout le monde, ceux même qu'il croyoit s'être le plus attachés par ses bienfaits, l'avoient abandonné. Quand il eut signé cette rénonciation douloureuse, il jetta son chapeau à terre, & mordit la plume qui lui avoit rendu un service aussi ignominieux.

Tandis que Rodolphe perdoit ainsi successivement ses états héréditaires, il ne défendoit pas

avec plus de ſuccès la couronne impériale. Chacun des différens partis religieux qui diviſoient l'Allemagne, perſiſtoit dans ſes efforts pour s'aggrandir aux dépens de ſon adverſaire, ou pour ſe mettre à l'abri de ſes attaques. Plus la main qui tenoit les rênes de l'Empire étoit foible; plus les Catholiques & les Proteſtans ſe ſentoient abandonnés à eux-mêmes; plus leur attention devoit être vigilante, & plus leurs défiances réciproques devoient augmenter de jour en jour. Il ſuffiſoit que l'Empereur fût gouverné par les Jéſuites & guidé par les conſeils de l'Eſpagne, pour inſpirer des craintes aux Proteſtans, & pour leur donner un prétexte de commencer des hoſtilités. Le zele inconſidéré des Jéſuites, qui dans leurs écrits & dans toutes les chaires s'efforçoient d'invalider les traités faits avec les proteſtans, excitoit de plus en plus leur défiance, & leur faiſoit entrevoir des vues dangereuſes juſques dans les démarches les plus indifférentes des catholiques. Tout ce qui tendoit à reſtreindre le culte proteſtant dans les états héréditaires d'Autriche, attiroit l'attention de toute l'Allemagne proteſtante; & le puiſſant appui, que les proteſtans autrichiens eſpéroient de trouver chez leurs freres du reſte de l'Allemagne, avoit beaucoup de part à leur arrogance & aux rapides ſuccès de MATTHIAS. On croyoit, dans tout l'Empire, que ſi la paix avec les proteſtans étoit encore obſervée, on n'en étoit rédevable qu'aux embarras dans leſquels les troubles inteſtins de la monarchie autrichienne avoient mis la cour impé-

riale; & cette perſuaſion empêchoit qu'on s'empreſ-ſât de l'en délivrer.

Preſque toutes les affaires dans la Diete d'Empire demeuroient ſans expédition, tant par un effet de la nonchalance de l'Empereur, que par la faute des princes proteſtans, qui s'étoient fait une loi de ne contribuer en rien aux beſoins communs du corps germanique, avant que l'on eût fait droit à leurs griefs. Ils ſe plaignoient ſur-tout du mauvais gouvernement de l'Empereur, de la violation des traités, & de différentes enfreintes du Conſeil Aulique, qui ſous ce regne avoit commencé d'étendre ſa juriſdiction au préjudice de la Chambre Suprême. Les Empereurs avoient jadis décidé en derniere inſtance tous les différens entre les Etats d'Empire, dans les cas de peu d'importance ils prononçoient ſeuls; dans les cauſes plus graves, ils le faiſoient de concert avec les princes. Ils avoient conféré, dans le 15me ſiecle, cette judicature ſuprême à la Chambre Impériale de Spire, dont les princes, pour n'être pas expoſés à des jugemens arbitraires, s'étoient réſervé de nommer les Aſſeſſeurs. Ce droit avoit été étendu depuis aux princes Luthériens; de ſorte que, dans des différens qui avoient la religion pour objet, des juges proteſtans concouroient à prononcer la ſentence, & qu'une balance entre les deux religions paroiſſoit exiſter dans ce tribunal ſuprême.

Mais les ennemis de la Réforme & des droits des princes d'Empire, attentifs à ſaiſir toutes les occaſions qui pouvoient favoriſer leurs deſſeins, trou-

trouverent bientôt le moyen de détruire l'utilité de cette ſage meſure. On vit inſenſiblement la judicature ſuprême exercée par un tribunal particulier, le Conſeil Aulique d'Empire, établi d'abord pour aſſiſter l'Empereur dans l'exercice de ſa prérogative ; tribunal dont les membres nommés par ce monarque & ſalariés par lui ſeul, n'avoient pour regle que l'avantage de leur Maître & celui de la Religion catholique qu'ils profeſſoient comme lui. On porta devant ce tribunal quantité de procès entre des Souverains de religions différentes, dont la déciſion appartenoit à la Chambre Suprême. Auſſi ne doit-on pas s'étonner, que les ſentences de ce tribunal aient trahi ſon origine, & que des juges catholiques & des créatures de l'Empereur aient ſacrifié la juſtice aux intérêts de leur religion & de la Cour Impériale. Quoique tous les princes de l'Allemagne duſſent s'oppoſer à tems à un abus auſſi dangereux, les proteſtans ſeuls, qu'il opprimoit principalement, ſe porterent pour défenſeurs de la liberté germanique, qu'une inſtitution auſſi arbitraire bleſſoit dans l'endroit le plus ſenſible, ſavoir dans l'adminiſtration de la juſtice. Encore les princes Proteſtans ne prirent-ils pas tous part à cette réſiſtance. En effet, l'Allemagne n'auroit guere pu ſe féliciter de l'abolition du droit du talion & de l'inſtitution de la Chambre Suprême, ſi une juriſdiction arbitraire, ſous la dépendance immédiate de l'Empereur, eût pu exiſter encore. L'Allemagne auroit joui de peu d'avantages, ſi la Chambre Suprême eût ceſſé d'être un tribunal en

derniere inſtance. Mais ce ſiecle étoit fécond en contraſtes. Au nom de l'Empereur, monument de la deſpotique Rome, étoit encore attachée une idée de puiſſance illimitée qui faiſoit le plus ridicule contraſte avec le droit public des Germains, mais qui néanmoins, appuyée par les juriſconſultes & par les partiſans du deſpotiſme, en impoſoit aux eſprits foibles & vulgaires.

A tous ces griefs généraux ſe joignit ſucceſſivement une ſérie d'incidens particuliers, qui porterent au plus haut degré les inquiétudes & les défiances des Proteſtans. Pour échapper aux perſécutions des Eſpagnols, quantité de familles des Pays-Bas s'étoient réfugiées dans la ville impériale d'Aix-la-Chapelle. Quoique cette ville fût catholique, elles s'y établirent & y augmenterent inſenſiblement leurs partiſans. Ayant réuſſi à faire entrer dans le conſeil quelques-uns de leurs adhérens, ces nouveaux habitans demanderent une égliſe & l'exercice public de leur culte : ayant été refuſés, ils ſe ſaiſirent par la force des prérogatives qu'on ne vouloit pas leur accorder, ainſi que de toutes les places de Magiſtrature. Il étoit bien dur pour la Cour Impériale & pour tout le parti catholique, de voir une ville auſſi conſidérable au pouvoir des Proteſtans. Toutes les lettres exhortatoires & les ordres de l'Empereur, pour que tout fût rétabli ſur l'ancien pied, étant reſtés ſans effet, un Décret du Conſeil Aulique mit Aix-la-Chapelle au ban de l'Empire; mais il ne fut exécuté que ſous le regne ſuivant.

Deux autres tentatives des Proteſtans, pour étendre leurs Etats & leur puiſſance, furent d'une plus grande importance. L'Electeur de Cologne Gebhard, de la maiſon de Truchſeſs-Waldbourg, avoit reſſenti, pour la jeune comteſſe Agnez de Mansfeld, une tendreſſe qui ne fut point ſans retour. Cette intelligence ayant éclaté dans toute l'Allemagne, les deux freres de la comteſſe, zélés Calviniſtes, demanderent ſatisfaction de cet outrage fait à l'honneur de leur Maiſon, & qui ne pouvoit être réparé tant que l'Electeur ſeroit un Archevêque Catholique. Ils le menacerent de laver cet opprobre dans ſon ſang & dans celui de leur ſœur, s'il ne renonçoit immédiatement à tout commerce avec elle, ou s'il ne réparoit ſon honneur devant les autels. L'Electeur, ſans conſidérer les ſuites de cette démarche, n'écouta que ſa paſſion. Soit qu'il eût déja du penchant pour la religion Calviniſte, ou que l'amour ſeul eût opéré ce miracle, il abjura publiquement le catholiciſme, & épouſa la belle Agnez.

Cet événement étoit de la plus grande importance. Selon la lettre des traités, l'Electeur avoit perdu, par ſon apoſtaſie, tout droit à ſon archevêché; & ſi jamais il avoit importé aux Catholiques de s'oppoſer à toute uſurpation de la part des proteſtans, ils devoient le faire avec d'autant plus d'ardeur, maintenant qu'il s'agiſſoit de la conſervation d'un Electorat. D'un autre côté, la rénonciation à un électorat étoit une démarche bien difficile & bien dure, pour un auſſi tendre époux,

qui desiroit passionnément de relever le prix de son cœur & de sa main par le don d'une souveraineté. Les clauses du traité d'Augsbourg étoient d'ailleurs un point contesté par les protestans; & il étoit de la plus grande importance pour toute l'Allemagne Protestante, d'arracher cet électorat aux catholiques. L'exemple en avoit été déja donné dans plusieurs parties de la Basse-Allemagne, où les Protestans l'avoient emporté. Plusieurs Chanoines du Chapitre de Cologne étoient déja Protestans & dans les intérêts de l'Electeur; dans la ville même, il étoit assuré d'un parti nombreux d'habitans protestans. Toutes ces circonstances, auxquelles les exhortations de ses amis & de ses parens, ainsi que les promesses de plusieurs Cours d'Allemagne, donnerent encore plus de poi's, déterminerent l'Electeur à conserver son Electorat, malgré son apostasie.

Mais l'événement prouva bientôt qu'il avoit formé une entreprise au-dessus de ses forces. La liberté du culte, qu'il avoit accordée aux Protestans dans l'Electorat de Cologne, y éprouva la plus vive opposition, tant de la part des habitans que de celle des Chanoines catholiques. L'intervention de l'Empereur, & l'excomunication de Rome qui le destitua de toutes ses dignités ecclésiastiques & temporelles, armerent contre lui ses sujets & son Chapitre. L'Electeur leva des troupes; le Chapitre en fit de même. Pour s'assurer promptement d'un puissant secours, les chanoines s'empresserent de procéder à une nouvelle élection, & leur choix

tomba ſur l'Evêque de Liege, de la Maiſon de Baviere.

Il s'éleva alors une guerre civile, qui auroit pu facilement embraſer l'Empire, vu la part que les deux partis religieux qui diviſoient l'Allemagne devoient néceſſairement prendre à ces événemens. Les Proteſtans étoient ſur-tout révoltés, que le Pape ſe fût arrogé, en vertu de ſon autorité apoſtolique, de dépouiller un prince d'Empire de toutes ſes dignités. Dans les tems de barbarie, qu'on peut appeller le ſiecle d'or de l'autorité pontificale, ce droit avoit été toujours conteſté aux ſouverains Pontifes; combien plus devoit-on s'y oppoſer, dans un tems où leur autorité étoit entiérement détruite dans une grande partie de l'Europe, & que, dans le reſte de la Chrétienté, elle ne repoſoit que ſur de foibles appuis? Toutes les Cours Proteſtantes de l'Allemagne intervinrent avec fermeté dans cette affaire. *Henri IV*, alors roi de Navarre, n'oublia rien pour engager, par ſes négociations, les princes allemands à défendre efficacement leurs droits. Le cas alloit décider de la liberté de l'Allemagne. Quatre voix proteſtantes dans le College Impérial, contre trois catholiques, devoient faire pencher la prépondérance en faveur des proteſtans, & ôter à jamais à la Maiſon d'Autriche toute voie pour parvenir au trône impérial.

Mais l'Electeur *Gebhard* avoit embraſſé la religion calviniſte, & non la luthérienne; cette ſeule circonſtance fit ſon malheur. L'animoſité entre ces

deux égliſes ne permit pas que les Princes Luthériens regardaſſent cet électeur comme un de leurs freres, ni qu'en cette qualité ils lui donnaſſent des ſecours efficaces. Tous avoient cherché à l'encourager dans ſes entrepriſes, & lui avoient promis leur appui; mais il n'y eut qu'un prince appanagé de la Maiſon Palatine, le Pfalzgrave Jean-Caſimir, zélé proteſtant, qui lui tint parole. Malgré les défenſes de l'Empereur, il accourut avec ſa petite armée dans l'électorat de Cologne: il ne put néanmoins y rien faire d'important, parce que l'électeur, privé lui-même de tous les objets de premiere néceſſité, l'y laiſſa denué de tout ſecours. Le nouvel Electeur, appuyé efficacément par ſes parens de la Maiſon de Baviere & par les Eſpagnols des Pays-Bas, fit des progrès d'autant plus rapides. Les troupes de *Gebhard*, laiſſées ſans ſolde par leur prince, livrerent ſucceſſivement pluſieurs places; d'autres furent contraintes de ſe rendre. *Gebhard* tint un peu plus long-tems dans ſes Etats de Weſtphalie, juſqu'à ce qu'enfin la ſupériorité des forces de ſes ennemis l'en eût chaſſé. Après avoir fait, en Hollande & en Angleterre, pluſieurs tentatives pour ſon rétabliſſement, il ſe retira dans l'évêché de Strasbourg, pour y mourir Doyen du Chapitre.

Ce différent fut ſuivi de près par de nouvelles diſſenſions qui s'éleverent à Strasbourg. Pluſieurs chanoines Proteſtans de Cologne, que l'excommunication pontificale avoit frappés en même tems que leur électeur, s'étoient réfugiés dans cet évêché

où ils poſſédoient des prébendes. Les Chanoines catholiques du chapitre de Strasbourg, leur refuſant, comme à des excommuniés, la jouiſſance de ces bénéfices, ils s'en mirent en poſſeſſion par la force, & un parti puiſſant de Proteſtans Strasbourgeois leur procura bientôt la prépondérance dans l'évêché. Les Chanoines catholiques ſe réfugierent à Elſas-Zabern, où, ſous la protection de leur évêque, ils établirent leur Chapitre, & déclarerent uſurpateurs les chanoines qui étoient demeurés à Strasbourg. Ceux-ci cependant s'étoient renforcés par l'aggrégation de pluſieurs proteſtans d'une haute naiſſance; & à la mort de l'évêque, ils oſerent lui élire un ſucceſſeur proteſtant, dans la perſonne du prince Jean-George de Brandebourg. Bien loin d'agréer ce choix, les chanoines catholiques élurent l'évêque de Metz, prince de la maiſon de Lorraine, qui annonça auſſitôt ſon élévation à ce Siege épiſcopal, par des hoſtilités contre le territoire de Strasbourg.

La ville de Strasbourg ayant pris les armes en faveur du chapitre proteſtant & du prince de Brandebourg; & le parti oppoſé, appuyé par des troupes de Lorraine, cherchant à s'emparer des biens de l'évêché, il en réſulta une longue guerre, qui, ſelon l'eſprit de ces tems, fut accompagnée de beaucoup de ravages & de barbaries. En vain l'Empereur fit intervenir ſon autorité ſuprême, pour décider cette conteſtation; les biens de l'évêché furent long-tems diviſés entre les parties belligérantes, juſqu'à ce qu'enfin le prince proteſtant

eût renoncé à ſes prétentions, pour un modique dédommagement pécuniaire. Ainſi l'avantage, dans cette malheureuſe affaire, demeura à l'égliſe catholique.

Les événemens qui eurent lieu à Donawerth, ville impériale du Cercle de Suabe, inſpirerent encore plus d'inquiétudes & de défiances à l'Allemagne proteſtante. Les troubles de l'électorat de Cologne étoient alors à peine appaiſés. Sous le regne de FERDINAND I, le proteſtantiſme avoit ſu, par les moyens qu'il mettoit ordinairement en uſage, obtenir une telle prépondérance à Donawerth, que les catholiques étoient réduits à ſe contenter d'une petite égliſe dans le couvent de Ste. Croix, & à dérober aux yeux des Proteſtans la plupart de leurs rites religieux. Enfin un fanatique abbé de ce couvent oſa braver la voix publique, & ordonner une proceſſion avec la croix & les bannieres; mais on le contraignit bientôt de renoncer à ce deſſein. Ce même abbé, encouragé par une déclaration favorable de la Cour Impériale, ayant ordonné, l'année ſuivante, une ſemblable proceſſion, on ſe porta aux dernieres violences. Une populace fanatique ferma aux religieux les portes du couvent, quand ils voulurent y rentrer; elle foula aux pieds leurs bannieres, & les pourſuivit en leur faiſant mille outrages. Une citation impériale ſuivit ces violences: & la populace ayant fait mine d'attenter aux perſonnes des Commiſſaires de l'Empereur, & le fanatiſme populaire rendant inutiles toutes les tentatives pour un accommodement à l'amiable,

la ville fut enfin mise formellement au ban de l'Empire, & le duc Maximilien de Baviere chargé de l'exécution de cette sentence. A l'approche de son armée, le découragement saisit la bourgeoisie de Donawerth naguere si insolente. L'abolition entiere de la religion protestante dans ses murs fut la peine de son arrogante conduite; la ville perdit ses privileges, & de ville impériale qu'elle étoit, elle fut annexée à la Baviere.

Cet événement fut accompagné de deux circonstances, qui devoient exciter toute l'attention des Protestans, quand même les intérêts de leur religion eussent fait moins d'impression sur eux. Le Conseil Aulique, tribunal arbitraire & entiérement catholique, dont d'ailleurs ils avoient contesté si vivement la jurisdiction, avoit prononcé la sentence contre Donawerth, & en avoit confié l'exécution au duc de Baviere, chef d'un Cercle étranger. Des démarches aussi contraires à la constitution germanique annoncoient, de la part des catholiques, des mesures violentes, qui pouvoient être fondées sur des conventions secrettes ou sur des plans dangereux, & se terminer par l'oppression totale du protestantisme.

Dans des circonstances où la force l'emporte sur le droit, & où la sûreté n'est fondée que sur la puissance, c'est toujours la partie la plus foible qui cherche avec le plus de sollicitude à se mettre en état de défense. Tel fut aussi le cas en Allemagne. Lorsque les Catholiques y formoient quelques desseins contre les Protestans, leurs pre-

miers coups ſe portoient naturellement ſur les provinces du midi plutôt que ſur celles du Nord de l'Empire, où les Proteſtans avoient la prépondérance & pouvoient s'entre-ſecourir facilement, tandis que leurs freres de la Haute-Allemagne, ſéparés des autres états proteſtans & environnés de pays catholiques, étoient expoſés ſans ceſſe à leurs coups. Lors que les catholiques vouloient ſe prévaloir des diviſions qui régnoient parmi les Proteſtans, c'étoient toujours les Calviniſtes, comme les plus foibles & exclus d'ailleurs des avantages de la paix d'Augsbourg, qui ſe trouvoient dans le danger le plus imminent & que devoient atteindre les premieres hoſtilités.

C'eſt ce qu'on vit arriver dans les états de l'Electeur Palatin, qui avoient un voiſinage dangereux dans ceux du Duc de Baviere, tandis qu'ils ne pouvoient eſperer que peu de ſecours de la part des Luthériens. Aucune partie de l'Allemagne n'avoit éprouvé autant de révolutions religieuſes, que le Palatinat. Jouet malheureux de ſes ſouverains, on vit ce pays embraſſer deux fois la religion Luthérienne, & abandonner de nouveau cette doctrine pour celle de Calvin. L'Electeur Palatin Frédéric III. avoit le premier abandonné le Luthéraniſme; mais ſon fils aîné LOUIS, qui lui ſuccéda, rendit bientôt, par des voies de rigueur, la prépondérance à cette ſecte. Sous ſon regne, on vit les Calviniſtes du Palatinat privés de leurs égliſes; leurs eccléſiaſtiques & même les inſtituteurs de leurs écoles, bannis du pays; ce prince porta ſon zele

pour le luthéraniſme, juſqu'à les perſécuter dans ſon teſtament, par lequel il nommoit de rigides luthériens à la tutelle de ſon fils mineur. Mais ce teſtament illégal fut annullé par ſon frere, le Pfalzgrave Jean-Caſimir, qui d'après le preſcrit de la Bulle-d'Or, s'empara de la tutelle & de la régence. Il donna au jeune Electeur Fréderic IV, alors âgé de neuf ans, des gouverneurs calviniſtes, qui eurent ordre d'extirper l'héréſie luthérienne de l'ame de leur éleve, & même, en cas de beſoin, de ne pas épargner à cet effet les coups. Si le maitre étoit ainſi traité, on peut juger comment durent l'être les ſujets luthériens.

Ce fut ſous le regne de ce Fréderic IV, que la Cour Palatine déploya une activité particuliere, pour engager les Princes Proteſtans de l'Allemagne à un concert parfait de meſures contre la Maiſon d'Autriche, & pour lier entre eux une étroite union. Outre que la Cour Palatine étoit guidée par les conſeils de la France, ennemie de tout tems de la Maiſon d'Autriche, le ſoin de ſa propre ſûreté l'obligeoit à s'aſſurer à tems de la protection des princes luthériens contre un ennemi auſſi dangereux & auſſi ſupérieur en forces. De grandes difficultés s'oppoſoient à cette union; la haine des Luthériens contre les Calviniſtes ne le cédant guere à celle qu'ils portoient aux Catholiques-Romains. On chercha donc à réunir d'abord les deux religions, pour mieux faciliter ces nouveaux nœuds politiques. Mais toutes ces tentatives manquerent, & n'aboutirent, comme on devoit s'y attendre,

qu'à affermir davantage chaque parti dans ſa croyance. Il ne reſtoit donc qu'à nourrir & à augmenter les craintes & les défiances des Luthériens, pour les convaincre de la néceſſité d'une union pareille. A cet effet, on exagéra les forces des catholiques & les dangers des Proteſtans; on attribua à des plans profondément combinés, des événemens accidentels; d'autres incidens, fort innocens par eux-mêmes, furent revêtus d'odieuſes couleurs, & l'on prêta à toute la conduite des catholiques, des motifs inſidieux & des vues dont ils étoient vraiſemblablement bien éloignés. Il n'y avoit pas de bruit abſurde ni d'inculpation odieuſe qu'on ne s'empreſſât d'adopter & de faire valoir. Quelque ardent qu'eût pu être, chez les catholiques, le deſir d'enfreindre les traités, leur foibleſſe & leur épuiſement étoient des garans ſûrs qu'ils les obſerveroient. Mais il paroit que les Proteſtans craignoient — ce qu'en effet ils ne méritoient que trop.

La diete de Ratisbonne, où les Proteſtans avoient eu l'eſpoir de pouvoir faire renouveller les ſtipulations de la paix d'Augsbourg, s'étoit ſéparée ſans avoir rien conclu; mais l'oppreſſion de Donawerth venoit d'augmenter leurs griefs contre les Catholiques. L'alliance, ſi long-tems deſirée, ſe forma alors avec une extrême célérité. L'électeur Palatin Fréderic IV, le Pfalzgrave de Neubourg, deux Margraves de Brandebourg & le Duc Jean-Fréderic de Wirtemberg, ainſi des princes luthériens & calviniſtes, formerent, pour eux & pour leurs

héritiers, une union étroite, qui fut appellée *Union Evangélique.* Les princes contractans s'engageoient à faire cauſe commune & à ſe prêter des ſecours efficaces contre tout ennemi, tant en affaires de religion que pour le maintien de leurs droits reſpectifs ; tout membre qui ſeroit attaqué devoit être auſſi-tôt ſecouru à main armée ; en cas de beſoin, les provinces, villes & fortereſſes des parties contractantes devoient être ouvertes à leurs troupes ; & les conquêtes qui pourroient être faites réparties entre les membres de l'*Union*, à raiſon des ſecours que chacun d'eux auroit fournis. La direction de l'*Union* fut confiée, pour les tems de paix ſeulement, à la Cour Palatine, mais avec un pouvoir limité ; & l'on établit un fonds pour les dépenſes néceſſaires. La différence de religion, entre les Luthériens & les Calviniſtes, devoit n'avoir aucune influence ſur l'Union, dont la durée étoit fixée à dix ans. Chaque prince contractant promit, en même tems, d'en engager d'autres à accéder à cette alliance. L'électeur de Brandebourg s'y trouva aſſez diſpoſé ; mais celui de Saxe la déſapprouva formellement. La Heſſe ne pouvoit prendre une détermination libre ; & les Ducs de Brunſwick & de Lünebourg faiſoient également des difficultés. Mais les trois villes Impériales, Strasbourg, Nuremberg & Ulm, furent une acquiſition précieuſe pour l'*Union Evangélique*, parce qu'on avoit beſoin de leurs richeſſes, & que leur exemple pouvoit être imité par d'autres villes libres.

Les princes unis, naguere foibles & peu craints, prirent un ton plus ferme quand ils eurent formé cette alliance. Ils firent préſenter à l'Empereur, par le Prince Chriſtian d'Anhalt, leurs griefs & leurs prétentions. Ils exigoient ſur-tout le rétabliſſement de Donawerth dans ſes anciens privileges; que le Conſeil Aulique ceſſât d'être un tribunal de judicature; & enfin que l'Empereur lui-même réformât ſon gouvernement. Pour faire ces repréſentations, ils avoient choiſi le tems ou les troubles des Etats héréditaires de ce monarque ne lui permettoient aucun relâche; où Matthias venoit de lui enlever l'Autriche & la Hongrie; où il n'avoit conſervé la Boheme qu'en ſignant la Lettre de Majeſté; & enfin, où la ſucceſſion de Juliers menaçoit d'allumer une nouvelle guerre. On ne doit donc pas être ſurpris, que ce prince indolent ait montré plus de lenteur que jamais à prendre une réſolution, & que l'Union Evangélique ait pris les armes avant que l'Empereur ſe fût déterminé.

Les catholiques obſervoient l'Union Evangélique avec toute la vigilance de l'inquiétude; & celle-ci ſe tenoit en garde avec la même défiance, contre les catholiques & contre l'Empereur. L'Empereur redoutoit également les deux partis. Les craintes & l'animoſité de part & d'autre étoient à leur comble; & ce fut encore dans cette criſe, que le décès du Duc Jean-Guillaume donna lieu à de vives conteſtations, pour la ſucceſſion dans les Duchés de Cleves & de Juliers.

Il ſe préſenta huit prétendans à cet héritage,

dont l'indiviſibilité avoit été aſſurée par des traités ſolemnels; & l'empereur, qui témoignoit du deſir de les réunir comme un fief dévolu à ſa couronne, pouvoit être enviſagé comme le neuvieme aſpirant. Quatre de ceux-ci, l'Electeur de Brandebourg, le Pfalzgrave de Neubourg, le Duc de Deuxponts & le Marggrave de Burgovie, prince autrichien, les demanderent comme des fiefs féminins, au nom de quatre princeſſes ſœurs du duc défunt. Deux autres princes, l'Electeur de Saxe, de la ligne Albertine, & les ducs de Saxe, de la ligne Erneſtine, ſe fondoient ſur une expectative que l'Empereur Fréderic III. leur avoit donnée de recueillir cet héritage, & que Maximilien I. avoit confirmée à ces deux branches de la Maiſon de Saxe. On fit peu d'attention aux prétentions de quelques princes étrangers. Le droit étoit peut-être du côté des Maiſons Brandebourg & de Neubourg, & il paroiſſoit même favoriſer ces deux prétendans. Auſſi les deux Cours firent-elles prendre poſſeſſion de cette ſucceſſion, auſſi-tôt qu'elle fut ouverte. L'électeur de Brandebourg donna l'exemple, & le Pfalzgrave de Neubourg le ſuivit. Les deux parties entamerent leur différent par la plume, & elles l'auroient vraiſemblablement terminé par la voie des armes; mais l'intervention de l'Empereur, qui vouloit ſe rendre l'arbitre de ce procès, & ſéqueſtrer en attendant les pays en litige, amena les parties à un prompt accommodement, pour détourner le danger dont elles étoient également menacées. Elles convinrent

de gouverner en commun ces Duchés. En vain l'Empereur fit ſommer les Etats du pays de Juliers de refuſer le ſerment de fidélité à ces nouveaux maitres; en vain il envoya ſon propre parent, l'Archiduc Léopold, évêque de Paſſau & de Strasbourg, pour y ranimer ſon parti. Le pays entier, à l'exception de la capitale, ſe ſoumit aux princes proteſtans, & le parti impérial fut aſſiégé dans Juliers même.

Cette conteſtation étoit de la plus grande importance pour toute l'Allemagne, & elle excita l'attention de pluſieurs Cours étrangeres. Il s'agiſſoit non ſeulement de qui poſſéderoit le pays de Juliers; mais il falloit décider lequel des deux partis qui diviſoit l'Allemagne, des proteſtans ou des catholiques, s'aggrandiroit par une poſſeſſion auſſi conſidérable. Il s'agiſſoit de décider, ſi l'Autriche devoit l'emporter de nouveau dans ſes prétentions, & ſatisfaire ſes vues d'aggrandiſſement par cette riche proie; ou s'il falloit défendre la liberté de l'Allemagne & l'équilibre de ſes forces, contre les prétentions de l'Autriche. Cette affaire intéreſſoit donc toutes les puiſſances protectrices de la liberté germanique & ennemies de l'Autriche. L'Union Evangélique, la Hollande, l'Angleterre & ſur-tout le roi de France Henri IV, y prirent une vive part.

Ce monarque, qui avoit paſſé ſes plus beaux jours à combattre la Maiſon d'Autriche, & qui n'avoit ſurmonté que par la valeur la plus héroïque les barrieres que cette Maiſon avoit élevées entre

lui

lui & le trône de France, n'étoit point demeuré tranquille ſpectateur des troubles de l'Allemagne. Cette lutte des Princes Allemands contre l'Empereur aſſuroit la paix à la France; & les Proteſtans & les Turcs étoient les deux contrepoids ſalutaires, qui balançoient, au Sud & au Nord, les forces de la Maiſon d'Autriche. Mais cette Maiſon rivale ſe relevoit toujours de ſes déſaſtres, auſſitôt qu'on lui permettoit de renverſer ces entraves. Pendant un demi-ſiecle, Henri IV. avoit ſans ceſſe été la victime de cette ambition, qu'aucun revers, ni même la médiocrité des talens ne pouvoient étancher dans des cœurs où couloit quelque goutte du ſang de Ferdinand-le-Catholique. Cette paſſion dominoit dans tous les deſcendans de la Maiſon de Habsbourg. Depuis un ſiecle, elle avoit troublé la tranquillité de l'Europe; & malgré ſon épuiſement, elle entraînoit toutes les puiſſances dans des dépenſes énormes, pour pouvoir s'oppoſer à ſes vues d'aggrandiſſement. Quel bonheur pour l'Europe, ſi les forces néceſſaires à cet effet euſſent pu être employées pour le ſalut des peuples.

De telles conſidérations occuperent HENRI IV. vers la fin de ſa glorieuſe carriere. On ſait quels travaux il lui en a coûté, pour guérir les plaies qu'une longue guerre civile, attiſée par l'Autriche, avoit portées à ſon royaume. Tout grand homme porte ſes regards ſur l'avenir: & qui pouvoit aſſurer ce prince de la durée du bonheur qu'il procuroit à la France, auſſi long-tems que l'Eſpagne & l'Autriche formeroient une puiſſance unie, épuiſée

il eſt vrai, mais qu'un ſeul hazard heureux pouvoit rendre plus que jamais redoutable. Pour laiſſer à ſon ſucceſſeur un trône affermi, & aſſurer à ſes peuples une paix durable, il falloit que cette puiſſance fût détruite, ou qu'on la mît pour jamais hors d'état de recouvrer ſes forces. Telle étoit la ſource de la haine implacable de Henri IV. contre la maiſon d'Autriche ; haine vive, ineffaçable, mais juſte.

Toutes les Puiſſances de l'Europe partageoient ces ſentimens de Henri IV, mais toutes n'avoient pas cette politique éclairée, ni le courage déſintéreſſé de ce monarque. La proximité d'un grand avantage eſt un attrait pour tous les hommes ; mais il n'appartient qu'à un grand cœur d'être touché d'un bien éloigné. C'eſt ce qu'Henri IV. éprouva. Tous les Souverains qui pouvoient coopérer à ſes grandes vues y furent engagés par les plus puiſſans motifs que peut ſuggérer la politique. Les Proteſtans de l'Autriche devoient ſecouer le joug autrichien, ce qui paroiſſoit le but principal de leurs deſirs. On ne demandoit aux Belges que de renoncer à la domination de l'Eſpagne. Rien n'importoit plus au Pape & à toutes les républiques de l'Italie, que de ſouſtraire pour toujours cette preſqu'isle à la tyrannie de l'Eſpagne. L'Angleterre ne pouvoit rien ſouhaiter avec plus d'ardeur, qu'une révolution qui la délivreroit d'un de ſes plus puiſſans ennemis. Chaque ſouverain gagnoit, par ce partage des poſſeſſions de la Maiſon d'Autriche, de nouvelles propriétés ou

des ſûretés pour les anciennes: & toutes y trouvant ainſi des avantages, la balance de l'Europe n'éprouvoit aucune atteinte. La France pouvoit refuſer généreuſement toute part à cette riche proie, puiſque, par la ruine de la puiſſance autrichienne, elle y gagnoit le double, & que ſans augmenter ſa puiſſance, elle acquéroit une prépondérance que jamais elle n'avoit eue. Le parricide de Ravaillac ſauva la Maiſon d'Autriche.

Les yeux fixés ſur un tel plan, Henri IV. ne pouvoit regarder l'Union Evangélique & les différens pour la ſucceſſion de Juliers, que comme des événemens de la plus grande importance. Il négocioit dans toutes les Cours proteſtantes de l'Allemagne; & ce que ſes négociateurs laiſſoient tranſpirer du grand deſſein de leur Monarque, ſuffiſoit pour gagner des eſprits animés d'une vive haine contre l'Autriche, & dominés puiſſamment par la paſſion de s'aggrandir. La ſage politique de Henri IV. lui fit reſſerer plus étroitement encore l'alliance contractée entre les princes unis; & les ſecours puiſſans qu'il s'engagea de leur fournir éleverent leur courage au plus haut degré de la confiance. Une armée nombreuſe, commandée par le roi en perſonne, devoit joindre les troupes de l'Union Evangélique, & contribuer d'abord à la conquête des pays de Juliers & de Cleves: alors, réunies aux allemands, ces forces combinées devoient ſe porter en Italie, où la Savoie, Veniſe & le Pape avoient déja préparé de puiſſans ſecours, pour y anéantir toute la puiſſance de

l'Eſpagne. Victorieuſes en Italie, les troupes de la Ligue auroient pénétré dans l'Autriche; & ſecondées par une inſurrection générale des Proteſtans, elles euſſent mis fin pour jamais à la domination Autrichienne en Boheme, en Hongrie & en Tranſilvanie. Dans le même tems, les Brabançons & les Hollandois auroient entiérement ſecoué le joug de l'Eſpagne; & la puiſſance de la maiſon de Habsbourg, redoutée naguere de l'Europe entiere, auroit été reléguée au-delà des Monts-Pyrénées.

Les François ſe ſont toujours glorifiés de leur rapidité dans leurs entrepriſes; mais cette fois les Allemands l'emporterent de viteſſe ſur eux. L'armée de l'*Union Évangélique* ſe trouva en Alſace, avant que les troupes de France ſe fuſſent montrées ſur les frontieres. Une armée autrichienne, que l'Archiduc LEOPOLD avoit raſſemblée dans ces environs, fut diſperſée. HENRI IV. avoit combiné ſes plans en grand Roi & en grand politique; mais il en avoit confié l'exécution à des alliés altérés de la ſoif de pillage. D'après ſes intentions, on ne devoit donner aux autres Princes d'Empire aucun ſujet de s'alarmer de ces préparatifs, ou de regarder comme la ſienne la cauſe de la Maiſon d'Autriche. Mais comment les plans de Henri IV. auroient-ils fait oublier aux Princes Allemands leurs vues particulieres: elles tiroient uniquement leur ſource dans un ardent deſir de s'aggrandir & dans une vive haine contre les catholiques. Telles étoient leurs paſſions dominantes. Ils fondirent, comme

des loups raviſſeurs, ſur les terres des Princes eccléſiaſtiques, où ils leverent des contributions comme dans un pays ennemi, s'emparerent de toutes les caiſſes publiques, & enleverent de force de tout ce qu'on refuſoit de leur accorder volontairement; & pour ne laiſſer aucun doute aux catholiques ſur les vrais motifs de ces procédés ils publierent hautement quel ſort ils préparoient aux principautés eccléſiaſtiques de l'Empire. C'eſt à ce point que Henri IV. fut trompé par les princes, & que les opérations avoient été peu concertées avec la Cour de France : tant il eſt vrai, qu'une violence, exigée par la plus ſage politique, ne doit jamais être confiée à un caractere violent; & qu'on ne peut charger de troubler l'ordre public, que celui à qui l'ordre public eſt ſacré.

La conduite de l'*Union Evangélique*, qui révolta même pluſieurs Etats Proteſtans, & la crainte de traitemens pires encore, opérerent chez les catholiques quelque choſe de plus qu'une vaine & ſtérile indignation. L'autorité impériale, profondément déchue, ne leur laiſſoit eſpérer aucune protection contre de tels ennemis. C'étoit leur ligue, qui les rendoit auſſi redoutables & auſſi arrogans: il étoit donc néceſſaire de leur oppoſer une contre-ligue.

Dans ces circonſtances critiques, le prince-évêque de Würtzbourg forma le plan d'une *Union Catholique*, qui, pour la diſtinguer de celle des Proteſtans, prit le nom de *Ligue*. Les points dont l'on convint furent à peu près les mêmes qui

avoient fait la baſe de l'*Union* des Proteſtans: la plupart de ſes membres étoient des Evêques; & le duc Maximilien de Baviere en devint le chef. Il étoit le ſeul prince laïc qui eût pris part à cette alliance. Il fut revêtu d'une autorité beaucoup plus étendue que celle accordée par les Proteſtans à l'Electeur Palatin. Outre que le duc de Baviere étoit ſeul maître de toutes les troupes de la Ligue, ce qui devoit donner à ſes opérations une célérité & une énergie que les forces de l'Union Evangélique ne pouvoient avoir, la *Ligue* avoit encore l'avantage que les riches prélats acquittoient beaucoup plus régulièrement leurs contingens en argent, que ne pouvoient le faire les princes Proteſtans. Sans propoſer à l'Empereur, comme un Prince Catholique, de prendre part à leur alliance; ſans même qu'elle lui en eût rendu compte en ſa qualité de chef de l'Empire, la Ligue parut tout-à-coup affermie ſur des fondemens inébranlables, & avec des forces aſſez redoutables pour écraſer l'Union. La Ligue, il eſt vrai, combattoit pour l'Autriche, puiſqu'elle étoit oppoſée à des Princes Proteſtans; mais l'Autriche elle-même fut bientôt reduite à trembler devant elle.

Les armes de l'Union avoient cependant été aſſez heureuſes dans les pays de Juliers ainſi qu'en Alſace. Juliers étoit étroitement reſſerrée; & l'évêché de Strasbourg ſe trouvoit entiérement en leur puiſſance. Mais ces brillans exploits prirent une prompte fin. Aucune armée françoiſe ne parut ſur le Rhin. *Henri IV.* n'étoit plus, ce mo-

narque qui devoit la commander en perſonne, & être l'ame de toute l'entrepriſe. Les finances des princes Proteſtans étoient épuiſées; leurs Etats leur refuſoient de nouvelles contributions; & les Villes Impériales, qui avoient pris part à cette alliance, étoient fort mécontentes de ce qu'on n'en vouloit qu'à leurs richeſſes, & de n'être jamais conſultées. Elles furent ſur-tout irritées, de ce qu'on les avoit entraînées dans de grands frais pour les différens relatifs au pays de Juliers, qui cependant avoient été expreſſément exclus de l'objet de l'alliance; de ce que les Princes unis s'attribuoient de groſſes penſions annuelles tirées de la caiſſe commune; & ſur-tout de ce qu'on ne leur rendoit aucun compte de l'emploi des ſommes fournies par tous les membres de la confédération.

L'Union penchoit donc déja à ſa ruine, lorſque la Ligue ſe forma contre elle, & lui oppoſa des forces fraîches & redoutables. Le manque d'argent ne permettoit pas aux Princes proteſtans de tenir plus long-tems la campagne; & cependant il étoit dangereux de poſer les armes devant un ennemi prêt à combattre. Pour ſe mettre du moins d'un côté à l'abri de toute attaque, on fit promptement la paix avec l'archiduc LÉOPOLD; les deux parties convinrent de retirer mutuellement leurs troupes de l'Alſace, de rendre les priſonniers, & d'enſevelir le paſſé dans un parfait oubli. C'eſt à quoi aboutirent tous les armemens dont on s'étoit promis de ſi grands ſuccès.

La Ligue prit alors, à l'égard de l'*Union*:

le même ton que celle-ci, pleine de confiance en ſes forces, avoit oſé prendre envers les Catholiques de l'Allemagne. On lui montra les traces funeſtes du paſſage des armées proteſtantes, & l'on peignit ſous leurs vraies couleurs les ravages qu'elles y avoient exercés; enfin, on donna à leur conduite tous les noms infamans qu'elle n'avoit que trop mérités. Les pays de Würtzbourg, Bamberg, Strasbourg, Mayence, Trêves & Cologne, & pluſieurs autres contrées, avoient éprouvé leur rapacité funeſte. La Ligue exigeoit pour eux des dédommagemens complets; que les péages par terre & par eau (car les proteſtans s'étoient emparés auſſi de la navigation du Rhin) fuſſent reſtitués; enfin, que tout fût rétabli dans ſon état primitif. On exigeoit en outre, des princes unis, une déclaration cathégorique & ſolemnelle, de ce que l'on devoit attendre de leur part, ainſi que de l'objet de leur Union. Ce fut alors leur tour de céder à la force. Ils n'étoient point préparés à tenir tête à un ennemi auſſi formidable; & ils avoient trahi, aux catholiques, le ſecret de leur foibleſſe. Quoi qu'il pût en coûter à leur orgueil de mendier la paix, ils durent ſe trouver heureux de l'obtenir. Un parti promit la reſtitution exigée; l'autre de pardonner. On mit bas les armes; & l'orage qui menaçoit l'Allemagne d'une guerre cruelle, fut ſuivi d'un calme ſubit. Ce fut alors qu'éclata l'inſurrection de Boheme, qui coûta à l'Empereur le dernier de ſes Etats; mais ni l'Union, ni la Ligue, n'y prirent aucune part.

Enfin l'Empereur mourut en 1612, auſſi peu regretté dans le cercueil, qu'il avoit été apperçu ſur le trône. Long-tems après, quand les malheurs des regnes ſuivans eurent fait oublier ſon déplorable regne, on fut réduit à pleurer un tel Empereur avec des larmes de ſang.

Jamais on n'avoit pu obtenir de lui, de ſe faire élire un ſucceſſeur à la couronne impériale; auſſi la prochaine vacance du trône étoit-elle attendue avec inquiétude: cependant, contre tout eſpoir, MATTHIAS monta paiſiblement ſur le trône impérial. Les catholiques lui donnerent leurs voix, parce qu'ils attendoient beaucoup de ſon courage; & les Proteſtans, parce qu'ils eſpéroient tout de ſa caducité. Il n'eſt pas difficile de concilier ce contraſte.

L'époque d'un nouveau regne eſt toujours celle où s'élevent de nouvelles eſpérances; & la premiere Diete que tient un ſouverain électif, fut en tout tems pour lui un ſévere examen. Il n'y a pas d'ancien grief qu'on n'y releve, ni de nouveaux qu'on n'y recherche, pour les ſoumettre tous à la réforme dont on ſe flatte; enfin, on veut qu'un nouvel ordre de choſes commence avec le nouveau roi. Les grands ſervices que les Proteſtans d'Autriche avoient rendus à Matthias, lors de ſa révolte contre ſon frere, étoient encore récens dans la mémoire des Proteſtans d'Allemagne; & la maniere dont ils avoient ſu s'en faire récompenſer parut ſur-tout leur ſervir de modele & de guide.

C'étoit avec le ſecours des Proteſtans de l'Autriche & de la Moravie, que Matthias avoit ſu obtenir les couronnes de ſon frere ; mais ébloui par ſon ambition, il n'avoit point conſidéré qu'il leur apprenoit à lui preſcrire la loi à lui-même. Il s'en apperçut bientôt, & cette découverte le fit revenir de l'ivreſſe où il pouvoit être de ſon bonheur. A peine revenoit-il triomphant de la Boheme, qu'on l'attendoit déja avec une *très-humble pétition*, bien capable d'empoiſonner ſon triomphe. Les Etats d'Autriche exigeoient de lui, avant qu'ils lui prêtaſſent le ſerment de fidélité, une liberté illimitée de religion dans les villes & dans les bourgs, une parfaite égalité de droits entre les catholiques & les proteſtans, & l'égale admiſſibilité de ces derniers à toutes les charges. En pluſieurs endroits, on ſe permit immédiatement de telles meſures ; & l'on rétablit l'exercice de la religion proteſtante dans les lieux où l'Empereur l'avoit interdit. Matthias n'avoit point dédaigné de ſe prévaloir des griefs des ſujets proteſtans de ſonfrere ; mais il ne pouvoit avoir eu l'intention de les redreſſer tous. Il ſe flatta qu'avec de la fermeté il pourroit leur en impoſer. Il parla donc de ſes droits héréditaires & refuſa d'écouter aucune condition avant qu'ils lui euſſent prêté foi & hommage. Leurs voiſins, les Etats de Styrie, avoient prêté un pareil hommage, ſans conditions, à l'archiduc Ferdinand, & n'avoient pas tardé à avoir lieu de s'en repentir. Effrayés par cet exemple, les membres Proteſtans de l'aſſemblée des

Etats d'Autriche refuſerent ce ſerment; & même, afin de n'y être pas contraints, ils ſe retirerent de Vienne, exciterent leurs collegues catholiques à la même réſiſtance, & commencerent à lever des troupes: ils firent des démarches pour renouveller leur alliance avec les Hongrois, & ſe préparerent ſérieuſement à appuyer leur pétition par les armes.

Matthias n'avoit point héſité à accorder des demandes plus fortes des Hongrois; mais la Hongrie étoit un royaume électif; & la conſtitution de ce pays juſtifioit cette déférence aux yeux de toute l'Europe catholique. Mais en Autriche, ſes prédéceſſeurs avoient tous exercé des droits de ſouveraineté beaucoup plus étendus, qu'il ne pouvoit perdre ſans ſe déshonorer aux yeux de tous les catholiques de l'Europe, ſans mécontenter l'Eſpagne & le St. Siege, & ſans s'attirer le mépris de ſes propres ſujets catholiques. Ses miniſtres, zélés catholiques, & parmi leſquels Melchior Kleſel, évêque de Vienne, avoit le plus crédit auprès de lui, lui conſeillerent de laiſſer envahir de force, par les proteſtans, toutes les égliſes catholiques, plutôt que de leur en accorder juridiquement aucune.

Ces embarras étoient malheureuſement ſurvenus en un tems où l'Empereur Rodolphe vivoit encore & en étoit ſpectateur. Ce prince pouvoit donc facilement être tenté de ſe ſervir contre ſon frere des armes par leſquelles il avoit été détrôné, & de s'entendre avec les factieux. Afin de prévenir ce coup, Matthias accepta avec plaiſir la

médiation des Etats de Moravie, qui offrirent leur entremiſe entre lui & les Etats d'Autriche. Un comité des Etats des deux provinces s'aſſembla à Vienne, où les députés proteſtans tinrent un langage qui auroit ſurpris dans le Parlement britannique, même du tems de *Cromwell*. „ Les Proteſtans, diſoient-ils, en terminant leur pétition, „ ne veulent le céder en rien à cette poignée de „ catholiques qui ſont dans leur patrie. C'eſt par „ le ſecours de ſa Nobleſſe proteſtante, que Matthias a contraint l'Empereur de céder; pour trois „ cens barons proteſtans, on en trouveroit à peine „ quatre-vingts de papiſtes; le ſort de Rodolphe „ doit ſervir d'exemple à Matthias, & il doit ſe „ garder de perdre le temporel pour des conquêtes „ ſpirituelles. „ Les Etats de Moravie, au lieu d'employer leur médiation à l'avantage de leur ſouverain, s'étant rangés du côté de leurs freres proteſtans, & l'Union évangélique intervenant dans cette affaire avec beaucoup de chaleur, Matthias, qui craignoit d'ailleurs les répréſailles de ſon frere Rodolphe, ſe laiſſa enfin arracher la déclaration exigée en faveur des proteſtans.

Ce fut cette conduite des Proteſtans d'Autriche envers leur Souverain, que les princes d'Allemagne prirent pour modele, & dont ils ſe promirent le même ſuccès. Dès la premiere diete qu'il tint à Ratisbonne (1713), diete dans laquelle on devoit décider des plus preſſantes affaires, & où l'empereur demandoit des ſubſides indiſpenſables pour une guerre dont il étoit menacé par les Turcs,

ils formerent les demandes les plus inattendues. Les catholiques avoient toujours l'avantage du nombre dans le College des Princes; & comme tout s'y décidoit à la majorité des voix, les proteſtans, lors même qu'ils étoient unis, n'y entroient ordinairement en aucune conſidération. Les Princes Proteſtans exigerent que les catholiques renonçaſſent à cet avantage, & qu'à l'avenir il ne fût permis à aucun parti religieux d'entraîner par une conſtante majorité, les voix du parti oppoſé. En effet, ſi la religion proteſtante devoit être repréſentée dans la Diete, la conſtitution de l'Empire lui ôtoit toute poſſibilité de tirer quelque utilité de ce droit. Ces demandes étoient accompagnées encore de plaintes ſur la judicature que s'étoit arrogé le Conſeil Aulique, ainſi que ſur diverſes violences exercées envers les proteſtans. Les envoyés des princes pétitionnaires eurent ordre de s'abſtenir de toutes les délibérations communes, juſqu'à ce qu'on eût reçu une réponſe favorable ſur ces points préliminaires.

Cette dangereuſe ſéparation paralyſa la Diete, & menaça de troubler ſans retour toute union dans ſes délibérations. Quoique l'Empereur deſirât ſincérement de tenir ſans ceſſe, à l'exemple de ſon pere Maximilien, une ſage balance entre les deux partis religieux, cette conduite des Proteſtans ne lui laiſſoit plus que le choix dangereux entre l'un ou l'autre. Dans ſes preſſans beſoins, les ſecours de tous les princes d'Allemagne lui étoient indiſpenſables; & cependant il ne pouvoit ſatisfaire

aucun parti ſans ſe priver entiérement de l'aſſiſtance de l'autre. Peu affermi encore dans la poſſeſſion de ſes Etats héréditaires, il ne pouvoit que trembler à l'idée ſeule d'une guerre ouverte contre les proteſtans; mais les yeux de tous les catholiques de l'Europe, qui étoient fixés ſur la réſolution qu'il alloit prendre, & les repréſentations des princes catholiques d'Allemagne, celles du St. Siege & de la Cour d'Eſpagne, lui permettoient tout auſſi peu de favoriſer les proteſtans au préjudice de la religion romaine.

Dans ces circonſtances, voyant l'Empereur irréſolu, les princes catholiques crurent qu'il étoit urgent de ranimer ſon courage ébranlé. Ils lui communiquerent le ſecret de leur *Ligue*, avec celui de leurs reſſources & de leurs forces. Quelque peu conſolante que fût pour ce prince cette découverte, la perſpective d'un auſſi puiſſant appui lui rendit ſa fermeté. La demande des proteſtans fut refuſée, & la Diete ſe ſépara ſans qu'on y eût pris aucune déciſion. Mais Matthias fut la victime de ce différent : les proteſtans lui refuſerent tout ſecours.

Cependant la trêve avec les Turcs approchoit de ſon terme; leurs mouvemens devenoient toujours plus ſuſpects, & un armement contre eux de plus en plus néceſſaire. Ce que l'Empereur n'avoit pu obtenir des Etats d'Empire, il devoit maintenant chercher à l'avoir de ſes propres ſujets. Parmi eux régnoient les mêmes haines religieuſes, le même eſprit de mécontentement; & l'Em-

pereur devoit ainſi s'attendre aux mêmes difficultés qu'il avoit éprouvées de la part des proteſtans d'Allemagne. Chaque province de la Monarchie Autrichienne refuſoit de prendre aucune réſolution ſans le concours des autres ; & une aſſemblée générale de leurs députés pouvoit dégénérer facilement en une dangereuſe confédération contre l'Empereur. La néceſſité l'emporta néanmoins ; & les Etats d'Autriche , de Boheme , de Moravie &c. furent aſſemblées à Lintz. Matthias n'oublia rien pour les convaincre de la néceſſité d'une guerre contre les Turcs. Quand il s'agit de prendre une détermination , il ſe trouva que les députés n'avoient point de pleins-pouvoirs. Cette aſſemblée ſe ſépara donc auſſi infructueuſement que la Diete d'Allemagne. Ce fut la bonne étoile de l'Empereur, qui ſeule le tira de ſa détreſſe. Les Turcs ſe montrerent diſpoſés à une prolongation de la guerre, & Bethlem-Gabor, qui avec leur ſecours avoit uſurpé la Tranſilvanie, fut laiſſé en poſſeſſion de cette principauté. Alors l'Empire ſe trouva à l'abri de tout danger au-dehors ; & malgré toutes ſes diviſions dangereuſes, la paix continua d'y régner dans l'intérieur. Un événement inattendu avoit donné une tournure imprévue à l'affaire de Juliers. Ce duché étoit encore poſſédé en commun par la Maiſon électorale de Brandebourg & par le Comte Palatin de Neubourg ; un mariage entre le prince héréditaire de Neubourg & une princeſſe de Brandebourg devoit réunir indiſſolublement les intérêts des deux maiſons. Tout

ce plan fut détruit par — un ſoufflet que l'Electeur de Brandebourg, étant pris de vin, eut le malheur de donner à ſon gendre. Dès ce moment, la bonne intelligence s'évanouit entre les deux Maiſons. Le prince de Neubourg embraſſa la religion catholique. Une princeſſe de Baviere le récompenſa de cette apoſtaſie, & la protection puiſſante de la Baviere & de l'Eſpagne en fut la ſuite naturelle. Pour mettre le Comte Palatin dans la poſſeſſion excluſive de la ſucceſſion de Juliers, les armes d'Eſpagne s'y porterent des Pays-Bas. L'électeur de Brandebourg, pour ſe débarraſſer de ces hôtes, appella dans ce pays les Hollandois, dont il chercha à obtenir la faveur en embraſſant la doctrine de Calvin. Les troupes d'Eſpagne & de Hollande arriverent; mais, ainſi qu'il parut bientôt, uniquement dans le deſſein de faire des conquêtes pour leur propre compte.

La guerre allumée dans les Pays-Bas menaça alors de s'étendre en Allemagne, où tout annonçoit un terrible incendie. Les Proteſtans ne virent qu'avec frayeur les Eſpagnols s'affermir dans le Bas-Rhin; & les allemands catholiques étoient plus effrayés encore de voir les Hollandois s'étendre du côté de l'Allemagne. Les guerres de religion ont cela de propre, que les frontieres d'un territoire étranger ne les arrêtent pas, parce que les ennemis & les alliés y puiſent de nouvelles forces, & qu'il n'y a que l'entier affoibliſſement d'un parti, qui en affoibliſſe les membres. C'étoit à l'Oueſt que paroiſſoit devoir s'allumer l'incendie,

qui

qui menaçoit depuis long-tems l'Allemagne entiere; & ce fut de l'Eſt que partit le coup qui mit tout l'Empire en feu.

La tranquillité que la Lettre-de-Majeſté de Rodolphe II. avoit donnée à la Boheme, ſe maintint pendant quelque tems ſous le regne de Matthias, juſqu'à l'élection d'un ſucceſſeur à cette couronne, dans la perſonne de l'archiduc Ferdinand de Grätz.

Ce prince, depuis Empereur ſous le nom Ferdinand II, s'étoit fait connoître, par la deſtruction violente de la religion proteſtante dans ſes Etats, pour un ardent zélateur de la religion romaine; & il étoit regardé par les catholiques de Boheme comme l'appui futur de leur Foi. La foible ſanté de l'Empereur devoit accélerer cette époque; & dans leur confiance en un auſſi puiſſant protecteur, ils commencerent à moins ménager les Proteſtans. Les vaſſaux proteſtans des Seigneurs catholiques éprouverent les plus durs traitemens. Pluſieurs Catholiques eurent encore l'imprudence de parler hautement de leur eſpoir, & d'inſpirer aux Proteſtans, par des menaces, de la défiance contre leur futur ſouverain. Mais jamais cette défiance n'auroit occaſionné des troubles, ſi, par l'oppreſſion de divers individus, on n'eût donné des chefs à un peuple mécontent.

Henri-Matthieu, comte de Thurn, qui n'étoit point né en Boheme, mais qui poſſédoit uniquement quelques terres dans ce royaume, avoit entiérement gagné la confiance des Utraquiſtes, tant

par ſon zele pour la religion proteſtante, que par ſon extrême attachement à ſa nouvelle patrie. Cette confiance lui fraya le chemin aux plus importantes charges. Il avoit porté, avec beaucoup de gloire, les armes contre les Turcs; & ſon affabilité lui gagna les cœurs de la multitude. Un caractere ardent & ami du déſordre, parce que ſes talens pouvoient y briller; aſſez inconſidéré & téméraire pour former des entrepriſes qui exigent un eſprit calme & réfléchi; aſſez peu ſcrupuleux, lorſqu'il s'agiſſoit de contenter ſon ambition, pour ſe jouer du ſort de pluſieurs milliers d'hommes; & aſſez ruſé enfin pour en impoſer à une nation telle qu'étoient les Bohémois; il avoit pris déja la part la plus active aux troubles du regne de Rodolphe; & la Lettre-de-Majeſté, que les Etats de Boheme arracherent à ce monarque, avoit été principalement l'ouvrage de ce Seigneur. La Cour lui avoit confié, en ſa qualité de Bourggrave de Carlſtein, la garde de la couronne & des chartres du royaume; mais la nation lui avoit remis un dépôt bien plus important, en le nommant *Défenſeur* ou protecteur de ſa religion. Ce dépôt, c'étoit elle-même. Les miniſtres de l'Empereur le dépouillerent imprudemment de celle de ſes charges qui le mettoit dans la dépendance de la Cour, pour lui laiſſer toute ſon influence ſur les peuples; & ils bleſſerent ainſi ſa vanité, qui empêchoit ſon ambition de devenir dangereuſe. Dès ce moment, le Comte ne ſongea qu'à la vengeance; il ne tarda pas à en trouver l'occaſion, & à la ſaiſir.

Dans la Lettre-de-Majeſté, que les Proteſtans

de la Boheme avoient extorquée à Rodolphe II, on avoit omis, comme dans la paix d'Augsbourg, un article eſſentiel. Tous les droits que cette paix accordoit aux Proteſtans d'Allemagne, étoient ſtipulés comme étant accordés aux princes ſeuls, & non aux ſujets; & l'on s'étoit borné à réſerver pour les ſujets des princes eccléſiaſtiques une frêle liberté de conſcience. Il n'étoit queſtion, non plus, dans la Lettre-de-Majeſté, que des ſeigneurs qui ſiégeoient aux Etats, & de celles des villes de la Boheme, dont les magiſtrats avoient ſu forcer leurs ſouverains à leur accorder les mêmes droits qu'aux ſeigneurs. C'étoit à elles ſeules qu'étoit accordé le droit d'établir des égliſes & des écoles, & d'exercer publiquement le culte proteſtant. Dans toutes les autres villes, il dépendoit du ſeigneur d'accorder à ſes vaſſaux telle liberté de religion qu'il le jugeroit à propos. Les princes d'Empire s'étoient prévalus de ce droit dans toute ſon étendue. Ceux qui étoient laïcqs l'avoient fait ſans contradiction; & les princes eccléſiaſtiques, à qui une déclaration de l'empereur Ferdinand I. conteſtoit ce droit, avoient toujours prétendu, non ſans fondement, que cette déclaration ne pouvoit être obligatoire pour eux. Ce qui, dans le traité d'Augsbourg, étoit un point conteſté, ne fut pas mieux déterminé en Boheme. Les vaſſaux du Clergé de Boheme ſe crurent les mêmes droits que la déclaration de Ferdinand I. accordoit aux ſujets des prélats allemands. Ils bâtirent une égliſe proteſtante dans la petite ville de Cloſtergrab, appartenante à l'archevêque de Prague ainſi; que dans celle de Brau-

nau, qui dépendoit du couvent de ce nom. Malgré la déſapprobation formelle de l'Empereur, la conſtruction de ces deux égliſes fut achevée.

La vigilance des Défenſeurs s'étant cependant un peu rallentie, la Cour crut pouvoir hazarder une démarche ferme. Par ordre de l'Empereur, l'égliſe proteſtante de Cloſtergrab fut démolie; celle de Braunau fermée, & les plus ſéditieux des habitans de ces deux villes jettés dans les priſons. Un mouvement général parmi les Proteſtans de Boheme fut la ſuite de cette meſure: on cria à la violation de la Lettre-de-Majeſté; & le comte de *Thurn*, animé par ſon reſſentiment, ſe montra ſur-tout actif à échauffer les eſprits. Par ſon inſtigation, on convoqua à Prague des députés de tous les Cercles du royaume, pour prendre d'un commun accord les meſures néceſſaires dans ce prétendu danger. L'on convint d'une requête qui ſeroit préſentée à l'Empereur, & dans laquelle on inſiſteroit ſur la liberté des detenus. La réponſe de ce prince, qui fut mal reçue déja parce qu'elle n'étoit pas adreſſée à eux mais au Gouverneur, en leur reprochant leur conduite illégale & rebelle, juſtifioit ce qui s'étoit paſſé à Cloſtergrab & à Braunau, & contenoit quelques paſſages, qu'on pouvoit prendre pour des menaces. Le comte de *Thurn* ne manqua point d'augmenter les mauvaiſes impreſſions que ce reſcrit impérial faiſoit ſur les Etats. Il leur montra les dangers imminens où ſe trouvoient tous ceux qui avoient ſigné la requête; & par l'animoſité & les terreurs qu'il ſut leur inſpirer, il parvint à les entraîner

à des réſolutions violentes. C'eût été encore trop hazarder, que de les faire révolter immédiatement contre l'Empereur; il ne les conduiſit donc que pas-à-pas vers ce but inévitable. Il jugea à propos de diriger d'abord leur reſſentiment contre les conſeillers du Monarque; & à cet effet il fit répandre le bruit, que le reſcrit impérial avoit été rédigé chez le Gouverneur à Prague, & ſigné à Vienne.

Parmi les membres du Gouvernement, le Préſident *Slavata*, & le Baron de Martinitz, établi Bourggrave à la plâce du comte, étoient les objets d'une haine générale. L'un & l'autre avoient aſſez manifeſté leur averſion pour les Proteſtans; ayant été les ſeuls qui euſſent refuſé d'aſſiſter à la ſéance où la Lettre-de-Majeſté fut enrégiſtrée. On les menaça alors de les rendre reſponſables de toute violation que pourroit éprouver cette chartre; & dès ce moment on leur attribua tout ce qui arrivoit de contraire aux intérêts des Proteſtans. De tous les ſeigneurs Catholiques, ils étoient ceux qui avoient montré le plus de dureté envers leurs vaſſaux proteſtans: on les accuſoit auſſi de contraindre leurs vaſſaux d'aller à la meſſe, en les faiſant harceler par des chiens; & de les forcer d'embraſſer la religion catholique, en leur faiſant refuſer l'adminiſtration du baptême, la bénédiction de leurs mariages, & la ſépulture. Il ne fut pas difficile d'enflammer le reſſentiment de la nation contre deux hommes auſſi odieux; & on les deſtina à être les victimes de l'indignation générale.

Le 23 May 1618, les députés, armés & accom-

pagnés d'une nombreuſe eſcorte, parurent au château: ils pénétrerent avec violence dans la ſalle, où les membres du Gouvernement, Sternberg, Martinitz, Lobkowitz & Slavata étoient aſſemblés. Les députés demanderent d'un ton menaçant, une déclaration particuliere de chacun d'eux, s'il avoit eu quelque part au reſcrit impérial, & s'il l'avoit conſeillé. Sternberg répondit avec modération, Martinitz & Slavata avec une arrogance qui décida de leur ſort. Sternberg & Lobkowitz, moins haïs & plus craints, furent pris par le bras & conduits hors de la ſalle; après quoi l'on ſe ſaiſit de Martinitz & de Slavata; on les traina à une fenêtre, d'où ils furent précipités dans le foſſé du château, à une profondeur de 80 pieds. On y jetta après eux le Secretaire Fabricius, leur créature. Toute l'Europe policée fut ſurpriſe, comme on devoit s'y attendre, de pareilles voies de fait, que les inſurgens prétendirent excuſer comme étant un uſage particulier à leur pays. En effet, rien ne les ſurprenoit en tout cela, ſi ce n'eſt que ces trois perſonnages ſe fuſſent relevés ſains & ſaufs d'un ſaut auſſi périlleux. Un tas de fumier, ſur lequel ils étoient tombés, leur avoit ſauvé la vie.

On ne devoit point s'attendre, que de telles violences rendroient l'Empereur plus favorable; mais c'eſt là, que le Comte de *Thurn* avoit voulu amener les Etats de Boheme. Si la crainte d'un danger encore incertain les avoit conduits à une telle démarche, l'attente certaine du châtiment, & le ſoin preſſant de leur propre ſûreté devoient les entraîner

plus loin encore. Cette brutalité fermoit donc toute voie au repentir, & ce ſeul attentat ne pouvoit plus être effacé que par une ſérie de nouvelles violences. Comme il n'étoit plus poſſible de revenir ſur ſes pas, il falloit déſarmer la force coërcitive. Il fut donc établi trente Directeurs, pour diriger légalement l'inſurrection. On s'empara de l'adminiſtration & de tous les revenus de la couronne: on fit prêter ſerment de fidélité à tous les gens en charge ainſi qu'aux ſoldats, & la nation fut invitée à prendre la défenſe de la cauſe commune. Les Jéſuites, que la haine univerſelle accuſoit d'être les auteurs de toutes les oppreſſions eſſuyées juſqu'à-préſent, furent bannis de tout le royaume; & les Etats jugerent néceſſaire de juſtifier ces procédés par un manifeſte. Toutes ces démarches, diſoit-on, n'avoient lieu que pour le maintien de l'autorité royale & des loix; langage que tiennent tous les rebelles, juſqu'à ce que la fortune ait décidé la querelle en leur faveur.

Les mouvemens que la nouvelle de l'inſurrection de la Boheme cauſerent à la Cour impériale, ne furent pas à beaucoup près auſſi vifs qu'une telle arrogance l'auroit mérité. Matthias n'étoit plus cet eſprit ferme, qui jadis avoit été attaquer au ſein de ſes peuples ſon roi & ſon frere, & qui l'avoit dépouillé de trois couronnes. Le courage qui l'avoit animé dans cette uſurpation, l'abandonna lorſqu'il s'agiſſoit d'une juſte défenſe. Les rebelles avoient commencé par s'armer; & il devoit naturellement ſuivre cet exemple; mais il ne pouvoit eſpérer de con-

centrer cette guerre dans la Boheme ſeule. Tous les Proteſtans de ſes Etats étoient étroitement unis par une dangereuſe ſympathie, & l'intérêt de leur religion pouvoit en former rapidement une république redoutable. Que pouvoit oppoſer l'Empereur à de tels ennemis, ſi les Proteſtans de ſes Etats venoient à l'abandonner? D'ailleurs, une guerre civile n'auroit-elle pas épuiſé les deux partis? Il perdoit tout s'il étoit vaincu; & s'il étoit vainqueur, il n'auroit fait que ruiner ſes propres Etats.

Des conſidérations de cette nature déterminerent l'Empereur & ſes miniſtres à céder, & leur firent deſirer la paix. Mais d'autres crurent voir, dans une pareille condeſcendance, la cauſe unique des maux préſens. L'Archiduc Ferdinand de Grätz félicita l'Empereur d'un événement qui alloit juſtifier aux yeux de toute l'Europe, des meſures vigoureuſes envers les Proteſtans de la Boheme. „La rébellion, diſoit-il; le mépris des loix & la ſédition ont toujours tenu la main au proteſtantiſme: tous les privileges, que les Proteſtans ont obtenus de Matthias & de ſon prédéceſſeur, n'ont produit d'autre effet que celui d'augmenter leurs prétentions; tous les pas des hérétiques ſont dirigés contre l'autorité ſouveraine; & d'excès en excès, ils ſe ſont portés graduellement à ce dernier attentat; bientôt ils attenteront encore à la perſonne de l'Empereur. Tout ce qu'on a eu à ſouffrir juſqu'ici de leur part, a été une juſte punition divine, pour les ménagemens dont on avoit uſé envers ces acharnés ennemis de la religion; & leur derniere inſurrection

eſt manifeſtement une œuvre du Ciel, pour combler la meſure de leurs crimes, & pour épuiſer la patience du Souverain. Ce n'eſt que dans les armes ſeules, qu'il y a du recours contre un tel ennemi; on n'aura du repos, l'on n'obtiendra d'eux de la ſoumiſſion, que ſur les débris de leurs dangereux privileges; & la ſûreté de la foi catholique ne ſe trouvera que dans la deſtruction entiere de cette ſecte. L'iſſue de la guerre eſt incertaine; mais votre ruine eſt aſſurée, ſi vous ne la faites pas. Les biens confiſqués des rebelles dédommageront amplement de ſes dépenſes, & la frayeur des exécutions apprendra au reſte de la Nobleſſe à obéir plus promptement.„ Pouvoit-on, après cela, blâmer les Proteſtans de la Boheme, de chercher à ſe mettre à tems à l'abri des ſuites de tels principes? En effet, l'inſurrection n'étoit dirigée que contre le ſucceſſeur préſomptif de l'Empereur, & non contre ce monarque, qui n'avoit donné aucun ſujet de défiance aux Proteſtans. C'étoit pour fermer à Ferdinand le chemin au trône, que l'on prenoit les armes contre Matthias; mais tant que vivroit cet Empereur, on vouloit ſe reſtreindre dans les bornes d'une ſoumiſſion apparente.

Les inſurgens avoient cependant pris les armes, & l'Empereur ne pouvoit pas même leur offrir la paix ſans être armé. L'Eſpagne fournit de l'argent pour les préparatifs de la guerre, & promit d'envoyer des troupes qui viendroient d'Italie & des Pays-bas. Comme on n'oſoit ſe fier en aucun ſujet autrichien, le Comte de Boucquoi, ſeigneur Brabançon, fut

nommé Général-en-chef, & un autre étranger, le Comte de Dampierre, devoit commander ſous ſes ordres. Avant que l'armée ſe mit en mouvement, Matthias tenta encore les voies de douceur par un manifeſte dont il la fit précéder. Il y déclaroit aux inſurgens: „ Que la Lettre-de-Majeſté lui etoit ſacrée; qu'il n'avoit jamais rien médité contre leur religion ni contre leurs privileges; qu'il n'avoit armé que parce qu'ils avoient pris les armes, & qu'il les poſeroit auſſi-tôt qu'ils auroient déſarmé.„ Mais ce manifeſte paternel n'eut aucune ſuite, parce que les chefs des révoltés jugerent à propos de cacher au peuple les intentions favorables de l'Empereur. Au contraire, ils publierent dans les chaires & dans leurs écrits les bruits les plus inſidieux, & ils firent craindre aux peuples abuſés de nouvelles St. Barthelémis, qui n'exiſtoient que dans l'imagination des rebelles. La Boheme entiére, à l'exception des villes de Budweiſs, Krummau & Pilſen, prit part à l'inſurrection. Ces trois villes, dont la plupart des habitans étoient catholiques, eurent ſeules le courage de demeurer fidelles à l'Empereur, qui leur promit du ſecours. Mais le Comte de Thurn connoiſſoit trop combien il ſeroit dangereux de laiſſer entre les mains de l'ennemi trois places auſſi importantes, qui offriroient en tout tems une entrée ſûre dans le royaume aux armées impériales. Il parut inopinément devant Budweiſs & Krummau, eſpérant de réduire ces deux villes par la crainte de ſes armes. Krummau ſe rendit; mais toutes ſes attaques ſur Budweiſs furent repouſſées.

L'Empereur commença auſſi à montrer plus d'activité. Boucquoi & Dampierre entrerent avec deux armées en Boheme, comme en un pays ennemi. Mais ils trouverent le chemin de Prague plus difficile qu'ils ne s'y étoient attendus. Il falloit emporter l'épée à la main chaque défilé & chaque poſte pour peu qu'il fût tenable; & cette réſiſtance augmentoit à chaque pas, parce que les excès des troupes impériales, compoſées pour la plupart de Hongrois & de Vallons, éloignoient les ſujets fidelles & réduiſoient les ennemis au déſeſpoir. Cependant, lors même que ſes armes pénétroient en Boheme, l'Empereur ne diſcontinua point d'offrir la paix aux rebelles, & de ſe montrer diſpoſé à un accommodement à l'amiable. Mais de nouvelles eſpérances releverent le courage des révoltés: les Etats de Moravie avoient embraſſé leur parti; & il leur vint d'Allemagne, dans la perſonne du Comte de Mansfeld, un défenſeur auſſi brave que peu attendu.

Les chefs de l'Union Evangélique avoient obſervé juſqu'alors en ſilence les troubles de la Boheme; mais ils n'en avoient pas été ſpectateurs oiſifs. Ils combattoient pour la même cauſe & contre le même ennemi. Ils crurent voir, dans le ſort des Proteſtans de la Boheme, celui qui attendoit ceux de l'Allemagne, & ils regarderent la cauſe des rebelles comme le devoir le plus ſacré de leur ligue. Fidelles à ces principes, ils augmenterent le courage des révoltés par des promeſſes de ſecours; & un heureux hazard les mit à même de tenir parole.

Le Comte Pierre-Erneſt de Mansfeld, fils du

Comte Erneſt de Mansfeld, qui avoit commandé pendant quelque tems avec gloire les armées eſpagnoles dans les Pays-bas, & rendu d'éclatans ſervices à la Maiſon d'Autriche, fut l'inſtrument dont ſe ſervit la Providence pour humilier cette Maiſon en Allemagne. Ce ſeigneur avoit voué ſes premieres armes au ſervice autrichien, & combattu, ſous les étendarts de l'archiduc Léopold, en Alſace & dans le pays de Juliers, contre la religion proteſtante & la liberté germanique. Mais gagné inſenſiblement aux principes de cette religion, ou ſéduit plutôt par les avantages qu'il pouvoit y trouver, il abandonna un prince qui refuſoit de le dédommager des dépenſes qu'il avoit faites pour ſon ſervice, & conſacra ſes talens & ſes armes victorieuſes à l'Union Evangélique. Il arriva, dans ce même tems, que le duc de Savoie, allié de l'Union, lui demanda des ſecours pour une guerre contre l'Eſpagne. Elle lui céda ſa nouvelle acquiſition, & Mansfeld fut chargé de raſſembler en Allemagne une armée pour le ſervice du Duc. Cette armée étoit prête à ſe mettre en marche, quand le feu de la guerre éclata en Boheme; & le duc de Savoie, n'ayant plus beſoin de ſecours, la laiſſa à l'Union. Rien ne pouvoit être plus agréable à celle-ci, que de ſecourir les révoltés aux dépends d'un autre prince; & Mansfeld reçut l'ordre de conduire ces 4000 hommes en Boheme.

Il y marcha auſſi-tôt, & s'y ſignala d'abord par la priſe de la ville & forteresſe de Pilſen, dévouée à l'Empereur. Le courage des rebelles fut relevé

encore par un autre ſecours que les Etats de la Siléſie leur envoyerent. Il ſe donna pluſieurs combats peu déciſifs, mais d'autant plus ſanglans, funeſtes avant-coureurs d'une guerre plus meurtriere. Afin de retarder les préparatifs de l'Empereur, on négocia avec lui, & l'on accepta même la médiation offerte par l'électeur de Saxe. Mais la mort enleva Matthias, avant que l'iſſue des négociations eût pu manifeſter combien peu les démonſtrations des rebelles étoient ſinceres.

Avec ce prince s'éteignit la Branche regnante de la Maiſon d'Autriche en Allemagne, puiſque, de tous les fils de Maximilien II, il ne reſtoit plus que le vieux & infirme Archiduc Albert, qui avoit cédé ſes droits à Ferdinand de Grätz. La Cour d'Eſpagne avoit également renoncé, en faveur du même prince, à toutes les poſſeſſions autrichiennes. C'étoit donc lui qui devoit relever la Maiſon de Habsbourg en Allemagne, & lui rendre ſa premiere grandeur.

Ferdinand étoit fils de l'Archiduc Charles, frere puîné de Maximilien II, & Souverain de la Carniole, de la Carinthie & de la Styrie. Sa mere étoit une princeſſe de Baviere. Ayant perdu ſon pere dès l'âge de douze ans, l'Archiducheſſe ſa mere le confia aux ſoins du duc de Baviere Guillaume, frere de cette princeſſe, ſous les yeux duquel il fut élevé & inſtruit par des Jéſuites, à l'Univerſité d'Ingolſtadt. On préſumera facilement quels principes il dut puiſer chez un prince qui pouſſa la dévotion juſqu'à renoncer au gouvernement. On lui montra, d'un côté, l'indulgence des ſucceſſeurs de Ma-

ximilien envers la nouvelle doctrine, & les troubles qui en étoient réſultés; de l'autre, on lui fit conſidérer les bénédictions dont jouiſſoit la Baviere, & le zele religieux de ſes Souverains: on lui donna le choix entre ces deux modèles.

Préparé dans cette école à devenir le valeureux défenſeur de ſa religion & de l'Egliſe Romaine, il quitta la Baviere après un ſéjour de cinq ans, pour ſe charger du gouvernement de ſes Etats. Les Etats de Carniole, de Carinthie & de Styrie lui avoient demandé, avant qu'ils lui prêtaſſent foi & hommage, la confirmation de leurs privileges religieux. Il répondit que ces privileges n'avoient rien de commun avec la fidélité qu'ils lui devoient. Le ſerment fut dont exigé & prêté ſans conditions. Pluſieurs années s'écoulerent, avant que l'entrepriſe projettée à Ingolſtadt parût mûre pour l'exécution. Réſolu de l'exécuter, Ferdinand fit un pélérinage à Lorette, d'où il ſe rendit à Rome, pour recevoir la bénédiction apoſtolique aux pieds du St. Pere.

Il ne s'agiſſoit de rien moins, que de faire diſparoître le proteſtantiſme de trois provinces où cette religion étoit dominante, & autoriſée par un acte formel de tolérance que le pere de Ferdinand avoit accordé à la Nobleſſe de ſes Etats. Une conceſſion auſſi ſolemnelle ne pouvoit être révoquée ſans danger; mais aucune difficulté ne rebuta le pieux éleve des Jéſuites. L'exemple des autres princes d'Empire, qui avoient exercé dans leurs pays le droit de réforme comme un droit attaché à leur ſouveraineté, & l'abus que faiſoit la Nobleſſe en Styrie de

la liberté religieuſe dont elle jouiſſoit, ſervirent de prétexte à ces violences. A l'abri d'une loi poſitive, mais abſurde, on crut pouvoir enfreindre ouvertement celles de la raiſon & de la juſtice. Au reſte, Ferdinand montra, dans cette entrepriſe injuſte, un courage & une fermeté dignes de louanges. Sans bruit, & ſans exercer de cruautés, il opprima le proteſtantiſme ſucceſſivement dans toutes les villes; & en peu d'années, cette entrepriſe dangereuſe ſe trouva heureuſement exécutée, à l'étonnement de toute l'Allemagne.

Mais tandis que les Catholiques admiroient dans Ferdinand le héros & le défenſeur de leur foi, les Proteſtans commencerent à armer contre lui, comme contre leur ennemi le plus dangereux. Les demandes de Matthias, de lui aſſurer la ſucceſſion aux ſouverainetés électives de la Maiſon d'Autriche, ne trouverent cependant que peu de contradictions, & les Etats de Boheme le couronnerent même pour leur roi futur, à des conditions très-acceptables. Ce ne fut que dans la ſuite, quand ils eurent éprouvé la mauvaiſe influence de ſes conſeils dans le gouvernement de l'Empereur, que leurs inquiétudes ſe réveillerent; & pluſieurs projets écrits de ſa main, que des mal-intentionnés leur firent tenir ſecrettement & qui ne laiſſoient aucun doute ſur ſes intentions, porterent leurs craintes au comble. Ils furent ſur-tout indignés d'un traité de famille conclu ſecrettement avec l'Eſpagne, & dans lequel Ferdinand, ſans égard pour la liberté dont jouiſſoit la Boheme d'élire ſes rois, léguoit ce royaume à cette

Puiſſance. Le grand nombre d'ennemis que Ferdinand s'étoit faits par ſa réforme en Styrie parmi les Proteſtans, lui devint funeſte en Boheme; & quelques réfugiés de ſes Etats, qui avoient apporté dans leur nouvelle patrie un cœur animé par le deſir de la vengeance, ſe montrerent ſur-tout actifs à nourrir le feu de la révolte. Ce fut dans des diſpoſitions auſſi contraires, que le Roi Ferdinand trouva la Boheme, quand la mort enleva Matthias.

Une auſſi mauvaiſe intelligence entre une nation & le ſucceſſeur au trône, auroit dû exciter des tempêtes dans les tems les plus paiſibles: quels funeſtes effets ne devoit-elle pas produire au plus fort des ſéditions, lorſque le peuple avoit ſecoué toute dépendance; qu'il avoit les armes à la main, & que le ſentiment de ſa force, les promeſſes de ſecours étrangers & les ſuccès qu'il avoit eus déja le rempliſſoient d'une orgueilleuſe confiance. Oubliant les droits conférés à Ferdinand, les Etats de Boheme déclarerent le trône vacant & l'élection de ce prince comme non-avenue. Il ne reſtoit plus aucun eſpoir d'une ſoumiſſion volontaire; & ſi Ferdinand vouloit ſe voir en poſſeſſion de ce royaume, il falloit qu'il l'achetât par le ſacrifice de tous les droits qui peuvent faire attacher du prix à une couronne, à moins qu'il n'en fit la conquête les armes à la main.

Mais quels étoient ſes moyens pour une telle entrepriſe? Sur lequel de ſes vaſtes Etats qu'il jettât les yeux, tout y étoit en flammes. La Siléſie avoit été entraînée dans la rébellion de la Boheme, & la Moravie étoit ſur le point de ſuivre cet exemple.

Dans

Dans toute l'Autriche, l'eſprit de ſédition ſe manifeſtoit comme du tems de Rodolphe II; & aucun membre de l'Aſſemblée des Etats ne vouloit lui prêter foi & hommage. La Hongrie étoit menacée d'une ſubite invaſion par le prince de Tranſilvanie; des armemens ſecrets que faiſoient les Turcs répandoient la frayeur dans toutes les provinces de ce royaume; & pour comble de diſgraces, les Proteſtans de ſon premier patrimoine commençoient à lever la tête. Leur nombre étoit prépondérant dans ces provinces; & dans la plupart de ſes autres Etats, ils poſſédoient les revenus avec leſquels Ferdinand pouvoit faire la guerre. Les ſujets indifférens commençoient à chanceler, ceux qui étoient fideles perdoient courage, & les eſpérances des mal-intentionnés augmentoient à chaque inſtant. Une moitié de l'Allemagne inſpiroit aux rebelles de nouvelles eſpérances; & l'autre attendoit, ſans y prendre aucune part active, l'iſſue des troubles. Les ſecours que l'on attendoit de l'Eſpagne étoient encore éloignés. Le même moment qui lui donnoit tout, menaçoit de lui tout ravir. Au comble de ſes eſpérances & au faite de la grandeur, de toutes parts il étoit menacé des coups les plus terraſſans.

Réduit à ſubir les dures loix d'une cruelle néceſſité, toutes les propoſitions qu'il fait aux rebelles ſont rejettées avec arrogance & avec dédain. Le Comte de Thurn paroit en Moravie à la tête d'une armée, pour faire déclarer cette province, la ſeule qui fût encore incertaine. L'arrivée de ce ſecours eſt pour les Proteſtans qui l'habitent le ſignal

de la révolte. Brunn eſt emportée; le reſte de la Moravie ſe ſoumet ſans réſiſtance, & par-tout on y change la religion & le gouvernement. Le torrent de la rébellion, ſans ceſſe accru dans ſon cours, ſe précipite ſur la Haute-Autriche, où un parti puiſſant l'attend & le joint avec joie. „Plus de différence entre les religions, diſoient les rebelles; mêmes droits pour toutes les communions chrétiennes. Nous ſavons qu'on leve des troupes étrangeres pour opprimer la Boheme: ce ſont elles que nous venons chercher, & nous pourſuivrons juſqu'à Jeruſalem les ennemis de la liberté.„ Aucun bras ne s'arme pour ſecourir Ferdinand; enfin les rebelles viennent dreſſer leurs tentes devant Vienne, & aſſiegent leur Souverain.

Ferdinand avoit envoyé ſa famille fugitive dans le Tyrol, où même elle n'étoit pas en ſûreté; il s'attendoit à chaque inſtant à voir ſa capitale en pleine révolte. Une poignée de ſoldats étoit tout ce qu'il pouvoit oppoſer à des bandes furieuſes; & ce petit nombre de défenſeurs étoient même mécontens, parce qu'ils manquoient de ſolde & de ſubſiſtances. Vienne n'étoit point préparée à ſoutenir un long ſiege. Le parti de cette ville, prêt à joindre les ennemis, y étoit le plus nombreux; & les Proteſtans des campagnes & de la province raſſembloient déja des troupes contre lui. Déja la populace voyoit ce prince enfermé dans un couvent, ſes Etats partagés & ſes enfans élevés dans la religion proteſtante. Entouré d'ennemis ſecrets, & environné d'ennemis déclarés, il voyoit à tout moment ouvert devant

lui l'abîme qui devoit l'engloutir avec toutes ſes eſpérances. Des boulets ennemis volerent dans ſon palais, où ſeize Barons Autrichiens ſe précipiterent, l'accablerent de reproches, & exigerent avec arrogance ſon conſentement à une confédération avec les rebelles. L'un d'eux, le ſaiſiſſant par les boutons de ſa veſte, lui dit même bruſquement: *Eh bien, Ferdinand, ſigneras-tu?*

A qui n'auroit on pas pardonné de mollir dans une ſituation auſſi terrible? Ferdinand deſiroit la couronne impériale; il ne lui reſtoit d'autre reſſource qu'une fuite précipitée, ou de céder à l'orage. Ses miniſtres lui conſeilloient d'embraſſer le premier de ces partis; des prêtres catholiques l'engageoient au ſecond. S'il quittoit ſa capitale, elle tomboit au pouvoir des rebelles, & avec elle il perdoit l'Autriche & tout eſpoir de monter ſur le trône impérial. Ferdinand demeura donc, & refuſa d'écouter aucune condition. Les Jéſuites, il faut l'avouer, avoient inculqué leurs maximes dans le cœur d'un héros; & leur docile éleve fut à l'épreuve des menaces & de l'orage.

Ce Prince n'avoit pas encore ceſſé de parler avec ces Barons, que tout-à-coup le ſon des trompettes retentit dans tout le château. La crainte & la ſurpriſe s'emparent de ceux qui étoient préſens; une nouvelle effrayante ſe répand dans le château; tous les députés diſparoiſſent l'un après l'autre. On vit beaucoup de gentilshommes & de ſimples bourgeois fuir au camp du Comte de Thurn. Ce ſubit changement étoit dû à un régiment des cuiraſſiers de

Dampierre, qui dans ce moment critique étoit entré dans la ville pour défendre la perſonne de l'Empereur. Il fut ſuivi de près par de l'infanterie. Beaucoup de bourgeois, & même les étudians de l'univerſité de Vienne, ranimés par ce ſecours, prirent les armes. Une nouvelle, qui arriva dans ce moment de la Boheme, acheva de ſauver Ferdinand. Le général de Boucquoi, près de Budweiſs, avoit complétement défait le comte de Mansfeld, & ſe portoit ſur Prague; ſur ce funeſte avis, les rebelles ſe hâterent de plier leurs tentes, afin de marcher au ſecours de leur capitale.

En même tems diſparurent les obſtacles que les rebelles avoient oppoſés à Ferdinand, pour lui fermer le chemin de Francfort. S'il importoit au roi de Hongrie d'obtenir la couronne impériale, cette dignité étoit bien plus eſſentielle dans les circonſtances où il ſe trouvoit; ſon élection devant rendre le témoignage le moins ſuſpect pour la juſtice de ſa cauſe, & lui faire eſpérer en même tems les ſecours de l'Empire. Mais cette même cabale, qui le pourſuivoit dans ſes Etats héréditaires, n'oublioit rien pour rendre vaines ſes tentatives pour monter ſur le trône impérial. On vouloit qu'aucun prince de la Maiſon d'Autriche ne portât à l'avenir la couronne impériale; à plus forte raiſon vouloit-on en exclure Ferdinand, ennemi déclaré de la religion proteſtante, l'eſclave, diſoit on, de l'Eſpagne & des Jéſuites. Pour prévenir ſon élévation, on avoit offert, encore du vivant de Matthias, la dignité impériale au duc de Baviere, & ſur ſon refus au duc de Savoie.

Comme on ne put s'accorder sur les conditions avec ce dernier, on avoit cherché du moins à faire différer l'élection, jusqu'à ce qu'un coup décisif frappé en Boheme ou en Autriche, eût anéanti toutes les espérances de Ferdinand, & l'eût rendu inhabile à cette dignité. Les membres de l'Union Evangélique n'oublierent rien pour prévenir contre Ferdinand la Cour électorale de Saxe, liée d'intérêts avec l'Autriche, & pour lui représenter les dangers dont les principes de Ferdinand & ses liaisons avec l'Espagne menaçoient la religion protestante & la constitution de l'Empire. „ Par l'élévation de ce Prince au trône, disoient-ils, l'Allemagne attirera sur elle les armes de la Boheme. „ Malgré tous ces efforts, l'assemblée des Electeurs fut convoquée; Ferdinand y fut invité comme roi légitime de Boheme, & sa voix électorale, malgré les réclamations des rebelles, reconnue comme valide. Les voix des trois Electeurs ecclésiastiques étoient à lui; celle de Saxe lui étoit favorable; l'Electeur de Brandebourg ne lui fut pas contraire; & une majorité décidée le nomma Empereur en 1619. C'est ainsi que Ferdinand II vit sur sa tête la plus incertaine de toutes ses couronnes, pour perdre peu de jours après celle qu'il regardoit comme l'une de ses possessions les plus assurées. Pendant qu'on le couronnoit à Francfort, on le détrônoit à Prague.

Presque tous ses Etats héréditaires d'Allemagne s'étoient confédérés avec les révoltés de la Boheme, dont l'arrogance ne connoissoit alors plus de bornes ni de retenue. Le 17 Août 1619, dans une

Diete tenue à Prague, les Etats de ce royaume déclarerent l'Empereur déchu de toutes ſes prétentions à leur couronne; ennemi de la religion & des libertés de la Boheme, comme ayant par ſes pernicieux conſeils excité contre eux le feu Empereur, lui ayant prêté des troupes pour les opprimer, livré le pays en proie à des étrangers, &, ſans égard pour la majeſté de la nation, légué le royaume à l'Eſpagne dans un traité ſecret fait avec cette Couronne. Afin de ſanctionner cette démarche, les Etats procéderent ſans délai à une nouvelle élection. Des Proteſtans ayant prononcé cette ſentence, leur choix ne pouvoit guere tomber ſur un prince catholique, quoique néanmoins, ſoit pour conſerver les apparences, ou peut-être pour avoir deux ennemis de moins, quelques voix euſſent nommé les ducs de Baviere & de Savoie. Mais cette haine, qui diviſoit les Luthériens & les Calviniſtes, mit long-tems des obſtacles à l'élection d'un roi proteſtant: l'activité & la ſoupleſſe des Calviniſtes l'emporterent enfin ſur le nombre ſupérieur des Luthériens.

De tous les princes qui furent propoſés pour cette dignité, l'Electeur Palatin Fréderic V. avoit les droits les plus fondés à la confiance de la Boheme; il n'en étoit aucun, en qui les eſpérances particulieres de pluſieurs Seigneurs rebelles & le vœu des peuples fuſſent juſtifiés par tant d'avantages. Fréderic V. étoit d'un caractere ouvert & plein de franchiſe, & joignoit à un cœur excellent une généroſité vraiment royale. Il étoit à la tête des Calviniſtes d'Allemagne, le chef de l'Union Evangélique,

dont les forces étoient à ſa diſpoſition; proche parent du duc de Baviere, voiſin dangereux dont il pouvoit garantir le royaume; enfin, il étoit gendre du roi de la Grande-Brétagne, qui vraiſemblablement lui fourniroit de puiſſans ſecours. Les Calviniſtes firent valoir avec ſuccès tous ces avantages; & les Etats de Boheme aſſemblés à Prague élurent Fréderic V. pour leur roi, à l'extrême joie de la nation entiere.

Fréderic lui-même avoit déployé trop d'activité dans toute la négociation, pour qu'il ne ſe fût pas attendu à cette offre de la nation Bohémoiſe. Il fut néanmoins effrayé de l'éclat de cette couronne, quand il la vit de plus près; & la grandeur du crime & celle de ſon bonheur firent trembler ce prince, dans ces momens où un grand courage eût été néceſſaire.

Selon la coutume des ames foibles, il voulut d'abord s'affermir dans ſes deſſeins par des conſeils étrangers; & ceux-ci n'avoient cependant aucun pouvoir ſur lui, lorſqu'ils ne s'accordoient pas avec ſon ambition. Les Cours de Saxe & de Baviere dont il avoit demandé l'avis, tous les autres électeurs, tous les princes enfin, comparant cette entrepriſe avec les forces & les talens de Fréderic, lui montrerent l'abyſme dans lequel il alloit ſe précipiter. Le roi d'Angleterre Jaques I préféra de voir ſon gendre privé d'une couronne, plutôt que de favoriſer un attentat contre la dignité royale. Mais que pouvoit la voix de la prudence contre le puiſſant aiguillon de l'ambition & de l'honneur? Une nation

libre ſe jettoit dans les bras de Fréderic, au moment où elle déployoit la plus grande puiſſance; pleine de confiance en ſon courage, elle l'avoit élu pour ſon guide dans la carriere dangereuſe de la gloire & de la liberté; c'étoit de lui, ſon protecteur naturel, qu'une religion opprimée attendoit ſa ſûreté & ſa défenſe contre un oppreſſeur. — Devoit-il manifeſter ſes craintes, & trahir lâchement ſa religion & ſa liberté? Cette même nation lui faiſoit enviſager ſes forces & l'impuiſſance de ſon ennemi; les deux tiers de l'Autriche armés contre l'Autriche même; enfin, un allié puiſſant dans la perſonne de Bethlen-Gabor, qui diviſeroit par une diverſion les foibles efforts de Ferdinand. Ces conſidérations & ces eſpérances pouvoient-elles ne pas enflammer l'ambition & le courage de l'Electeur Palatin?

De mûres réflexions auroient cependant ſuffi pour lui faire apperçevoir l'extrême danger auquel il alloit s'expoſer. Mais ſon malheureux deſtin voulut que les perſonnes qui l'approchoient le plus, & dont les voix parvenoient de plus près à ſes oreilles, ne ceſſaſſent de flatter ſon ambition. L'aggrandiſſement de ce prince ouvroit à ſes courtiſans un vaſte champ d'eſpérances; & le triomphe de ſa religion devoit d'ailleurs enflammer tout fanatique Calviniſte. Un prince auſſi foible pouvoit-il ne pas céder aux preſtiges de ſes conſeillers, qui lui exagéroient ſes moyens & ſes reſſources autant qu'ils dépriſoient les forces de ſon ennemi? Pouvoit-il réſiſter aux exhortations de ſes aumôniers, qui lui annonçoient les inſpira-

tions de leur zele fanatique, comme émanant directement du Ciel? Des rêveries d'aſtrologues remplirent ſon eſprit d'eſpérances chimériques. La ſéduction même l'aſſaillit par la bouche irréſiſtible de la beauté. „Comment pouviez-vous, lui diſoit l'Electrice ſon épouſe, aſpirer à la main de la fille d'un Roi, & héſiter maintenant à recevoir une couronne qui vous eſt volontairement offerte?„

Fréderic accepta donc la couronne de Boheme: ſon couronnement ſe fit à Prague avec une pompe ſans exemple. La nation déploya toutes ſes richeſſes, afin d'honorer ſon ouvrage. La Siléſie & la Moravie, provinces annexées à la Boheme, ſuivirent l'exemple du royaume & prêterent ſerment de fidélité à Fréderic. Le proteſtantiſme régnoit dans toutes les égliſes; la joie des peuples n'avoit point de bornes, & leur amour pour le nouveau roi alloit juſqu'à l'adoration. La Suede, le Danemarc, la Hollande, Veniſe & pluſieurs Princes d'Allemagne le reconnurent comme roi légitime de Boheme. Ce fut ſous ces heureux auſpices, que Fréderic ſe prépara à défendre ſa couronne.

Ses plus grandes eſpérances étoient fondées ſur le Prince de Tranſilvanie, Bethlen-Gabor. Cet ennemi redoutable de l'Autriche & de l'Egliſe Romaine, peu content de ſa principauté, dont, avec le ſecours des Turcs, il avoit dépouillé Gabriel Bathori, ſon légitime Souverain, ſaiſit avec empreſſement cette occaſion de s'aggrandir aux dépens de Ferdinand, qui avoit refuſé de reconnoître l'uſurpateur. Il concerta avec les rebelles de Boheme une attaque

ſur l'Autriche, & c'étoit devant Vienne que les forces de ces alliés devoient ſe réunir. Dans ce même tems, Bethlen-Gabor cachoit, ſous le maſque de l'amitié, l'objet réel de ſes armemens: il eut même l'aſtuce de promettre à l'Empereur qu'il attireroit les rebelles dans le piege, en feignant de leur porter du ſecours, & qu'il lui livreroit leurs chefs vivans. Mais tout-à-coup il fondit en ennemi ſur la Haute-Hongrie, précédé de la terreur & ravageant tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage. Tout ſe ſoumit à lui, & il reçut, à Presbourg, la Couronne de Hongrie. Le frere de l'Empereur, gouverneur de Vienne, trembloit pour cette capitale. Il ſe hâta d'appeller à ſon ſecours le comte de Boucquoi, & la retraite des Impériaux attira une ſeconde fois l'armée des rebelles devant Vienne. Renforcés d'abord par douze mille Tranſilvains, & réunis bientôt après à l'armée victorieuſe de Bethlen-Gabor, ils menaçoient de réduire cette ville. Tout étoit ravagé dans les environs de Vienne; la navigation du Danube arrêtée, & les approviſionnemens interceptés: la famine ſe joignit à tant de maux. Ferdinand, que ces dangers preſſans avoient rappellé en hâte dans ſa capitale, ſe voyoit une ſeconde fois ſur le bord de l'abyſme. La diſette & les rigueurs de la ſaiſon obligerent enfin les rebelles de regagner leur pays; un échec eſſuyé en Hongrie contraignit également Bethlen-Gabor de s'éloigner; & l'Empereur dut une ſeconde fois ſon ſalut à la fortune.

En peu de ſemaines, tout changea de face, & l'active politique de l'Empereur rétablit ſes affaires,

tandis que Fréderic dégradoit les ſiennes par ſa négligence & par ſes fauſſes meſures. En confirmant leurs privileges, Ferdinand engagea les Etats de la Baſſe-Autriche à lui prêter ſerment de fidélité; & le petit nombre de Seigneurs qui s'y refuſerent, furent déclarés criminels de leze-majeſté & coupables de haute-trahiſon. Tandis que ce Prince s'affermiſſoit ainſi dans la poſſeſſion d'une de ſes provinces, il ne négligea rien pour s'aſſurer des ſecours étrangers. Déja, lors de ſon élection à Francfort, il avoit réuſſi, par ſes repréſentations verbales, à gagner à ſa cauſe les Electeurs eccléſiaſtiques, &, à Munich, le duc Maximilien de Baviere. L'iſſue de cette guerre, le ſort de l'Empereur & de Fréderic, dépendoient uniquement de la part qu'y prendroient la Ligue & l'Union Evangélique. Rien ne paroiſſoit plus important pour toute l'Allemagne Proteſtante, que d'appuyer le roi Fréderic; & l'intérêt de la religion catholique exigeoit qu'on ne laiſſât pas ſuccomber l'Empereur. Si les Proteſtans étoient vainqueurs, tous les princes catholiques de l'Allemagne devoient trembler pour leurs poſſeſſions; s'ils ſuccomboient, l'Empereur pouvoit faire la loi à toute l'Allemagne Proteſtante. Ferdinand ſollicitoit donc les ſecours de la Ligue, & Fréderic ceux de l'Union. Les liens du ſang, ſon attachement perſonnel pour l'Empereur qui étoit ſon beau-frere, & avec lequel il avoit été élevé à Ingolſtadt; un zele ardent pour la religion catholique qui paroiſſoit être alors dans un preſſant danger; enfin, les ſuggeſtions des Jéſuites & les mouvemens ſuſpects

de l'Union, engagerent le duc de Baviere & les autres princes de la Ligue à faire cauſe commune avec Ferdinand.

Maximilien, après un traité conclu avec l'Empereur, qui lui aſſuroit le dédommagement de tous les frais de la guerre ainſi que des pertes qu'il pourroit éprouver, prit le commandement des troupes de la Ligue, pour marcher au ſecours de l'Empereur contre les rebelles de Boheme.

Les chefs de l'Union Evangélique, au lieu de prévenir cette réunion de la Ligue avec l'Empereur, firent au contraire tout ce qui pouvoit l'accélérer. S'ils engageoient la Ligue Catholique à prendre une part active à la guerre de Boheme, ils pouvoient ſe promettre la même choſe de tous les membres & alliés de l'Union; & ſans une démarche ouverte des Catholiques contre l'Union même, ils croyoient ne pouvoir eſpérer aucune réunion de tous les Princes Proteſtans. Ils choiſirent donc l'inſtant critique des troubles de la Boheme, pour demander le redreſſement de tous leurs griefs, & des ſûretés ſuffiſantes pour l'avenir. Ce fut au duc de Baviere, comme chef des Catholiques, qu'ils adreſſerent ces demandes conçues en termes menaçans, & dans leſquelles ils inſiſtoient ſur une réponſe prompte & cathégorique. Quelle que fût la réponſe de Maximilien, leur but étoit rempli. Cédoit-il, ſa condeſcendance privoit le parti catholique de ſon plus puiſſant défenſeur, & ſon refus armoit tout le parti proteſtant & rendoit inévitable une guerre dans laquelle ils eſpéroient n'avoir que des ſuccès. Maximilien, que

tant de motifs attiroient dans le parti oppoſé, regarda ces demandes de l'Union comme une déclaration formelle de guerre, & accéléra ſes armemens. Pendant que la Baviere & la Ligue s'armoient pour l'Empereur, on négocioit encore avec la Cour d'Eſpagne pour en obtenir des ſubſides. Le Comte de Khevenhuller, miniſtre impérial à Madrid, ſurmonta heureuſement toutes les difficultés que lui oppoſoient les lenteurs du Cabinet Eſpagnol. Outre la ſomme d'un million de florins, que l'on ſut engager cette Cour à fournir ſucceſſivement, il fut réſolu que le Bas-Palatinat ſeroit attaqué par les troupes eſpagnoles des Pays-Bas.

Tandis qu'on cherchoit à faire entrer toutes les Puiſſances Catholiques dans cette grande alliance, on travailloit avec beaucoup d'activité à prévenir la contre-alliance des Princes Proteſtans. Il s'agiſſoit de tranquilliſer l'Electeur de Saxe & pluſieurs autres princes luthériens, ſur les inquiétudes répandues par l'Union, comme ſi les armemens de la Ligue avoient pour objet de les dépouiller des biens eccléſiaſtiques ſécuriſés. Une aſſurance du contraire, donnée par écrit, tranquilliſa à cet égard l'Electeur de Saxe, que ſa jalouſie particuliere contre l'Electeur-Palatin, les ſuggeſtions de ſon aumônier gagné par la Cour de Vienne, & peut-être auſſi le chagrin de n'avoir pas été élu roi de Boheme faiſoient déja pencher du côté de l'Autriche. Le fanatiſme des Luthériens ne pouvoit pardonner aux Réformés, que de ſi belles contrées, c'eſt ainſi qu'on s'exprimoit, tombaſſent dans la gueule du Calviniſ-

me, & que l'Ante-Chriſt de Rome ne dût faire place qu'à celui de l'Helvétie.

Tandis que Ferdinand n'oublioit rien pour améliorer ſa ſituation, Fréderic faiſoit tout pour détériorer la ſienne. Les eſprits foibles furent ſcandaliſés de ſon alliance étroite avec le Prince de Tranſilvanie, allié de la Porte-Ottomane; la voix publique l'accuſoit de chercher ſon aggrandiſſement aux dépends de la chrétienté, & d'avoir armé les Turcs contre l'Allemagne. Son zele inconſidéré pour le Calviniſme mécontenta les Luthériens de la Boheme, & la proſcription qu'il fit des images lui aliéna les Catholiques de ce royaume. D'onéreux impôts lui firent perdre l'affection des peuples. Les eſpérances fruſtrées des Grands refroidirent leur zele, & le manque de ſecours étrangers diminua leur confiance. Au lieu de ſe vouer avec un zele infatigable aux affaires du gouvernement, Fréderic prodiguoit ſon tems à ſes plaiſirs; au lieu d'augmenter ſes tréſors & ſes reſſources par une ſage économie, il diſſipoit les revenus de ſes Etats par un faſte inutile & par des libéralités mal-placées. Il ſe contemploit dans ſa nouvelle dignité avec une légéreté inſouciante; & dans la joie que lui donnoit ſa couronne, il oublia le ſoin plus preſſant de l'affermir ſur ſa tête.

Autant on s'étoit trompé à l'égard de ce Prince, autant il le fut lui-même dans l'attente qu'il avoit de ſecours étrangers. La plupart des membres de l'Union ſéparerent les affaires de la Boheme de l'objet de leur alliance: d'autres Princes qui lui étoient

dévoués furent retenus par la crainte qu'ils avoient de l'Empereur. Ferdinand avoit gagné la Cour électorale de Saxe & le Landgrave de Heſſe-Darmſtadt: la Baſſe-Autriche, dont l'on attendoit une diverſion efficace, s'étoit ſoumiſe; Bethlen-Gabor avoit fait une trêve; & la Cour de Vienne ſut endormir le Danemarc par ſes négociations, & occuper la Suede en lui ſuſcitant une guerre contre la Pologne. La Hollande pouvoit à peine ſe défendre contre les Eſpagnols: Veniſe & la Savoie ſe tinrent tranquilles; & le roi d'Angleterre fut joué par le Cabinet de Madrid. Fréderic perdit ſucceſſivement tous ſes amis, toutes ſes eſpérances; & tous ces changemens furent l'ouvrage de peu de mois.

Les chefs de l'Union raſſemblerent cependant leurs forces; l'Empereur & la Ligue en firent de même. Les troupes de celle-ci, commandées par Maximilien, étoient raſſemblées près de Donawerth; celles de l'Union près d'Ulm, ſous les ordres du Margrave d'Anſpach. Il ſembloit être arrivé, le moment qui devoit terminer par un combat déciſif cette longue querelle, & fixer pour jamais le ſort des deux Egliſes qui partageoient l'Allemagne. Une attente inquiete agitoit les deux partis; quelle dut être leur ſurpriſe, quand tout-à-coup il arriva des meſſagers de paix, & que les deux armées ſe ſéparerent ſans coup férir!

L'intervention de la France avoit effectué ce rapprochement, auquel les deux partis ſe prêterent avec une ſatisfaction égale. Le Miniſtere françois, n'ayant plus à ſa tête un Henri-le-Grand, dont les

maximes peut-être ne convenoient plus à la ſituation de ce royaume, craignoit alors beaucoup moins l'aggrandiſſement de la Maiſon d'Autriche, qu'il ne redoutoit l'accroiſſement des forces des Calviniſtes, ſi la Maiſon Palatine devoit ſe maintenir ſur le trône de Boheme. La Cour de France étoit alors engagée dans une guerre dangereuſe contre ſes ſujets calviniſtes, & rien ne lui tenoit plus à cœur, que de voir opprimer au plutôt la faction proteſtante de Boheme, avant que celle des Huguenots françois pût y trouver un dangereux modele. Afin donc d'ouvrir promptement à l'Empereur un libre champ contre la Boheme, la Cour de France ſe porta médiatrice entre l'Union & la Ligue; & elle les réconcilia par une paix inattendue, dont le principal article fut, „ que l'Union s'abſtiendroit de prendre aucune part aux troubles de la Boheme, & que les ſecours qu'elle pourroit fournir à Fréderic V, ne s'étendroient qu'aux états héréditaires de ce Prince. „ La fermeté de Maximilien, & la crainte d'être pris en front & en dos par les troupes de la Ligue, ainſi que par une nouvelle armée impériale qui venoit des Pays-Bas, engagerent l'Union à conſentir à ce honteux arrangement.

L'Empereur pouvoit maintenant diſpoſer de toutes les forces de la Baviere & de la Ligue, contre les rebelles de Boheme que le traité d'Ulm abandonnoit à leur ſort. Maximilien, avec une rapidité qui prévint même le bruit de ce qui s'étoit paſſé à Ulm, fondit ſur la Haute-Autriche: ſurpris de cette apparition, & hors d'état de réſiſter, les Etats de

cette

cette province acheterent leur pardon en prêtant foi & hommage à l'Empereur, ſans conditions ni réſerves. Le duc de Baviere ayant réuni à ſes troupes, dans la Baſſe-Autriche, celles que le Comte de Boucquoi lui amenoit des Pays-Bas, entra ſans perdre tems en Boheme, avec toutes ſes forces que cette réunion avoit accrues juſqu'à cinquante mille hommes. Elles chaſſerent & mirent en fuite toutes les troupes des rebelles diſperſées dans la Baſſe-Autriche & dans la Moravie; les villes qui oſerent faire réſiſtance furent priſes d'aſſaut; d'autres, effrayées par ces châtimens, ouvrirent leurs portes. Rien n'arrêtoit Maximilien. L'armée Bohémoiſe, commandée par le vaillant prince Chrétien d'Anhalt, rétrograda ſucceſſivement juſques dans les environs de Prague, & Maximilien lui livra bataille ſous les murs de cette ville.

Les mauvaiſes diſpoſitions où il eſpéroit de ſurprendre l'armée des rebelles, juſtifierent cette célérité du Duc, & lui aſſurerent la victoire. Fréderic n'avoit pas trente mille hommes de raſſemblés; le prince d'Anhalt lui en avoit amené huit mille, & Bethlen-Gabor lui envoya un renfort de dix mille Hongrois. Une invaſion de l'électeur de Saxe dans la Luſace avoit coupé tous les ſecours qu'il attendoit de cette province & de la Siléſie; & la ſoumiſſion de l'Autriche arrêtoit tous ceux qu'il ſe promettoit de ce côté. Bethlen-Gabor, ſon plus puiſſant allié, ſe tenoit tranquille, & l'Union Evangélique l'avoit trahi à l'Empereur. Il ne lui reſtoit que ſes ſujets de Boheme; mais il n'y avoit plus,

parmi eux, ni bonne volonté, ni union ; & ils étoient entiérement découragés. Les Magnats de ce royaume voyoient avec chagrin qu'on leur préférât des généraux allemands. Le comte de Mansfeld demeura à Pilſen, ſéparé de la grande armée, afin de ne pas ſervir ſous Anhalt ou ſous Hohenlohe. Le ſoldat, qui manquoit des objets les plus néceſſaires, avoit perdu toute confiance ; & l'indiſcipline des troupes excitoit les plaintes ameres du laboureur. Ce fut en vain que Fréderic ſe montra dans ſon camp, pour ranimer par ſa préſence l'ardeur des ſoldats & l'émulation de la nobleſſe.

Les rebelles commençoient à ſe retrancher ſur la Montagne-Blanche non loin de Prague, quand les troupes réunies de l'Empereur & du duc de Baviere les attaquerent le 8 Novembre 1620. La cavalerie du prince d'Anhalt eut d'abord quelques avantages, que la ſupériorité de l'ennemi rendit bientôt inutiles. Les Vallons & les Bavarois enfoncerent l'ennemi avec un courage irréſiſtible ; & la cavalerie Hongroiſe fut la premiere à plier : l'infanterie Bohémoiſe ſuivit bientôt ce funeſte exemple, & les troupes allemandes ſe virent enfin entraînées dans une fuite générale. Dix canons, qui formoient toute l'artillerie de Fréderic, tomberent au pouvoir du vainqueur. Quatre mille rebelles furent tués tant dans le combat que dans la pourſuite ; les troupes de l'Empereur & de la Ligue perdirent à peine quelques centaines d'hommes ; & cette victoire déciſive fut remportée en moins d'une heure de combat.

Fréderic dînoit à Prague, tandis que ſon armée ſe ſacrifioit pour ſa défenſe ſous les murs de cette ville. Il paroît qu'il ne s'étoit point attendu à être ſi-tôt attaqué, puiſque, ce même jour, il avoit donné ſes ordres pour un grand repas. Un exprès lui ayant fait quitter la table, il vit, du haut des remparts, toute cette effrayante ſcene. Pour pouvoir prendre une réſolution réfléchie, il demanda une trêve de vingt-quatre heures: le duc de Baviere n'en accorda que huit. Fréderic en profita pour fuir, dans la nuit, de ſa capitale, avec ſon épouſe & les officiers généraux de ſon armée. Cette fuite ſe fit avec une telle précipitation, que le prince d'Anhalt abandonna ſes papiers les plus ſecrets, & Fréderic ſa couronne. „Je ſais maintenant qui je ſuis,„ diſoit ce malheureux prince à ceux qui cherchoient à le conſoler: „il eſt des vertus que l'adverſité ſeule peut nous enſeigner; & ce n'eſt que dans l'infortune, que nous autres Princes apprenons à nous connoître.„

Prague n'étoit point perdue ſans retour, lorſque le découragement de Fréderic lui fit quitter cette ville. Le camp volant du comte de Mansfeld étoit encore à Pilſen, & n'avoit pas même été ſpectateur du combat. Bethlen-Gabor pouvoit à tout moment ſe déclarer, & attirer les armes de l'Empereur vers la Hongrie. Les rebelles vaincus pouvoient réparer leur défaite; les maladies, la faim & les rigueurs de la ſaiſon devoient vraiſemblablement détruire l'armée impériale. La crainte du danger préſent prévalut ſur ces eſpérances incertaines. Fré-

deric craignit l'inconſtance du peuple, qui auroit facilement pu ſuccomber à la tentation d'acheter ſon pardon en livrant ſa perſonne à l'Empereur. Le comte de Thurn, & tous ceux qui étoient auſſi coupables que lui, jugerent tout auſſi peu convenable d'attendre leur ſort dans les murs de Prague. Ils s'enfuirent en Moravie, pour chercher bientôt après leur ſûreté dans les états de Bethlen-Gabor. Frédéric ſe réfugia à Breſslau, où il ne ſéjourna que peu de tems, pour chercher un aſyle d'abord à la Cour de l'Electeur de Brandebourg, & enſuite en Hollande.

La bataille de Prague décida du ſort de la Boheme. Prague ſe rendit au vainqueur dès le lendemain; & les autres villes ſuivirent l'exemple de la Capitale. Les Etats de Boheme prêterent ſans aucune réſerve le ſerment de fidélité à l'Empereur; ceux de Siléſie & de Moravie en firent de même.

Trois mois s'écoulerent, avant que l'Empereur ordonnât aucune perquiſition ſur ce qui s'étoit paſſé. Pleins de confiance en cette modération ſimulée, pluſieurs de ceux à qui la premiere frayeur avoit fait prendre la fuite, ſe montrerent de nouveau dans la Capitale. Mais, à une même heure, la tempête éclata ſur eux; quarante-huit des plus ardens inſtigateurs de la révolte furent ſaiſis, & traduits par devant une Commiſſion extraordinaire, compoſée de juges nés en Boheme ou en Autriche. Vingt-ſept de ces priſonniers périrent ſur l'échafaut; & l'on fit mourir auſſi un grand nombre d'individus du commun peuple. Les fugitifs furent cités à

comparoître, &, aucun ne s'étant présenté, condamnés à mort comme criminels de haute trahison & de leze-majesté; leurs biens confisqués, & leurs noms affichés aux fourches patibulaires. On saisit également les biens des rebelles déja morts. Cette sévérité étoit supportable, parce qu'elle ne frappoit que sur des individus. Mais l'oppression qu'éprouva tout le royaume fut d'autant plus douloureuse. Tous les ecclésiastiques protestans furent bannis; ceux de Boheme immédiatement, les allemands un peu plus tard. Ferdinand déchira de sa propre main la Lettre-de-Majesté, & en brûla le sceau. Sept ans après la bataille de Prague, toute tolérance en faveur des Protestans avoit disparu en Boheme. Cependant l'Empereur s'interdit, sur la constitution de ce royaume, les actes arbitraires qu'il se permettoit à l'égard de ses libertés religieuses; & il laissa aux Etats assemblés le droit de s'imposer eux-mêmes.

La victoire de Prague avoit mis Ferdinand en possession de tous ses Etats; elle les lui avoit même rendus avec une autorité plus absolue que celle d'aucun de ses prédécesseurs, puisque le serment de fidélité lui avoit été prêté sans réserve ni conditions, & qu'aucune Lettre-de-Majesté ne bornoit plus l'autorité royale. Tous les vœux qu'il pouvoit former avec justice étoient donc remplis, même au-delà de toute attente.

Ce Prince auroit pu remercier ses alliés & rappeller ses troupes: la guerre étoit finie, s'il n'étoit que juste. Le destin de l'Allemagne entiere étoit entre ses mains; & de la résolution qu'il alloit pren-

dre dépendoit le ſort de pluſieurs millions d'individus. Jamais détermination plus importante ne dépendit de la volonté d'un ſeul homme, & jamais l'aveuglement d'un ſeul homme ne produiſit autant de maux.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE DE TRENTE ANS.

Livre ſecond.

La réſolution que prit Ferdinand changea entiérement la nature & le théatre de cette guerre. Allumée d'abord par une révolte en Boheme, elle ſe communiqua à l'Allemagne & enſuite à une grande partie de l'Europe. Il eſt tems de jetter un coup-d'œil ſur la ſituation où ſe trouvoit alors cette partie du monde en général, & l'Empire en particulier.

Avec quelque inégalité que fuſſent réparties les provinces de l'Allemagne & les prérogatives des Souverains qui forment le Corps Germanique, les deux partis religieux qui le diviſent n'avoient qu'à jouir chacun de ſes avantages, en demeurant étroitement unis. Si les Catholiques avoient l'avantage du nombre & étoient les plus favoriſés par la Conſtitution de l'Empire, les Proteſtans poſſédoient une vaſte étendue de provinces peuplées de nombreux habitans; ils avoient pour eux des princes vaillans, une nobleſſe aguerrie, des armées formidables, des villes impériales opulentes, l'empire de la mer, &, en tous cas, un parti puiſſant dans les états de

divers princes catholiques. Si les Catholiques pouvoient armer l'Eſpagne & l'Italie en leur faveur, Veniſe, la Hollande & l'Angleterre ouvroient leurs tréſors aux Proteſtans, que les Couronnes du Nord & l'Empire Ottoman étoient toujours prêts à ſecourir. Le Brandebourg, la Saxe & le Palatinat oppoſoient, dans le College Electoral, trois voix importantes à celles des trois Electeurs eccléſiaſtiques; & la dignité impériale n'étoit qu'une chaîne de plus pour l'Electeur de Boheme & pour l'Archiduc d'Autriche, ſi les Princes proteſtans ſavoient ſe prévaloir de tous leurs avantages. Les armes de l'Union pouvoient en impoſer à la Ligue, ou, en cas de guerre, en rendre l'iſſue douteuſe.

Des intérêts particuliers rompirent malheureuſement les liens qui devoient unir tous les Etats proteſtans de l'Empire. Cette grande époque ne trouva ſur la ſcene que des eſprits médiocres; & l'on ne put profiter du bonheur des circonſtances, parce que ceux qui avoient du courage étoient dénués de forces, & que les princes puiſſans manquerent de lumieres, de courage & de réſolution.

La mémoire de ſon aïeul Maurice, l'étendue de ſes états, & l'importance de ſa voix dans le College Electoral, mettoient naturellement l'Electeur de Saxe, Jean George, à la tête de l'Allemagne proteſtante. C'étoit de la réſolution que prendroit ce Prince, que devoit dépendre la prépondérance de l'un ou de l'autre parti. Il n'étoit point inſenſible aux avantages que lui procuroit cette ſituation brillante; il évita avec ſoin de ſe confier, par une dé-

claration irrévocable, à la reconnoiſſance de l'Empereur, ou de ſacrifier les avantages qu'il pouvoit eſpérer des dangers de ce Monarque. Au-deſſus de cet enthouſiaſme chevalereſque & du fanatiſme qui portoit alors tant de Souverains à hazarder leur vie & leur couronne, Jean-George aſpiroit à la gloire plus ſolide de conſerver & d'étendre ſes poſſeſſions. Si ſes contemporains l'accuſerent d'avoir abandonné, au milieu de l'orage, la cauſe du Proteſtantiſme; d'avoir préféré au ſalut de ſa patrie l'aggrandiſſement de ſa Maiſon, & expoſé le Luthéraniſme à une ruine certaine, afin de ne pas combattre pour les ſectateurs de Calvin; s'ils lui ont reproché de n'avoir pas moins nui, comme ami, à la cauſe commune, que s'il en eût été l'ennemi déclaré, il ne faut s'en prendre qu'à ces mêmes Princes qui ne voulurent pas imiter Jean-George dans ſa ſage politique. Si malgré la politique de ce Prince, les habitans de la Saxe, comme ceux du reſte de l'Allemagne, ont éprouvé les ravages des armées de l'Empereur; ſi l'Allemagne entiere fut témoin comment Ferdinand joua ſon allié & manqua de foi à ſes promeſſes; ſi Jean-George enfin crut le remarquer lui-même; il en réſulte d'autant plus de honte pour l'Empereur, qui trompa ſi cruellement une confiance auſſi généreuſe & auſſi integre.

Si trop de confiance dans les promeſſes de l'Autriche, & l'eſpoir de s'aggrandir lioient les mains à l'Electeur de Saxe, la terreur de l'Autriche & la crainte de perdre ſes Etats, retinrent le foible George-Guillaume, Electeur de Brandebourg, dans des liens

bien plus honteux. Ce qu'on reprochoit à ces deux Princes auroit ſauvé la gloire & les Etats de l'Electeur Palatin. Une confiance préſomptueuſe en des forces non éprouvées, les conſeils de la France & l'éclat trompeur d'une couronne, avoient entraîné Fréderic dans une entrepriſe au-deſſus de ſes talens, & contraire à ſes intérêts politiques. La Maiſon Palatine ſe vit affoiblie par la diſperſion de ſes Etats & par la mauvaiſe intelligence de leurs Souverains, tandis que, réunie ſous un ſeul chef, elle auroit pu rendre long-tems douteuſe l'iſſue de cette guerre.

Un ſemblable morcellement de ſes provinces affoibliſſoit de même la Maiſon de Heſſe; & la diverſité de religion entretenoit entre les branches de Heſſe-Caſſel & de Heſſe-Darmſtadt une diviſion pernicieuſe. Cette derniere, attachée au Luthéraniſme, s'étoit jettée entre les bras de l'Empereur, qui la favoriſoit aux dépends de celle de Heſſe-Caſſel, qui avoit embraſſé le Calviniſme. Tandis que les princes de ſa Maiſon prodiguoient leur ſang pour leur religion & pour la liberté, le Landgrave George de Heſſe-Darmſtadt ne rougiſſoit pas d'être à la ſolde de la Cour de Vienne. Mais le Landgrave Guillaume de Heſſe-Caſſel, digne de ſon biſaïeul Philippe qui un ſiecle auparavant avoit entrepris de défendre les libertés de l'Allemagne contre le formidable Charles V, préfera le parti le plus dangereux & le plus honorable. Au-deſſus de cette puſillanimité, qui faiſoit courber tant de Princes plus puiſſans que lui devant la toute-puiſſance de l'Empereur, le Landgrave Guillaume fut le premier qui

vint offrir ſon bras au héros de la Suede, & qui donna aux Princes Allemands un exemple qu'aucun d'eux n'oſoit donner le premier. Autant il montra de courage par cette démarche, autant il manifeſta de conſtance, de fermeté & de bravoure. Il oſa ſervir de rempart à ſes états enſanglantés par les troupes autrichiennes, & braver un ennemi, dont les mains étoient encore teintes du ſang des Magdebourgeois.

Les libertés de l'Allemagne, ſacrifiées par les plus puiſſans Souverains de l'Empire, qui ſeuls cependant en jouiſſoient en effet, furent défendues par un petit nombre de Princes pour leſquels elles avoient à peine quelque prix. Tandis que l'étendue de leurs provinces ſembloit anéantir le courage des Souverains plus puiſſans, ceux dont les états étoient moins conſidérables parurent des héros. Si les Electeurs de Saxe, de Brandebourg, &c. déféroient timidement aux volontés de l'Empereur, on vit les Anhalt, les Mansfeld, les Princes de Saxe-Weimar prodiguer leur ſang dans des batailles meurtrieres. Les Ducs de Poméranie, de Mecklembourg, de Lünebourg, de Wirtemberg; les villes impériales de la Haute-Allemagne, qui en tout tems tremblerent au ſeul nom de l'Empereur, éviterent timidement toute lutte contre le Chef de l'Empire, & ſe courberent en murmurant ſous ſa main atterrante.

L'Autriche & l'Allemagne Catholique avoient, dans le Duc Maximilien de Baviere, un défenſeur auſſi puiſſant & auſſi brave qu'éclairé. Fidelle, pen-

dant tout le cours de cette guerre, à un même plan qu'il avoit ſagement combiné, ſes intérêts particuliers ne balancerent jamais ceux de ſa religion; toujours indépendant de l'Autriche qui trembloit devant ſon bras tutélaire, & qui ne travailloit que pour ſa propre grandeur, Maximilien eût mérité de recevoir d'une main plus équitable les dignités & les états qui furent ſa récompenſe. Les autres princes de ſa religion, eccléſiaſtiques pour la plupart, & trop peu aguerris pour réſiſter aux eſſaims d'ennemis que la richeſſe de leurs états y attiroit ſans ceſſe, devinrent ſucceſſivement les victimes de ces troubles, & ſe contenterent de pourſuivre dans le cabinet & dans les chaires des ennemis auxquels ils ne pouvoient oppoſer des armées: tous, eſclaves de l'Autriche ou de la Baviere, ſe retirerent ſous l'ombre protectrice de Maximilien; & ce ne fut que dans les mains de ce Prince, que leurs forces réunies acquirent quelque poids.

La Monarchie Eſpagnole, qui depuis Charles V, & ſon fils Philippe étendoit ſes branches des Pays-Bas & du Milanois juſqu'aux deux Indes, penchoit déja vers ſon déclin ſous les regnes de Philippe III. & de Philippe IV. Elevée rapidement par un or ſtérile à une grandeur redoutable, on la vit tomber en une foible langueur, parce qu'elle s'étoit privée de ſon agriculture qui fait la force des Etats. Par ſes conquêtes en Amérique, l'Eſpagne s'étoit appauvrie pour enrichir tous les marchés de l'Europe; & les banquiers d'Anvers, de Veniſe & de Genes trafiquoient depuis long-tems d'un or qui repoſoit en-

core dans les mines du Perou. On avoit dépeuplé, pour conquérir l'Amérique, les provinces eſpagnoles; & les tréſors du nouveau monde avoient été prodigués par la Cour de Madrid dans ſes entrepriſes pour ſoumettre la Hollande, pour renverſer l'ordre de ſucceſſion à la Couronne de France & pour ſubjuguer l'Angleterre. Mais l'orgueil de cette Cour & la haine de ſes ennemis avoient ſurvécu à ſa puiſſance formidable; & la frayeur paroiſſoit régner encore autour de l'antre abandonné du lion. Les inquiétudes des Proteſtans prêtoient au miniſtere de Philippe III. l'aſtucieuſe politique de ſon pere; & les Catholiques de l'Allemagne avoient encore, dans les ſecours de l'Eſpagne, la même confiance que dans les reliques des martyrs. Un faſte extérieur cachoit les plaies qui épuiſoient cette monarchie, & l'opinion qu'on avoit eue de ſes forces ſubſiſtoit encore, parce que la Cour continuoit de prendre le ton qu'elle avoit ſoutenu dans ſa plus grande proſpérité. Aſſervis chez eux & étrangers ſur leur trône, les rois d'Eſpagne faiſoient la loi aux Princes Autrichiens en Allemagne; & il eſt permis de douter ſi les ſecours que reçurent d'eux les Empereurs équivalurent à la honteuſe dépendance par laquelle ils furent achetés. C'étoit au-delà des Pyrénées, que des moines ineptes & d'aſtucieux miniſtres décidoient du ſort de l'Europe. Cependant, même dans ſa profonde décadence, cette puiſſance, qui ne le cédoit pas en étendue à celles du premier rang; qui ſuivoit avec fermeté un même ſyſtême politique; qui avoit des armées aguerries & d'excellens

généraux, n'avoit pas ceſſé d'être formidable. Ce que l'Eſpagne perdoit aux deux Indes & dans les Pays-Bas, elle cherchoit à le recouvrer en Italie; & l'Europe tomboit peut-être dans ſes fers, ſi la Cour de Madrid eût pu réuſſir dans ſon deſſein depuis long-tems réſolu, de rendre ſes poſſeſſions contiguës à celles de l'Autriche.

Cette Cour ambitieuſe s'étoit étendue en Italie, où ſes vues d'aggrandiſſement faiſoient trembler tous les Souverains. Le Pape, que les Gouverneurs Eſpagnols du Milanois & les Vice-Rois de Naples mettoient dans la ſituation la plus dangereuſe, étoit obligé de ſe plier à toutes ſes volontés. La République de Veniſe ſe voyoit preſſée entre le Tyrol & le Milanois, & la Savoie entre le Milanois & la France. C'eſt de-là qu'eſt réſultée cette politique équivoque, que les Souverains de l'Italie ont ſuivie depuis Charles V. Le double perſonnage que jouoient les Papes les fit balancer entre deux ſyſtêmes entiérement oppoſés. Si les ſucceſſeurs de St. Pierre trouvoient dans les Rois d'Eſpagne les enfans les plus ſoumis de l'Egliſe & les plus fermes défenſeurs de la Foi, ils avoient à redouter, dans ces monarques, les voiſins & les adverſaires les plus dangereux. Si le Chef de l'Egliſe Romaine n'avoit rien de plus à cœur que la deſtruction des hérétiques & les triomphes de l'Autriche, le Souverain temporel de l'Etat Eccléſiaſtique devoit bénir les armes des Proteſtans, qui empêchoient ſon voiſin de devenir trop dangereux. L'un & l'autre de ces ſyſtêmes prévalurent, ſelon que les Papes furent plus

jaloux de leur autorité ſpirituelle ou temporelle. En général, la politique du St. Siege ſe dirigea toujours d'après les dangers les plus preſſans ; & l'on ſait combien la crainte de perdre un bien dont on jouit l'emporte ordinairement ſur le deſir de recouvrer un bien perdu depuis un long eſpace de tems. On concevra donc facilement, comment le Vicaire de Jeſus-Chriſt pouvoit concerter avec la Maiſon d'Autriche la ruine des Proteſtans, & ſe lier avec ces mêmes ſchiſmatiques, pour la ruine de cette Maiſon.

La France avoit perdu, avec Henri IV, ſa grandeur & ſon poids dans la balance de l'Europe. Une minorité orageuſe avoit anéanti tous les bienfaits du regne ſage & ferme qui l'avoit précédée. Des miniſtres incapables, créatures de l'intrigue & de la faveur, diſſiperent en peu d'années les tréſors que l'économie de ce prince & la régie ſage de Sully avoient amaſſés. A peine en état de ſe garantir contre des factions inteſtines, la Cour de France fut contrainte de renoncer à ſon influence dans les affaires de l'Europe. La même guerre civile, qui armoit les Germains contre les Germains, diviſa également la France contre la France; & Louis XIII. majeur ne prit en mains le gouvernement de ſon royaume, que pour faire la guerre à ſa mere & à ſes ſujets proteſtans. Les Huguenots, tenus juſqu'alors en bride par la politique éclairée de Henri IV, enhardis par les circonſtances & animés par des chefs entreprenans, prennent les armes, forment un Etat dans l'Etat même, & deſtinent la forte & puiſſante ville de la Rochelle à devenir le centre de

leur nouvel empire. Trop peu éclairé pour prévenir cette guerre civile par une ſage tolérance, & trop peu maître des forces de ſon royaume pour la ſoutenir avec vigueur, Louis XIII. ſe vit bientôt réduit à la démarche humiliante d'acheter à prix d'argent la ſoumiſſion des rebelles. Une ſage politique devoit l'engager à ſoutenir les rebelles de la Boheme contre l'Autriche; & néanmoins le fils de Henri IV. fut obligé de demeurer ſpectateur oiſif de leur ruine; heureux encore que les Calviniſtes de ſon royaume oubliaſſent en quelque maniere leurs freres au-delà du Rhin. Un grand homme au timon de l'Etat eût ſoumis les religionnaires de la France & prévenu l'aſſerviſſement de leurs freres en Allemagne. Mais Henri IV. n'étoit plus; & il étoit réſervé au Cardinal de Richelieu de faire revivre ſa politique.

Tandis que la gloire de la France déclinoit ainſi de jour en jour, la Hollande, devenue libre, conſolidoit l'édifice de ſa grandeur & de ſa liberté. Elle n'étoit pas encore éteinte, cette ardeur dont la Maiſon d'Orange avoit enflammé la nation Hollandoiſe; qui avoit changé ce peuple de marchands en un peuple de héros, & l'avoit mis à même de défendre ſon indépendance dans une guerre meurtriere, contre toutes les forces de l'Eſpagne. Convaincus combien ils étoient redevables de leur délivrance à des ſecours étrangers, les Hollandois brûloient de ſecourir de même leurs freres en Allemagne; d'autant plus que ces derniers combattoient contre le même ennemi, & que la liberté des Allemands devoit être le plus fort rempart de celle de la Hollande.

Mais

Mais une république qui combattoit encore pour ſon exiſtence, & que d'extrêmes efforts mettoient à peine en état de réſiſter à un ennemi formidable, ne pouvoit employer ſes forces qu'à ſa propre défenſe.

L'Angleterre, ſous le foible Jaques I, quoiqu'aggrandie par l'Ecoſſe, n'avoit plus en Europe ce poids qu'Eliſabeth avoit ſu lui donner par ſon génie & par ſon courage. Convaincue que la ſûreté de ſes États dépendoit du ſalut des Proteſtans, cette ſage Princeſſe ne s'étoit jamais écartée du ſyſtême d'appuyer toute entrepriſe tendante à l'abaiſſement de la Maiſon d'Autriche. Son ſucceſſeur n'eut ni aſſez de génie pour embraſſer un tel ſyſtême, ni aſſez d'autorité pour le ſuivre. Si l'économe Eliſabeth n'épargna point ſes tréſors pour ſecourir les Pays-Bas contre l'Eſpagne, & Henri IV. contre les fureurs de la Ligue, Jaques I. abandonna ſa propre fille, un gendre & ſes petit-fils à un implacable vainqueur.

Deux rois du plus grand mérite, égaux non en renommée, mais bien en puiſſance & en amour pour la gloire, faiſoient alors reſpecter le Nord de l'Europe. Sous le regne long & actif de Chriſtian IV, le Danemarc s'éleva à une conſidération dont il n'avoit pas joui depuis un long eſpace de tems. Les qualités qui diſtinguoient ce Prince, ſon excellente marine, ſes troupes aguerries, le bon ordre de ſes finances & la ſageſſe de ſon adminiſtration, concouroient à rendre ce royaume heureux & reſpecté au dehors.

Quant à la Suede, Guſtave Vaſa l'avoit délivrée de la ſervitude, il l'avoit régénérée par une ſage législation, & ſous lui elle avoit acquis un grand poids dans la balance de l'Europe. Ce que ce grand prince ne fit qu'ébaucher, ſon petit-fils Guſtave-Adolphe parvint à le finir entiérement.

La Suede & le Danemarc, réunis jadis ſous un même monarque & affoiblis par cette réunion, s'étoient ſéparés avec violence dans le ſeizieme ſiecle, & cette ſéparation fut l'époque de leur proſpérité. Autant cette réunion leur avoit été funeſte, autant il auroit été avantageux à ces deux royaumes de cultiver entre eux une harmonie conſtante. Ils étoient l'un & l'autre l'appui des Proteſtans; l'un & l'autre avoient les mêmes mers à garder; un même intérêt auroit dû les réunir contre les mêmes ennemis. Mais ces antiques haines, qui avoient diviſé les deux nations réunies, continuerent de les animer. Les rois de Danemarc ne pouvoient oublier leurs prétentions ſur la Suede, & les Suédois conſervoient un vif reſſentiment de l'ancienne tyrannie danoiſe. Les limites contiguës des deux Etats offroient à leur jalouſie un aliment perpétuel; & les colliſions du commerce dans les mers du Nord ne ceſſoient de nourrir des ſources éternelles de diviſions entre les deux couronnes.

De tous les moyens par leſquels Guſtave Vaſa, reſtaurateur ou fondateur plutôt de la monarchie Suédoiſe, s'étoit efforcé de conſolider ſon ouvrage, l'introduction du Proteſtantiſme avoit été l'un des plus efficaces. Une loi fondamentale du royaume,

en excluant les ſectateurs de la religion romaine de toutes les charges de l'Etat, défendoit à tout Souverain de la Suede de rien changer à l'avenir à ſa conſtitution religieuſe. Jean, fils de Guſtave & ſucceſſeur d'Eric XIV. ſon frere aîné, embraſſa néanmoins la religion romaine; & ſon fils Sigismond, roi de Suede & de Pologne, ſe permit des démarches tendantes au renverſement de la religion dominante. Les Etats de la Suede, ayant à leur tête Charles, duc de Sudermanie & frere de Jean, lui réſiſterent avec fermeté; & il reſulta de ces diviſions une guerre ouverte entre le neveu & l'oncle, entre le roi de Suede & la nation Suédoiſe. Charles, Adminiſtrateur du royaume en l'abſence de Sigismond, profita de la longue réſidence de ce dernier en Pologne & du juſte mécontentement des Suédois, pour ſe frayer inſenſiblement le chemin au trône. Les meſures imprudentes de Sigismond ſeconderent ce deſſein. Une Diete générale ſe permit de déroger en faveur de l'Adminiſtrateur à l'ordre de ſucceſſion introduit par Guſtave Vaſa; & elle mit le duc de Sudermanie ſur le trône, dont Sigismond & toute ſa poſtérité furent ſolemnellement exclus. Le fils de ce nouveau roi, qui régna ſous le nom de Charles IX, fut Guſtave-Adolphe, que les adhérens de Sigismond refuſerent de reconnoître, comme étant fils d'un uſurpateur.

Guſtave-Adolphe n'avoit pas encore atteint ſa dix-huitieme année, quand le trône de Suede devint vacant par la mort de ſon pere; mais la maturité précoce de ſon eſprit mit les Etats du royaume

à même d'abréger en ſa faveur le terme preſcrit par les loix pour la minorité. Ce fut par une glorieuſe victoire ſur lui-même, qu'il commença un régne que la victoire ne devoit ceſſer d'accompagner, & qu'elle-même devoit finir. La jeune Comteſſe de Brahé, fille d'un de ſes ſujets, eut les prémices de ſon grand cœur; & il avoit ſincéremeet réſolu de l'aſſocier aux honneurs du trône; mais cédant aux tems & aux circonſtances, il ſacrifia ſa paſſion au devoir d'un Souverain; & l'héroïſme ſeul régna dès-lors dans un prince qui n'étoit pas deſtiné à ſe renfermer dansle bonheur tranquille, d'un ſimple particulier.

Chriſtian IV. régnoit déja en Danemarc, avant que Guſtave-Adolphe eût vu le jour: il avoit envahi les frontieres de la Suede, & remporté de grands avantages ſur le pere de ce héros. Guſtave-Adolphe ſe hâta de mettre fin à cette guerre ruineuſe; & il acheta la paix par de ſages ſacrifices, pour porter ſes armes contre le Czar de Moſcovie.

Jamais le deſir des conquêtes, ni la gloire équivoque des conquérans, ne le porterent à prodiguer le ſang de ſes peuples dans des guerres injuſtes; mais jamais auſſi il ne refuſa de prendre les armes pour une juſte cauſe. Les ſiennes furent heureuſes contre la Ruſſie; & la Suede s'aggrandit de pluſieurs provinces conſidérables, enlevées à cet empire.

Le roi de Pologne, Sigismond, nourriſſoit cependant contre le fils la juſte haine qu'il avoit eue pour le pere; & il n'y eut aucune intrigue, aucun

artifice, qu'il ne tentât pour ébranler la fidélité des ſujets de Guſtave-Adolphe, pour refroidir ſes alliés & rendre ſes ennemis irréconciliables. Ni les grandes qualités perſonnelles de ſon jeune rival, ni les preuves accumulées d'attachement que la Suede donnoit à un roi adoré d'elle, rien ne put guérir Sigismond de l'eſpoir illuſoire de recouvrer la couronne qu'il avoit perdue. Toutes les propoſitions que lui fit Guſtave-Adolphe furent rejettées avec dédain. Ce héros, qui aimoit la paix, ſe vit engagé malgré lui dans une longue guerre contre la Pologne, dans le cours de laquelle toute la Livonie & la Pruſſe-Polonoiſe furent ſucceſſivement réduites ſous la domination Suédoiſe. Toujours victorieux, Guſtave-Adolphe ne ceſſa d'être conſtamment auſſi le premier à offrir la paix.

Cette guerre de la Suede contre la Pologne commença à peu-près dans le même tems que la guerre de trente ans s'allumoit en Allemagne. Il ſuffiſoit que le roi Sigismond fût Catholique-Romain & qu'il diſputât la couronne de Suede à un Prince Proteſtant, pour qu'il pût s'aſſurer de l'amitié & des ſecours de l'Eſpagne & de l'Autriche: les liens d'un double parentage lui donnoient droit d'ailleurs à l'alliance de Ferdinand II. Ce fut ſa confiance en un auſſi puiſſant appui, qui engagea le roi de Pologne à continuer une guerre qui lui devint ſi funeſte; & les Cours de Vienne & de Madrid n'oublierent rien pour le maintenir dans ces ſentimens par les promeſſes les plus flatteuſes. Tandis que Sigismond perdoit ſucceſſivement toutes ſes

places en Livonie, en Courlande & dans la Pruſſe, il voyoit ſon allié d'Allemagne marcher de victoire en victoire; on ne doit donc pas s'étonner, ſi ſon éloignement pour la paix augmentoit en proportion de ſes diſgraces. L'ardeur dont il pourſuivoit ſes chimériques eſpérances, lui ferma les yeux ſur l'aſtucieuſe politique de ſon allié, qui ne cherchoit qu'à occuper aux dépends du roi de Pologne le héros de la Suede, afin de pouvoir plus facilement ſe rendre abſolu dans l'Empire Germanique, & faire enſuite, du Nord épuiſé, une facile conquête. Mais l'héroïſme de Guſtave déjoua ces artifices. La guerre contre la Pologne, loin d'affoiblir, pendant huit années, les forces de la Suede, ne ſervit qu'à mûrir les talens militaires de Guſtave-Adolphe, à aguerrir les armées Suédoiſes par une longue expérience, & à les former inſenſiblement à cette nouvelle tactique, par laquelle elles devoient bientôt opérer des miracles ſur le territoire de la Germanie, aux yeux de l'univers étonné.

Après cette digreſſion longue, mais néceſſaire, ſur l'état où ſe trouvoit alors l'Europe, qu'il me ſoit permis de reprendre le fil de ma narration.

Ferdinand avoit récouvré ſes états, mais non les frais énormes que cette conquête lui avoit occaſionnés. Une ſomme de quarante millions de florins, que la confiſcation des biens des rebelles de Boheme & de Moravie avoit miſe à ſa diſpoſition, auroit ſuffi pour le dédommager ainſi que ſes alliés; mais cette ſomme immenſe fut bientôt diſſipée entre les mains des Jéſuites & de ſes favoris. C'étoit au

Duc Maximilien de Baviere & aux troupes victorieuſes de ce prince, que l'Empereur étoit preſqu'uniquement redevable de la poſſeſſion de ſes Etats. Maximilien avoit ſacrifié un proche parent pour ſa religion & pour l'Empereur; & par ſon traité avec la Cour de Vienne, il s'étoit réſervé expreſſément le rembourſement de tous ſes frais dans cette guerre. Ferdinand ſentoit toutes les obligations que lui impoſoient ce traité & les ſervices du Duc; mais il deſiroit de ne pas s'en acquitter à ſes propres dépends. Son deſſein étoit de récompenſer le Duc de la maniere la plus brillante, mais ſans ſe priver en même tems d'aucune de ſes poſſeſſions. Comment pouvoit-il mieux le faire, qu'aux dépends de ce même prince contre lequel la guerre lui en avoit donné le droit, & dont la conduite pouvoit juſtifier toutes les violences, ſous les dehors d'un juſte châtiment. Il falloit donc ruiner Fréderic, pour récompenſer Maximilien, & commencer une nouvelle guerre, afin d'acquitter les frais de celle qui venoit d'être terminée.

Mais un motif d'un bien plus grand poids ſe joignoit à toutes ces conſidérations. Ferdinand n'avoit combattu juſqu'ici que pour ſon exiſtence, pour la défenſe de ſa perſonne & de ſes Etats. Maintenant que la victoire l'avoit rendu maître de ſa conduite, il ſe rappella le vœu qu'il avoit fait à Lorette & à Rome, de propager & d'étendre le culte de la Sainte-Vierge, au péril même de ſes couronnes & de ſa vie. L'oppreſſion du Proteſtantiſme étoit une ſuite naturelle de ce vœu; & jamais des

circonſtances plus favorables ne pouvoient ſe préſenter pour le remplir, que celles qui avoient ſuivi la guerre de Boheme. L'Empereur ne manquoit ni de puiſſance ni des dehors de la juſtice, pour réduire les Etats de l'Electeur Palatin ſous l'obéiſſance de Princes Catholiques. Un tel changement devenoit de la plus grande importance pour toute l'Allemagne Catholique. En donnant au Duc de Baviere la dépouille de ſon parent, l'Empereur ſatisfaiſoit ſa propre vengeance & rempliſſoit en même tems un devoir qu'il regardoit comme ſacré. En écraſant un ennemi odieux, il s'épargnoit de douloureux ſacrifices, & ajoutoit de vaſtes contrées aux domaines de la religion Romaine.

La perte de Fréderic étoit depuis long-tems réſolue dans les conſeils de l'Empereur; mais ce ne fut qu'après que le ſort ſe fut déclaré contre l'Electeur Palatin, que l'on oſa lancer ſur ce Prince les foudres du pouvoir arbitraire. Un décrêt impérial, denué de toutes les formes que les loix de l'Empire preſcrivent en des pareils cas, mit le malheureux Electeur au ban de l'Empire, avec trois autres princes qui avoient combattu en Boheme pour la cauſe de Fréderic, comme criminels de leze-majeſté & perturbateurs de la paix publique. Au mépris de ces mêmes loix, l'exécution de cette ſentence fut confiée à la Couronne d'Eſpagne, comme poſſédant le Cercle de Bourgogne, au Duc de Baviere & à la Ligue Catholique. Si l'Union Evangélique eût été digne de ce nom & de la cauſe qu'elle devoit défendre, l'exécution de cette ſentence auroit

trouvé des obſtacles inſurmontables; mais des confédérés auſſi peu reſpectables, qui étoient à peine en état de réſiſter aux troupes eſpagnoles dans le Bas-Palatinat, durent renoncer à combattre les forces réunies de l'Empereur, de la Baviere & de la Ligue Catholique. La ſentence prononcée contre l'Electeur détacha d'abord toutes les villes impériales de l'Union Evangélique; les princes ſuivirent bientôt cet exemple. Trop heureux encore de ſauver leurs Etats, ils abandonnerent l'Electeur Palatin, naguere leur chef, à toutes les vengeances de la Cour de Vienne; ils abjurerent l'Union & promirent de ne plus la renouveller.

Tandis que les princes d'Allemagne abandonnoient honteuſement le malheureux Fréderic, & que la Boheme, la Siléſie & la Moravie venoient de ſe ſoumettre au forces formidables de l'Empereur, un ſeul homme, un chevalier de fortune, dont les richeſſes uniques conſiſtoient dans ſon épée, entreprit de braver, dans la ville de Pilſen en Boheme, toutes les forces impériales. Abandonné de l'Electeur, au ſervice duquel il s'étoit voué, laiſſé ſans ſecours après la bataille de Prague, ignorant même ſi Fréderic lui ſauroit gré de ſa perſévérance, il tint ſeul pendant quelque tems contre l'armée ennemie, juſqu'à ce que ſes troupes, manquant d'argent & de ſubſiſtances, rendiſſent la ville de Pilſen à l'Empereur. Peu ébranlé par ce revers, on vit bientôt Mansfeld lever des troupes dans le Haut-Palatinat, & attirer à lui celles que l'Union Evangélique venoit de licencier. En peu de tems, il ſe

forma ſous ſes drapeaux une nouvelle armée de vingt-mille hommes, d'autant plus redoutable pour toutes les provinces qu'elle envahiſſoit, qu'elle ne pouvoit ſubſiſter que par le pillage. Ignorant ſur quels lieux alloit fondre cet eſſaim, tous les évêchés des environs, dont les richeſſes pouvoient l'attirer, étoient en proie aux plus grandes terreurs. Cependant, environné de toutes parts par le Duc de Baviere, qui pénétra dans le Haut-Palatinat pour y exécuter la ſentence prononcée contre Fréderic, Mansfeld fut contraint de s'éloigner de ces contrées. Echappé par une heureuſe ruſe aux pourſuites du Général Bavarois Comte de Tilly, il parut inopinément dans le Bas-Palatinat, & exerça dans les Evêchés du Rhin les ravages qu'il méditoit dans ceux de la Franconie. Dans le même tems que les troupes Impériales & Bavaroiſes inondoient la Boheme, le Général Eſpagnol Ambroiſe Spinola étoit entré, avec une armée conſidérable, des Pays-Bas dans le Bas-Palatinat, que le traité d'Ulm permettoit à l'Union Evangélique de défendre. Mais les meſures de celle-ci furent ſi mal priſes, que les Eſpagnols s'emparerent ſucceſſivement de toutes les places, & qu'enfin, lorſque l'Union ſe fut diſſoute, la plus grande partie de ce pays demeura au pouvoir des troupes d'Eſpagne. Le Général Eſpagnol Corduba, qui en prit le commandement après la retraite de Spinola, leva précipitamment le ſiege de Frankenthal, lors de l'invaſion du Bas-Palatinat par Mansfeld. Mais au lieu d'en chaſſer entiérement les Eſpagnols, Mansfeld ſe hâta de paſſer le Rhin,

pour faire repoſer en Alſace ſes troupes épuiſées de leurs fatigues. Toutes les campagnes, ſur leſquelles ſe répandit cette horde, ſe virent bientôt changées en déſerts ; & ce ne fut que par des ſommes prodigieuſes, que les villes purent ſe racheter du pillage. Renforcé par cette marche, Mansfeld ſe montra de nouveau vers le Rhin, pour couvrir le Bas-Palatinat.

Tant qu'un bras pareil combattoit pour lui, l'Electeur Fréderic n'étoit point perdu ſans retour. De nouvelles eſpérances commencerent à luire pour ce Prince, & ſes malheurs lui firent des amis qui s'étoient tus pendant le cours de ſes proſpérités. Le Roi Jaques d'Angleterre, qui avoit vu avec indifférence ſon gendre perdre la couronne de Boheme, ſe réveilla de ſa torpeur, quand il vit qu'il s'agiſſoit de l'exiſtence de ſa fille & de ſes petits-fils, & que l'ennemi victorieux envahiſſoit les Etats de ſon gendre. Il s'empreſſa, mais trop tard, de ſoutenir de troupes & d'argent l'Union Evangélique qui défendoit encore le Bas-Palatinat, &, après la diſſolution de celle-ci, le Comte de Mansfeld. Il ſollicita auſſi les ſecours du Roi de Danemarc Chriſtian IV. La trêve entre l'Eſpagne & la Hollande, qui alloit expirer, privoit en même tems l'Empereur de l'appui qu'il pouvoit attendre du côté des Pays-Bas.

Les ſecours, que l'Electeur Palatin reçut du côté de la Hongrie & de la Tranſilvanie, furent cependant plus efficaces. A peine la trêve entre Bethlen-Gabor & l'Empereur fut-elle expirée, que ce formi-

dable & ancien ennemi de l'Autriche inonda de nouveau la Hongrie, & ſe fit couronner à Presbourg. Ses progrès furent ſi rapides, que Boucquoi dut quitter précipitamment la Boheme, afin de défendre l'Autriche & la Hongrie. Ce valeureux capitaine trouva la mort au ſiege de Neuhäuſel; & déja avant lui le Général Comte de Dampierre, non moins brave, avoit été tué près de Presbourg. Gabor, ſans s'arrêter, pénétra juſqu'aux frontieres de l'Autriche. Le vieux Comte de Thurn & pluſieurs Seigneurs fugitifs de la Boheme avoient réuni leurs armes à celles de cet ennemi de leur ennemi. Une vive attaque du côté de l'Allemagne, tandis que Gabor aſſailloit l'Empereur du côté de la Hongrie, auroit rétabli les affaires de Fréderic : mais l'heureuſe étoile de l'Empereur voulut, que les Allemands poſaſſent toujours les armes, lorſque Gabor attaquoit la Cour de Vienne, & que celui-ci ſe trouvât épuiſé, quand les Germains commençoient à raſſembler de nouvelles forces.

Fréderic n'avoit cependant pas héſité de ſe jetter dans les bras du Comte de Mansfeld, ſon nouveau protecteur. Il parut déguiſé dans le Bas-Palatinat, que ſe diſputoient Mansfeld & le Comte de Tilly, Général au ſervice de Baviere: le Haut-Palatinat étoit conquis depuis long-tems. Quelques lueurs d'eſpérance brillerent ſur Fréderic, lorſque, des débris de l'Union Evangéligue, il s'éleva pour lui de nouveaux alliés. Le Margrave George-Fréderic de Bade, ancien membre de l'Union, raſſembloit depuis quelque tems des forces militaires, qui

ne tarderent pas à devenir une armée conſidérable. Perſonne ne ſavoit rien de ſes deſſeins, quand tout-à-coup il entra en campagne & ſe réunit avec le Comte de Mansfeld. Avant de prendre part à la guerre, il avoit cédé ſes Etats à ſon fils, afin de les ſouſtraire par ce moyen à la vengeance de l'Empereur, au cas où la fortune lui deviendroit contraire. Le Duc de Wirtemberg, dont les Etats touchoient à ceux du Margrave, commençoit auſſi à lever des troupes. L'Electeur, encouragé par ces circonſtances, travailla ſérieuſement à faire revivre l'Union. Ce fut bientôt le tour de Tilly, de ſonger à ſa ſûreté: il ſe hâta d'attirer à lui les troupes du Général Eſpagnol Corduba; mais tandis que les ennemis réuniſſoient leurs forces, Mansfeld & le Margrave ſéparerent les leurs; & ce dernier fut battu par Tilly, près de Wimpfen, en 1622.

Un avanturier ſans argent, à qui même l'on conteſtoit la légitimité de ſa naiſſance, s'étoit porté pour défenſeur d'un Roi abandonné de ſon beau-pere & perſécuté par ſon plus proche parent. Un Prince ſouverain avoit renoncé à ſes Etats, qu'il gouvernoit paiſiblement, pour tenter le ſort incertain de la guerre, en faveur d'un Prince qui lui étoit étranger. Un autre chevalier de fortune, pauvre en états mais d'autant plus illuſtre par ſes aïeux, prit après lui la défenſe d'une cauſe du ſuccès de laquelle il déſeſpéroit. Le Duc Chriſtian de Brunſwick, Adminiſtrateur de Halberſtadt, crut avoir appris, du Comte de Mansfeld, le ſecret d'entretenir ſans argent une armée de vingt-mille hommes. En-

traîné par le feu & par la préſomption d'une bouillante jeuneſſe, brûlant de ſe faire un nom & de s'enrichir aux dépends du clergé catholique pour lequel il avoit une haine chevaleresque, il raſſembla dans la Baſſe-Saxe une armée conſidérable, deſtinée à la défenſe de Fréderic & à celle des libertés de l'Allemagne. *Ami de Dieu & ennemi des prêtres;* telle étoit la déviſe qu'on liſoit ſur ſes drapeaux & ſur les monnoies qu'il avoit fait frapper de l'argenterie des égliſes Romaines livrées par lui au pillage. Toutes ſes actions juſtifierent le choix qu'il avoit fait de cette déviſe.

Les contrées que parcourut cette horde dévaſtatrice furent déſolées par les ravages les plus affreux. Par le pillage des Evêchés de la Baſſe-Saxe & de la Weſtphalie, elle raſſembla aſſez de forces pour ſaecager ceux du Haut-Rhin. Chaſſé de ces contrées, tant par ſes alliés que par ſes ennemis, l'Adminiſtrateur s'approcha de Höchſt, ville de l'archevêché de Mayence non loin du Mein, & paſſa ce fleuve après un combat meurtrier contre Tilly, qui avoit tenté de lui diſputer ce paſſage. Ce ne fut qu'en perdant la moitié de ſon armée, qu'il atteignit le rivage oppoſé, où il raſſembla rapidement le reſte de ſes troupes pour joindre celles du Comte de Mansfeld. Pourſuivis encore par Tilly, ces hordes combinées ſe jetterent une ſeconde fois ſur l'Alſace, pour ravager les contrées de cette province que la précédente invaſion avoit épargnées.

Tandis que l'Electeur Fréderic ſuivoit en fugitif l'armée qui le reconnoiſſoit encore pour ſon maître,

& qui ſe décoroit de ſon nom, ſes amis n'oublioient rien pour le réconcilier avec l'Empereur. Ferdinand ne voulut point leur ôter tout eſpoir de voir rétablir ce malheureux Prince. Plein de diſſimulation, il ſe montra diſpoſé à des négociations par leſquelles il eſpéroit de retarder leur ardeur à mettre des troupes en campagne, & de prévenir des hoſtilités de leur part. Le Roi d'Angleterre, jouet de la politique Autrichienne, ne contribua pas peu, par ſon entremiſe, à ſeconder les vues de l'Empereur. Ferdinand exigea par préliminaire, que Fréderic mît bas les armes, s'il vouloit recourir à la clémence de l'Empereur; & Jaques I. trouvoit cette demande fort-équitable. Sur les inſtances du Roi ſon beau-pere, Fréderic congédia ſes deux plus zélés défenſeurs, le Comte de Mansfeld & le Duc de Brunſwick; & il attendit en Hollande ſon ſort — de la clémence de l'Empereur.

Mansfeld & le Duc Chriſtian n'eurent alors d'autre embarras que de trouver un Prince qui voulût les avouer. Ce n'étoit pas la cauſe de l'Electeur qui leur avoit fait prendre les armes; ainſi ſon déſaveu ne pouvoit les obliger à déſarmer. Indifférens pour qui ils feroient la guerre, ils cherchoient uniquement à guerroyer. Après une tentative infructueuſe que fit le Comte de Mansfeld pour entrer au ſervice de l'Empereur, les deux Chefs-d'armée paſſerent en Lorraine, où les excès de leurs troupes répandirent la terreur juſques dans le cœur de la France. Ils y avoient attendu quelque tems un nouveau maître, quand les Hollandois, preſſés par

le Général Eſpagnol Spinola, leur offrirent du ſervice. Après un combat meurtrier prés de Fleurus, contre les troupes d'Eſpagne qui leur diſputoient le paſſage, ils atteignirent la Hollande, où leur préſence engagea le Général Eſpagnol à lever auſſi-tôt le ſiege de Berg-op-Zoom. Mais la Hollande, laſſée bientôt de ces hôtes incommodes, profita du premier moment favorable pour ſe délivrer de leurs dangereux ſecours. Mansfeld fit entrer ſes troupes dans l'Oſt-Friſe, pour les préparer dans cette riche province à de nouveaux exploits. Le Duc Chriſtian, paſſionné pour l'Electrice, dont il avoit fait la connoiſſance en Hollande, ramena ſes troupes dans la Baſſe-Saxe, portant ſur ſon chapeau, en guiſe de cocarde, le gant de cette Princeſſe; &, ſur ſes drapeaux, une déviſe en ces mots: *Tout pour Dieu & pour Elle.*

Tous les Etats de l'Empereur étoient enfin purgés d'ennemis: l'Union Evangélique étoit diſſoute; le Margrave de Bade, Mansfeld & le Duc de Brunſwick avoient été repouſſés, & le patrimoine de l'Electeur Palatin ſe trouvoit inondé des troupes Impériales ou de celles des alliés de la Cour de Vienne, qui devoient exécuter la ſentence lancée contre ce Prince infortuné. Manheim & Heidelberg étoient au pouvoir du Duc de Baviere, & Frankenthal ne tarda pas à devenir la proie des Eſpagnols.

Retiré dans un coin de la Hollande, l'Electeur attendoit la honteuſe permiſſion de venir déſarmer la colere de l'Empereur, en ſe jettant à ſes pieds. Une Diete Electorale, tenue à Ratisbonne, devoit

décider

prononcer ſur ſon ſort. Ce ſort étoit décidé depuis long-tems dans le conſeil de l'Empereur; mais ce ne fut qu'alors que les circonſtances parurent aſſez favorables, pour avouer hautement cette déciſion. Après tout ce que l'Empereur avoit fait éprouver à Fréderic, il crut ne pouvoir eſpérer de lui aucune réconciliation ſincere. Ce n'étoit qu'en mettant le comble à ces mêmes duretés; qu'il crut prévenir qu'elles ne devinſſent jamais funeſtes. Ce qui étoit perdu devoit donc l'être ſans retour pour Fréderic; jamais Fréderic ne devoit rentrer dans ſes Etats, & un Souverain ſans ſujets ne pouvoit plus être Electeur. Autant Fréderic avoit offenſé la Cour Impériale, autant le Duc de Baviere avoit bien mérité d'elle. Autant la Maiſon d'Autriche & l'Egliſe Romaine avoient à redouter la vengeance & la haine de la Maiſon Palatine, autant elles eſpéroient de la reconnoiſſance & du zele religieux de la Maiſon de Baviere. Enfin, par le tranſport de la dignité électorale Palatine à la Maiſon de Baviere, la religion Catholique obtint la prépondérance la plus décidée dans le College Electoral, & une ſupériorité permanente en Allemagne.

Cette derniere conſidération ſuffiſoit, pour rendre les trois Electeurs Eccléſiaſtiques favorables à cette innovation. Parmi les Electeurs Proteſtans, la voix ſeule de l'Electeur de Saxe étoit de quelque importance. Mais l'Electeur Jean-George pouvoit-il, en conteſtant à l'Empereur le droit de dépouiller l'Electeur Palatin, mettre en doute ſes propres droits à la dignité électorale. Un Prince, il eſt

vrai, que ſon origine, ſa dignité & ſa puiſſance mettoient à la tête de l'Egliſe proteſtante en Allemagne, n'auroit dû, à ce qu'il paroît, n'avoir rien autant à cœur, que de protéger les droits de cette Egliſe contre toutes les atteintes des Catholiques. Mais il s'agiſſoit moins alors de défendre les intérêts des Proteſtans contre les Catholiques, que de ſavoir à laquelle des deux Religions ſi odieuſes aux Luthériens, ſavoir à la religion Romaine ou au Calviniſme, ceux-ci devoient ſouhaiter la victoire. Le protecteur né de la liberté germanique & de la religion Proteſtante exhorta l'Empereur à diſpoſer de la dignité électorale Palatine, ſelon ſa ſageſſe & dans toute la plénitude de ſa puiſſance. Si, dans la ſuite, Jean-George refuſa de reconnoître la dignité électorale de Maximilien, ce fut Ferdinand qui y donna lieu, en chaſſant les eccléſiaſtiques luthériens de la Boheme; mais cette oppoſition de la part de l'Electeur de Saxe ceſſa, auſſi-tôt que l'Empereur eut conſenti à lui céder la Luſace à titre de dédommagemens pour ſix millions d'écus que la guerre lui avoit coûté. C'eſt ainſi que Ferdinand, malgré l'oppoſition de toute l'Allemagne proteſtante, & au mépris des loix fondamentales de l'Empire germanique, inveſtit ſolemnellement, à Ratisbonne, le Duc de Baviere de la dignité électorale Palatine; il fut réſervé néanmoins que ce ſeroit ſans préjudice des prétentions que la poſtérité & les agnats de Fréderic pourroient y former. Ce malheureux Prince ſe vit alors irrévocablement chaſſé de ſes Etats, ſans avoir été entendu par le tribunal qui venoit de le

condamner, quoique les loix accordaſſent ce droit au dernier de ſes ſujets, même au plus noir des malfaiteurs.

Ce procédé violent ouvrit enfin les yeux au roi d'Angleterre; & comme en même tems on venoit de rompre les négociations pour le mariage de ſon fils avec une Princeſſe Infante d'Eſpagne, Jaques I. prit avec zele le parti de Fréderic. Une révolution dans le Miniſtere de France avoit placé le Cardinal de Richelieu à la tête des affaires, & ce royaume ne tarda pas à s'apperçevoir qu'il étoit gouverné par un grand homme. Les mouvemens du Gouverneur eſpagnol du Milanois, pour s'emparer de la Valteline & unir ainſi la monarchie d'Eſpagne avec les Etats héréditaires de la Maiſon d'Autriche allemande, réveillerent les anciennes craintes qu'avoit inſpiré l'ambition de cette puiſſance; & avec elles ils firent renaître la politique de Henri-le-Grand. Le mariage du Prince de Galles avec Madame Henriette de France forma entre la France & l'Angleterre des liaiſons plus étroites, auxquelles prirent part la Hollande, le Danemarc & quelques Etats de l'Italie. Il fut convenu que l'on forceroit à main armée l'Eſpagne à la reſtitution de la Valteline, & l'Empereur au rétabliſſement de la paix. Mais le premier de ces points fut le ſeul pour lequel on montrât quelque activité. Jaques I mourut; & Charles I, qui lui ſuccéda, ſans ceſſe en conteſtation avec ſon Parlement, ne pouvoit donner ſon attention aux troubles de l'Allemagne. La Savoie & Veniſe ne fournirent point de ſecours, &

Richelieu crut devoir soumettre les Huguenots de France, avant de protéger contre l'Empereur les Protestans d'Allemagne. Quelque grandes que fussent les espérances que l'on avoit conçues de cette confédération, l'événement ne tarda pas à les déjouer.

Le Comte de Mansfeld, denué de tout secours, étoit cependant demeuré oisif dans le Bas-Rhin; & le Duc Christian de Brunswick s'étoit vu, après une campagne malheureuse, entiérement chassé du territoire de l'Empire. Une nouvelle invasion de Bethlen-Gabor en Moravie, aussi infructueuse que les précédentes, parce qu'elle ne fut soutenue par aucune diversion en Allemagne, s'étoit terminée, comme les autres, par une paix solemnelle avec l'Empereur. L'Union Evangélique n'existoit plus; aucun Prince protestant de l'Allemagne n'étoit en armes; & le Général Bavarois, Comte de Tilly, occupoit les limites de la Basse-Allemagne avec une armée victorieuse. Les mouvemens du Duc Christian avoient attiré ce Général dans le Cercle de Basse-Saxe, où il avoit pris Lippstadt, place-d'armes du Duc. La nécessité d'observer cet ennemi & de prévenir les nouvelles invasions qu'il pourroit faire, étoit maintenant le prétexte de son séjour dans ces contrées. Mais le manque d'argent avoit contraint Mansfeld & le Duc Christian de licencier leurs troupes, & Tilly ne voyoit plus aucun ennemi. Pourquoi donc son armée épuisoit-elle les provinces qu'elle occupoit?

Il est difficile, au milieu des cris animés des dif-

férens partis, de diſtinguer la voix de la vérité: mais on devoit s'alarmer que la Ligue ne déſarmât pas. Les cris de trìomphe & les jubilations des Catholiques ne pouvoient qu'accroître la conſternation des Proteſtans. L'Empereur & la Ligue étoient armés & victorieux, & il n'y avoit aucune Puiſſance qui pût ſecourir les Proteſtans s'ils étoient attaqués. Si l'Empereur Ferdînand étoit en effet bien éloigné de ſonger à abuſer de ſes victoires, le dénuement de defenſe où étoient les Proteſtans devoit l'y exciter. D'antiques traités ne pouvoient arrêter un Prince qui croyoit devoir tout à ſa relìgion, & ſanctifier chaque violence par des vues religieuſes. La Haute-Allemagne étoit ſubjuguée; la Baſſe-Allemagne ſeule pouvoit encore s'oppoſer à ſes vues arbitraires. Les Proteſtans y étoient la puiſſance dominante: & c'eſt là que l'Egliſe Romaine s'étoit vu arracher la plupart de ſes avantages temporels. L'époque paroiſſoit favorable pour lui rendre ſes anciennes poſſeſſions. C'étoit dans les évêchés ſécularisés par les Princes de la Baſſe-Allemagne, que conſiſtoit une grande partie de leur puiſſance; & aider l'Egliſe à rentrer dans ſes anciens droits, c'étoit en même tems un excellent prétexte pour affoiblir les princes.

C'eût été de leur part une inſouciance impardonnable, que de demeurer oiſifs dans une ſituation auſſi critique & auſſi dangereuſe. Le ſouvenir des violences que l'armée de Tilly avoit exercées dans la Baſſe-Saxe étoit encore trop récent, pour ne pas les engager à pourvoir à leur défenſe. Le

Cercle de Baſſe-Saxe arma donc avec toute la célérité poſſible. Des ſubſides extraordinaires furent exigés; on leva des troupes & l'on forma des magazins. On négocia avec Veniſe, avec la Hollande & avec l'Angleterre, pour obtenir des ſecours pécuniaires; on délibéra quelle Puiſſance on mettroit à la tête de la confédération. Les rois de Suede & de Danemarc, alliés naturels du Cercle de Baſſe-Saxe, ne pouvoient voir d'un œil indifférent l'Empereur étendre ſes conquêtes juſques ſur les rivages de la mer Baltique. Le double intérêt de la religion & de la politique exigeoit qu'ils bornaſſent les progrès de ce Monarque dans la Baſſe-Allemagne. Chriſtian IV, roi de Danemarc, ſe comptoit lui-même parmi les membres de ce Cercle. Les mêmes motifs engagerent Guſtave-Adolphe, roi de Suede, à prendre part à cette alliance.

Les deux rois briguoient à l'envi l'honneur de défendre le Cercle de Baſſe-Saxe & de faire la guerre à la formidable Maiſon d'Autriche. L'un & l'autre s'offrirent à mettre ſur pied une armée bien équipée, & à la commander en perſonne. Des campagnes glorieuſes contre la Moſcovie & contre la Pologne, donnoient du poids aux promeſſes du roi de Suede: toutes les côtes de la Baltique retentiſſoient du nom de Guſtave-Adolphe. Mais la gloire de ce rival excitoit l'envie du roi de Danemarc; & plus il ſe promettoit de lauriers dans cette guerre, moins il pouvoit prendre ſur lui de les céder à ce voiſin envié. Les deux princes porterent leurs propoſitions & leurs demandes devant le miniſtere an-

glois, duquel Chriſtian IV. obtint enfin la préférence par la ſupériorité de ſes offres. Guſtave-Adolphe exigeoit, pour ſa ſûreté, la ceſſion de quelques places fortes en Allemagne, où il ne poſſédoit pas un ſeul pouce de terrein, afin de pouvoir, en cas de revers, aſſurer un réfuge à ſes troupes. Chriſtian IV, poſſédant le Holſtein & la Jutlande, pouvoit s'y retirer en toute ſûreté, au cas où il auroit perdu une bataille, où ſi ſes troupes venoient à être entiérement défaites.

Pour prévenir ſon rival, le roi de Danemarc ſe hâta d'entrer en campagne. Nommé Chef du Cercle de Baſſe-Saxe, il eut en peu de tems une armée de ſoixante mille hommes ſur pied; & l'Adminiſtrateur de Magdebourg, ainſi que les Ducs de Brunſwick & de Mecklenbourg, s'allierent avec lui. Les ſecours que lui promit l'Angleterre augmenterent ſes eſpérances; & à la tête d'auſſi grandes forces, il ſe flatta de terminer cette guerre en une ſeule campagne. On écrivoit à Vienne que cet armement n'avoit pour objet que celui de défendre le Cercle & de maintenir la tranquillité dans la Baſſe-Allemagne; mais les négociations avec l'Angleterre & même avec la France, ainſi que les efforts extraordinaires du Cercle, & l'armée formidable qu'on avoit levée, paroiſſoient avoir pour objet quelque choſe de plus qu'une ſimple défenſe; tout annonçoit en effet qu'on vouloit rétablir l'Electeur Palatin, & humilier l'Empereur devenu trop redoutable.

Ferdinand ayant inutilement épuiſé toutes les

exhortations, les menaces, & même les ordres, pour engager le roi de Danemarc & le Cercle de Baſſe-Saxe à mettre bas les armes, les hoſtilités éclaterent, & la Baſſe-Allemagne devint le théatre de la guerre. Le Comte de Tilly, en ſuivant la rive gauche de la Weſer, s'empara de tous les paſſages juſqu'à Minden. Après avoir attaqué ſans ſuccès la ville de Nienbourg, & paſſé ce fleuve, il inonda de ſes troupes la principauté de Calemberg. Le roi, poſté ſur la rive gauche de la Weſer, s'étoit étendu dans les pays de Brunſwick; mais il avoit trop affoibli ſon armée par de gros détachemens, pour pouvoir rien exécuter d'important avec le reſte de ſes troupes. Connoiſſant la ſupériorité de ſon ennemi, il évitoit une bataille déciſive avec autant de ſoin que la cherchoit le Général de la Ligue.

L'Empereur n'avoit juſqu'alors combattu, en Allemagne, qu'avec les armes de la Ligue & de la Baviere, & avec les troupes eſpagnoles des Pays-Bas, qui avoient envahi le Bas-Palatinat. Maximilien continuoit la guerre, comme chargé d'exécuter la ſentence prononcée contre l'Electeur-Palatin; & Tilly commandoit les troupes Bavaroiſes. C'étoit à la Baviere & à la Ligue Catholique, que l'Empereur devoit toute ſa ſupériorité. Cette dépendance où il étoit de la bonne volonté de ſes Alliés ne s'accordoit point avec les vaſtes deſſeins que la Cour Impériale crut pouvoir former après tant de ſuccès.

Quelque portée qu'eût été la Ligue à ſe charger de la défenſe de l'Empereur, à laquelle étoit attaché le ſalut des Confédérés, on ne pouvoit atten-

dre que ſa déférence pour ce prince iroit juſqu'à ſeconder ſes plans de conquêtes & ſes vues d'aggrandiſſement. S'ils lui prêtoient des armées pour opprimer d'autres Etats, les Confédérés devoient craindre de ne participer qu'à la haine générale que ce Monarque attireroit ſur lui, & de le voir recueillir ſeul les avantages éventuels de cette guerre. Il n'y avoit qu'une armée conſidérable qui pût retirer l'Empereur de cette dépendance, & maintenir la ſupériorité qu'il avoit acquiſe en Allemagne. La guerre cependant avoit trop épuiſé ſes Etats, pour qu'ils puſſent ſupporter les frais immenſes d'un pareil armement. Dans ces circonſtances, rien ne pouvoit lui être plus agréable, que l'offre inattendue que lui fit un de ſes officiers.

Ce fut le Comte de Wallenſtein, officier de mérite, & le gentilhomme le plus opulent de la Boheme. Il avoit ſervi, dès ſa jeuneſſe, la Maiſon Impériale, & s'étoit diſtingué, de la maniere la plus glorieuſe, dans pluſieurs guerres contre les Turcs, contre les Vénitiens, contre les rebelles de Boheme & de Hongrie, & contre les Tranſilvains. Il avoit aſſiſté, comme Colonel, à la bataille de Prague, & peu après, étant devenu Général-Major, il avoit battu une armée Hongroiſe dans la Moravie. La reconnoiſſance de l'Empereur ne fut point au-deſſous de tels ſervices; & Wallenſtein fut récompenſé par le don de pluſieurs terres confiſquées ſur les rebelles de Boheme. En poſſeſſion de richeſſes immenſes, animé par des projets ambitieux, plein de confiance en ſa bonne étoile & plus en-

core dans les circonſtances qu'il avoit mûrement peſées, il offrit à l'Empereur de lever & d'équiper complétement une armée, à ſes frais & à ceux de ſes amis: il s'engagea même d'en épargner l'entretien à l'Empereur, ſi l'on vouloit lui permettre de la porter juſqu'à 50 mille hommes. Il n'y eut perſonne qui n'enviſageât cette offre comme l'effet d'un cerveau exalté; mais l'eſſai ſeul devoit procurer beaucoup d'avantages, ces promeſſes duſſent-elles même n'être réaliſées qu'en partie. On aſſigna donc à Wallenſtein quelques diſtricts de la Boheme pour y faire ſes raſſemblemens, & on lui permit de nommer les officiers. En peu de mois, Wallenſtein eut raſſemblé 20 mille hommes, avec leſquels il quitta les frontieres de l'Autriche. Bientôt après, il parut déja avec 30 mille hommes ſur les frontieres du Cercle de Baſſe-Saxe. L'Empereur n'avoit donné, pour tout cet armement, que ſa ſeule autoriſation. La renommée du Général, l'eſpoir de brillans avancemens, & l'avidité du butin attirerent ſous ſes drapeaux des avanturiers de toutes les contrées de l'Allemagne: des Souverains même, animés par le deſir d'acquérir de la gloire, ou par la ſoif de s'enrichir, s'offrirent à lever des régimens pour le ſervice de l'Autriche.

C'eſt alors qu'on vit paroître, pour la premiere fois dans cette guerre, une armée impériale en Allemagne; phénomene effrayant pour les Proteſtans, & peu conſolant pour les Catholiques. Wallenſtein avoit ordre de joindre ſes troupes à celles de la Ligue, & d'attaquer le roi de Danemarc de concert

avec le Général Bavarois. Jaloux depuis long-tems de Tilly, Wallenſtein ne montra aucun deſir de partager avec lui les lauriers de cette campagne, & de voir ainſi ſa propre gloire offuſquée par l'éclat de la gloire de Tilly. N'ayant point les reſſources par leſquelles Tilly fourniſſoit à l'entretien de ſes troupes, Wallenſtein fut obligé de conduire les ſiennes dans des provinces que la guerre avoit encore épargnées. En conſéquence, ſans joindre l'armée de la Ligue, ainſi qu'il lui avoit été ordonné, il marcha dans les pays de Halberſtadt & de Magdebourg, & s'empara près de Deſſau du cours de l'Elbe. Dès-lors toutes les contrées que baignent les deux bords de ce fleuve furent en proie à ſes exactions ; & Wallenſtein pouvoit, en cas de beſoin, prendre en dos l'armée du roi de Danemarc, & ſe frayer une route dans les Etats de ce Prince.

Chriſtian IV. ſentit tout le danger de ſa ſituation entre deux armées auſſi formidables. Il avoit déja attiré à lui l'Adminiſtrateur de Halberſtadt, revenu depuis peu de la Hollande : il crut devoir s'appuyer auſſi du Comte de Mansfeld, qu'il avoit toujours déſavoué, & que maintenant il ſoutint de tout ſon pouvoir. Mansfeld, en retour, rendit au roi les plus ſignalés ſervices. Il tint ſeul tête aux forces de Wallenſtein, & les empêcha de détruire l'armée du roi, occupée à tenir tête à celle que commandoit Tilly. Le courageux Mansfeld, malgré la ſupériorité de l'ennemi, s'approcha du pont de Deſſau, & oſa même ſe retrancher en face des retranchemens élevés par Wallenſtein ; mais pris en dos

par toutes les forces de ce Général, il fut contraint de céder à la ſupériorité du nombre, & d'abandonner ſon poſte avec perte de trois mille combattans. Mansfeld, après cette défaite, ſe retira dans la Marche de Brandebourg, où ayant donné quelque repos à ſes troupes, il ſe renforça en peu de tems par de nouvelles levées: bientôt il ſe porta rapidement ſur la Siléſie, dans le deſſein de pénétrer de-là en Hongrie, &, de concert avec Bethlen-Gabor, de porter enſuite la guerre dans le cœur de l'Autriche même. Les Etats-héréditaires de l'Empereur étant ſans défenſe contre un tel ennemi, Wallenſtein reçut promptement l'ordre d'abandonner le roi de Danemarc, pour fermer à Mansfeld, s'il étoit poſſible, la route à travers la Siléſie.

La diverſion que Mansfeld opéra contre l'armée de Wallenſtein, permit au roi d'envoyer une partie de ſes troupes dans la Weſtphalie, pour s'emparer des évêchés de Munſter & d'Osnabruck. Tilly, afin de prévenir ce malheur, ſe hâta de s'éloigner des environs de la Weſer; mais les mouvemens du Duc Chriſtian, qui faiſoit mine de pénétrer à travers la Heſſe dans les Etats de la Ligue, & d'y transférer le théatre de la guerre, le rappellerent bientôt de la Weſtphalie. Afin de ne pas voir couper ſa communication avec ces provinces, & pour prévenir une dangereuſe réunion du Landgrave de Heſſe avec l'ennemi, Tilly ſe hâta de s'emparer de toutes les places ſuſceptibles de quelque défenſe, ſur la Werrha & ſur la Fulde: il s'aſſura auſſi de la ville de Münden, à l'entrée des gorges de la Heſſe,

où ces deux rivieres ſe jettent dans la Weſer. Il prit bientôt après Göttingue, la clef des pays de Brunſwick & de la Heſſe; il deſtinoit le même ſort à Nordheim; mais le roi de Danemarc accourut avec toutes ſes forces pour ſauver cette place. Après l'avoir pourvue de toutes les munitions néceſſaires pour ſoutenir un long ſiege, ce prince chercha à s'ouvrir, dans la Thuringue, une nouvelle route dans les Etats des princes ligués. Déja il avoit dépaſſé Duderſtadt, lorſque le Comte de Tilly le dévança par des marches rapides. L'armée de ce dernier ayant été renforcée de pluſieurs régimens de celle de Wallenſtein, & étant fort-ſupérieure à la ſienne, le roi retourna dans le duché de Brunſwick pour éviter une bataille. Mais Tilly ne ceſſa de le harceler ſans relâche pendant cette retraite; & après trois jours de continuelles eſcarmouches, ce prince ſe vit obligé de s'arrêter pour combattre près du village de Lutter, non loin de la montagne de Barenberg. Les Danois attaquerent avec beaucoup de valeur, & trois fois le roi ſe mit à leur tête pour les mener à la charge: ils durent néanmoins céder à un ennemi plus nombreux & mieux aguerri, & Tilly remporta une victoire complette. Soixante drapeaux, toute l'artillerie, les bagages & les munitions tomberent au pouvoir du vainqueur; beaucoup de braves officiers & près de quatre mille ſoldats furent tués ſur la place; trente compagnies de fantaſſins, qui s'étoient réfugiées dans le château de Lutter, mirent bas les armes & ſe rendirent à Tilly.

Le roi, qui s'étoit échappé avec ſa cavalerie, recueillit bientôt les débris de ſon armée. Tilly, pourſuivant ſa victoire, s'empara de la navigation de la Weſer, ainſi que du duché de Brunſwick, & repouſſa ce prince juſques dans le pays de Breme. Intimidé par ſon déſaſtre, Chriſtian réſolut de n'agir que défenſivement, & ſur-tout de ne négliger aucun effort pour empêcher l'ennemi de paſſer l'Elbe. Mais en jettant de tout côté des garniſons dans toutes les places ſuſceptibles de quelque défenſe, il demeura dans l'inactivité avec ſes forces diviſées; & tous ſes corps-d'armée diſperſés furent défaits ou taillés en pieces par l'ennemi. Les troupes de la Ligue, maîtreſſes de tout le cours de la Weſer, ſe répandirent au-delà de l'Elbe & de la Havel; & les Danois ſe virent chaſſés ſucceſſivement de tous les poſtes les plus importans. Tilly lui-même avoit paſſé l'Elbe, & porté ſes armes victorieuſes juſques fort avant dans le territoire de Brandebourg, tandis que Wallenſtein pénétroit d'un autre côté dans le duché de Holſtein, pour transférer le théatre de la guerre dans les Etats du roi de Danemarc.

Wallenſtein revenoit alors de la Hongrie, où il avoit ſuivi le Comte de Mansfeld, ſans pouvoir arrêter ſa marche ni prévenir ſa jonction avec Bethlen-Gabor. Pourſuivi ſans ceſſe par le ſort, & toujours au-deſſus des caprices de la fortune, Mansfeld, au milieu des plus grandes difficultés, s'étoit fait jour à travers la Siléſie & la Hongrie, & il avoit joint le prince Tranſilvain. Mais ſon arrivée ne fut rien moins qu'agréable à Bethlen-Gabor.

Dans la confiance où il étoit d'être ſecouru par l'Angleterre, ainſi que de ſe voir ſecondé par une puiſſante diverſion dans la Baſſe-Saxe, Bethlen-Gabor avoit rompu de nouveau la trêve avec l'Empereur. Au lieu de cette diverſion favorable, Mansfeld attiroit ſur la Tranſilvanie toutes les forces de Wallenſtein, & il demandoit des ſecours d'argent, au lieu d'en apporter. Si peu d'harmonie entre les Princes proteſtans refroidit le zele de Bethlen, qui ſe hâta, ſelon ſa coutume, de ſe mettre, par une paix, à couvert des forces ſupérieures de l'Empereur. Fermement réſolu de rompre le traité au moindre rayon d'eſpérance qui pourroit luire ſur lui, il conſeilla au Comte de Mansfeld de s'adreſſer à Veniſe, pour en obtenir les ſecours qui lui étoient néceſſaires.

Hors d'état de regagner l'Allemagne ou de nourrir en Hongrie les foibles reſtes de ſes troupes, Mansfeld vendit ſon attirail de guerre & toute ſon artillerie, & licencia ſes ſoldats. Il prit, avec une ſuite peu nombreuſe, le chemin de la Boſnie & de la Dalmatie, pour ſe rendre à Veniſe. De nouveaux deſſeins animoient ſon courage ; mais ſa carriere étoit à ſon terme. Le ſort, qui lui avoit fait éprouver tant de viciſſitudes, lui préparoit un tombeau en Dalmatie. La mort le ſurprit, en 1626, non loin de Zara. Il étoit âgé de 46 ans. Son fidelle ami & compagnon d'armes, le duc Chriſtian de Brunſwick, l'avoit précédé peu auparavant dans la tombe ; deux hommes dignes de l'immortalité, s'ils ſe fuſſent élevés au-deſſus de leur ſiecle, autant qu'au-deſſus de leur ſort!

Le roi de Danemarc n'avoit pu, avec une puiſſante armée, tenir tête au ſeul Tilly : combien moins pouvoit-il réſiſter, avec une armée affoiblie, aux deux Généraux de l'Empereur ! Les Danois abandonnerent tous leurs poſtes ſur la Weſer, ſur l'Elbe & ſur la Havel ; & l'armée de Wallenſtein inonda, comme un torrent rapide, les pays de Brandebourg, de Mecklenbourg, les duchés de Holſtein & de Sleswick. Wallenſtein, trop préſomptueux pour agir de concert avec un autre Général, avoit envoyé Tilly au-delà de l'Elbe, ſous prétexte d'y obſerver les Hollandois ; mais dans le fond afin de pouvoir terminer lui-même la guerre contre le roi de Danemarc, & recueillir ſeul les fruits de la victoire du Général Bavarois. Chriſtian IV. avoit perdu toutes ſes places fortes dans ſes Etats d'Allemagne, à l'exception de Glückſtadt. Ses troupes étoient vaincues ou diſperſées ; il n'avoit point de ſecours à attendre de l'Allemagne ni de l'Angleterre, & ſes alliés dans la Baſſe-Saxe ſe voyoient en proie à la vengeance du vainqueur. Tilly avoit contraint le Landgrave de Heſſe-Caſſel, d'abord après la victoire de Lutter, de renoncer à l'alliance du Danemarc. L'apparition terrible de Wallenſtein devant Berlin contraignit l'Electeur de Brandebourg de ſe ſoumettre & de reconnoître Maximilien de Baviere comme légitime Electeur. La plus grande partie du pays de Mecklenbourg fut maintenant inondée de troupes impériales ; & les deux ducs de Mecklenbourg-Schwerin & de Mecklenbourg-Strelitz mis au ban de l'Empire & dépouillés de leurs Etats,

comme

comme alliés du roi de Danemarc. On puniſſoit comme un crime qui entrainoit la perte de la dignité ſouveraine, d'avoir défendu les libertés germaniques contre les atteintes les plus illégales. Tout ceci n'étoit cependant que le prélude de violences plus criantes, qui devoient avoir lieu bientôt.

Ce fut ſeulement alors que ſe manifeſta le ſecret de la maniere dont Wallenſtein entendoit remplir ſes vaſtes promeſſes. Il l'avoit appris du Comte de Mansfeld; mais le diſciple ſurpaſſa ſon maître. Conformement au principe que la guerre doit entretenir la guerre, Mansfeld & le duc Chriſtian de Brunſwick avoient pourvu, par des contributions extorquées à des ennemis & à des alliés, à tous les beſoins de leurs troupes; mais ces brigandages étoient auſſi accompagnés de tous les dangers inſéparables de la vie des brigands. Tels que des malfaiteurs fugitifs, ils ſe voyoient ſans ceſſe obligés de ſe dérober à des ennemis vigilans & aigris; contraints de fuir d'une extrêmité de l'Allemagne à l'autre, & d'attendre avec anxiété le moment de ſaiſir leur proie, en évitant ſans ceſſe les contrées les plus opulentes, parce qu'elles étoient défendues par des forces ſupérieures. Si Mansfeld & le duc Chriſtian, malgré des obſtacles auſſi formidables, s'étoient cependant ſignalés par tant d'exploits, que ne pouvoit-on pas effectuer quand tant d'obſtacles auroient diſparu, & avec une armée aſſez nombreuſe pour faire trembler le plus puiſſant des princes d'Empire; lorſque le nom ſeul de l'Empereur aſſuroit l'impunité; en un mot, lorſqu'à l'abri de l'autorité ſupré-

me & à la tête d'une armée innombrable, on suivroit le même plan que ces deux aventuriers avoient exécuté à leurs risques, & avec une horde de brigands rassemblée autour d'eux.

C'est leur exemple que Wallenstein avoit en vue, lorsqu'il fit à l'Empereur ses offres hardies, que personne maintenant ne trouvera exagérées. Plus son armée se renforçoit, moins on devoit être en peine de son entretien; & plus elle faisoit trembler les princes récalcitrans, plus ses violences étoient criantes, plus elle pouvoit les exercer avec impunité. Wallenstein avoit, à l'égard des ennemis, les dehors de la justice; & une apparente nécessité pouvoit l'excuser envers les princes amis de son maître. Il prévenoit, par l'inégalité observée dans ses vexations, une dangereuse union entre les princes; & l'épuisement de leurs Etats achevoit de leur ôter les moyens de se venger. L'Allemagne entiere devint ainsi un magazin de subsistances pour les armées de l'Empereur, qui pouvoit disposer de toutes les diverses provinces de l'Empire, comme de ses Etats héréditaires. Le cri étoit général pour demander justice à l'Empereur; mais tant que les opprimés demandoient justice, on n'avoit aucune vengeance à redouter de leur part. L'indignation universelle se partagea entre l'Empereur qui prêtoit son nom à ces horreurs, & entre le Général qui outre-passoit ses pouvoirs & abusoit ouvertement de l'autorité de son Maître. On s'adressoit à l'Empereur pour obtenir protection contre son Général; mais dès que Wallenstein se fut vu tout-puissant à la tête de

ſes troupes, il avoit ſecoué le joug de toute dépendance & de toute ſoumiſſion aux ordres de Ferdinand.

L'épuiſement de l'ennemi faiſoit eſpérer une paix prochaine ; & Wallenſtein néanmoins continua d'augmenter ſes troupes juſqu'à cent mille hommes. Cette armée formidable, le faſte du Général en chef, qui ſurpaſſoit celui des têtes couronnées ; ſes prodigalités ſans bornes envers ſes créatures (jamais il ne faiſoit de dons au-deſſous de mille florins), des ſommes immenſes employées à ſe faire des partiſans à la Cour & dans les conſeils de l'Empereur ; il ſubvenoit à toutes ces dépenſes par des contributions exigées dans la Baſſe-Allemagne, ſans diſtinction d'amis ou d'alliés ; par-tout ſe commettoient les mêmes extorſions, les mêmes violences. Si l'on doit ajouter foi à une aſſertion exagérée peut-être, mais cependant vraiſemblable, Wallenſtein, en ſept années de tems, leva ſix cens ſoixante millions d'écus en contributions dans une moitié de l'Allemagne. Plus ſes extorſions étoient énormes, mieux ſes armées ſe voyoient approviſionnées, & plus grande étoit l'affluence ſous ſes drapeaux. Le vulgaire court après la fortune. Les armées de Wallenſtein augmenterent à meſure de l'épuiſement des provinces qu'elles occupoient. Qu'avoit-il à redouter des malédictions de leurs habitans ? Il étoit adoré de ſes troupes, & l'excès du crime le mettoit à même d'en braver les ſuites.

Ce ſeroit faire tort à l'Empereur, que de lui imputer tous les excès commis par ſes armées. Si

Ferdinand avoit pu prévoir qu'il donnoit tous les Etats de l'Allemagne en proie à Wallenſtein, il n'auroit pu ſe diſſimuler combien de dangers un tel général pouvoit attirer ſur lui. Plus Wallenſtein s'uniſſoit étroitement à ſes troupes, plus l'Empereur devoit ſe défier des troupes & du Général. Tout ſe faiſoit, il eſt vrai, au nom du Monarque; mais la Majeſté du Chef de l'Empire ne ſervoit à Wallenſtein qu'à écraſer toute autre autorité en Allemagne. Auſſi Wallenſtein avoit-il pour principe d'humilier les Princes d'Empire, & d'élever l'autorité impériale au-deſſus de toutes les loix. Si l'Empereur devenoit tout-puiſſant en Allemagne, qui pouvoit atteindre au Viſir chargé de l'exécution de ſes volontés. L'élevation où le placoit Wallenſtein éblouiſſoit l'Empereur lui-même; mais cette grandeur étant l'ouvrage de ſon ſerviteur, cet ouvrage devoit retomber dans ſon premier néant, auſſi-tôt qu'il ceſſeroit d'être ſoutenu par l'ouvrier. Ce n'étoit donc point ſans deſſein, que Wallenſtein révoltoit contre l'Empereur tous les Princes de l'Allemagne: plus ils avoient de haine contre Ferdinand, moins ce Monarque pouvoit ſe priver de celui qui la lui avoit attirée. En un mot, Wallenſtein vouloit que ſon maître n'eût plus à craindre aucun homme dans toute l'Allemagne, excepté celui ſeul à qui il étoit redevable de ſon immenſe pouvoir.

Un des premiers pas de Wallenſtein vers ce but, fut de demander à l'Empereur le duché de Mecklenbourg, en hypothèque des avances qu'il avoit faites à ce Monarque. Ferdinand, vraiſem-

blablement afin de donner à ſon général un éclat au-deſſus de celui de l'Electeur de Baviere, avoit créé depuis quelque tems Wallenſtein Duc de Friedlande; mais une récompenſe ordinaire ne pouvoit aſſouvir l'ambition de ce dernier. En vain il s'éleva, dans le Conſeil de l'Empereur, quelques voix pour réclamer contre cette nouvelle demande, qui ne devoit être accordée qu'aux dépends de deux princes d'Empire; en vain les Eſpagnols, que l'orgueil de Wallenſtein avoit depuis long-tems offenſés, s'oppoſerent à ſon élévation. Le parti puiſſant, que Wallenſtein avoit ſu ſe faire dans le Conſeil de l'Empereur, l'emporta & Ferdinand voulut s'attacher à tout prix un général devenu néceſſaire. On dépoſſéda donc de leur héritage les deſcendans d'une des plus antiques Maiſons de l'Allemagne, pour revêtir de leur dépouille un gentilhomme créature de l'Empereur. Ceci eut lieu en 1628.

Bientôt après, Wallenſtein prit le titre de Généraliſſime de l'Empereur par terre & ſur mer: il s'empara de la ville de Wismar & ſe rendit ainſi maitre d'un port ſur la Baltique. On demanda des vaiſſeaux à la Pologne & aux villes Anſéatiques, afin de porter la guerre au-delà de cette mer, & d'attaquer les Danois dans le cœur de leur royaume, pour les contraindre à une paix qui devoit ouvrir la voie aux plus grandes conquêtes. La communication de la Baſſe-Allemagne avec les Couronnes du Nord alloit être rompue, ſi l'Empereur pouvoit réuſſir à les ſéparer & à entourer l'Allemagne d'une chaine non-interrompue de provinces autrichiennes.

depuis la mer Adriatique jusqu'au Sund. Si telles étoient les vues de l'Empereur, Wallenstein en avoit de particulieres pour suivre ce même plan. Des possessions sur la Baltique pouvoient devenir la base d'une puissance, qui devoit le rendre indépendant de son Maitre.

Pour parvenir à ce but, il étoit essentiel de s'emparer de Stralsund sur la Baltique. L'excellent port de cette ville & la facilité du trajet de-là aux côtes du Danemarc & de la Suede, la rendoient singuliérement propre pour devenir une place-d'armes dans une guerre contre ces deux Couronnes. Cette ville, la sixieme de la Ligue Anséatique, jouissoit des plus grands privileges sous la protection du Duc de Poméranie; elle n'étoit entrée en aucune liaison avec le Danemarc, & n'avoit pris aucune part, directe ou indirecte, à la guerre entre l'Empereur & cette Couronne. Mais ni cette neutralité, ni l'étendue des privileges de Stralsund, ne purent la garantir contre les prétentions de Wallenstein, qui avoit jetté des vues sur elle.

Le magistrat de cette ville avoit refusé, avec la plus généreuse fermeté, la proposition que lui avoit faite ce général de recevoir une garnison impériale; il avoit également rejetté la demande astucieuse qu'il lui avoit faite pour le passage de quelques troupes. En conséquence, Wallenstein se disposa à en faire le siege.

Il étoit de la plus grande importance, pour la Suede & pour le Danemarc, de maintenir Stralsund dans son indépendance, sans laquelle la libre navi-

gation dans la Baltique ne pouvoit être conservée. Le danger commun l'emporta sur les jalousies particulieres qui depuis long-tems divisoient les deux rois. Ils s'engagerent, par un traité conclu en 1628 à Copenhague, à défendre Stralsund de toutes leurs forces réunies, & à s'opposer de concert à toute Puissance étrangere qui paroîtroit dans la Baltique avec des desseins hostiles. Christian IV jetta aussitôt dans Stralsund une forte garnison; &, dans une visite personnelle qu'il fit à cette ville, il anima davantage encore le courage de ses bourgeois. Quelques vaisseaux de guerre que le roi de Pologne Sigismond avoit envoyés au secours du Général de l'Empereur, furent coulés à fond par la flotte Danoise; & la ville de Lübeck ayant refusé à Wallenstein de lui fournir les siens, le Généralissime par terre & sur mer de l'Empereur n'eut pas même assez de vaisseaux pour bloquer le port d'une seule ville.

Rien ne paroissoit plus hazardé, que de vouloir emporter une place maritime dont les fortifications étoient excellentes, sans en fermer premiérement le port. Wallenstein, qui jusqu'alors n'avoit jamais éprouvé de résistance, voulut vaincre la nature & effectuer ce que l'univers entier croyoit impossible. Stralsund, libre du côté de la mer, continua de s'approvisionner & de se renforcer sans cesse par de nouvelles troupes. Wallenstein l'investit néanmoins du côté de terre, & s'efforça, par des menaces & par des rodomontades, de suppléer à ce qui lui manquoit en moyens plus heureux & mieux combinés. „ J'emporterai, disoit-il, cette ville, fut

„ elle même attachée au ciel avec des chaînes de „ fer. „ L'Empereur cependant, qui voyoit peut-être avec peine une entrepriſe dont il n'eſpéroit aucun ſuccès, s'empreſſa de déférer à quelques propoſitions acceptables des habitans de Stralſund, de la ſoumiſſion apparente deſquels il vouloit ſe contenter. En conſéquence, il ordonna à ſon Général de ſe retirer de devant cette ville. Wallenſtein, dédaignant d'obéir à cet ordre, n'en continua pas moins de livrer aux aſſiégés aſſaut ſur aſſaut.

La garniſon Danoiſe étant déja tellement affoiblie, que ce qui en reſtoit ne pouvoit ſuffire à ſa défenſe ; & le roi ſe trouvant hors d'état d'y envoyer de nouveaux renforts de troupes, cette ville ſe jetta, avec l'agrément de Chriſtian, dans les bras du roi de Suede. Le commandant Danois quitta Stralſund pour faire place à un commandant Suédois, qui la défendit avec le plus grand ſuccès. La fortune de Wallenſtein échoua devant cette ville ; & il eut la mortification, bien humiliante ſans doute pour ſon orgueil, de ſe voir contraint de renoncer à ce ſiege, après y avoir employé une année entiere & perdu au-delà de douze mille hommes. La néceſſité, dans laquelle cette ville s'étoit vue d'appeller les ſecours de la Suede, donna lieu à une étroite alliance entre Guſtave-Adolphe & Stralſund : cette alliance ne contribua pas peu, dans la ſuite, à faciliter aux Suédois l'entrée en Allemagne.

La victoire n'avoit ceſſé juſqu'alors d'accompagner les armes de l'Empereur & de la Ligue. En Allemagne, Chriſtian IV, vaincu, étoit réduit à ſe

cacher dans ſes isles; mais la Baltique mit des bornes à ces conquêtes. Le denuement de forces maritimes empêcha le vainqueur non ſeulement de pourſuivre le roi, mais il le mit même en danger de perdre ſes conquêtes. Rien n'étoit plus à craindre pour la Cour de Vienne que la réunion des deux Couronnes du Nord, qui pouvoit mettre l'Empereur & ſes généraux dans l'impoſſibilité de jouer jamais un rôle ſur la Baltique ou de faire une deſcente en Suede: mais ſi l'on réuſſiſſoit à diviſer les rois de Suede & de Danemarc, ou même à s'aſſurer de l'amitié de ce dernier, on pouvoit ſe flatter d'autant plus de réduire la Suede avec des forces de beaucoup ſupérieures. La crainte que d'autres puiſſances n'intervinſſent, les mouvemens des Proteſtans dans ſes propres Etats, les frais immenſes qu'avoit coûté la guerre, & plus encore l'orage qui étoit ſur le point de s'élever de toute l'Allemagne Proteſtante, toutes ces conſidérations portoient l'Empereur à la paix; & des conſidérations entiérement oppoſées engageoient ſon général à remplir ce vœu. Loin de deſirer une paix, qui, du faite de la grandeur, alloit le faire rentrer dans l'obſcurité de la vie privée, Wallenſtein ne vouloit que changer le théatre de la guerre, & en prolonger les troubles par une paix particuliere. L'amitié du Danemarc, dont, en qualité de Duc de Mecklenbourg, il étoit devenu le voiſin, étoit fort-eſſentielle pour l'exécution de ſes vaſtes projets; & il réſolut de s'obliger ce Monarque, au mépris même des intérêts de ſon Maitre.

Chriſtian IV. s'étoit engagé, par le traité de Copenhague, à ne faire aucune paix avec l'Empereur ſans y comprendre la Suede : les offres que lui fit Wallenſtein furent néanmoins reçues avec empreſſement. Dans un congrès tenu à Lubeck en 1629, & dans lequel Wallenſtein avoit renvoyé avec des marques affectées de mépris les ambaſſadeurs de Suede qui étoient venus pour intercéder en faveur de la Maiſon de Mecklenbourg, l'Empereur reſtitua toutes les provinces conquiſes ſur le Danemarc. Chriſtian IV. n'acheta une paix qui lui étoit auſſi néceſſaire, qu'au prix de l'honneur de ſa Couronne. On exigea de lui qu'il ne s'ingérât dorénavant dans les affaires de l'Allemagne, qu'autant que ſa qualité de duc de Holſtein pourroit le permettre ; & qu'il abandonnât les ducs de Mecklenbourg à leur ſort. C'étoit Chriſtian lui-même qui avoit engagé ces deux Princes dans la guerre contre l'Empereur ; & maintenant il les abandonnoit pour s'attacher l'injuſte raviſſeur de leur dépouille. Parmi les motifs qui avoient porté Chriſtian à rompre avec Ferdinand, le rétabliſſement de l'Electeur Palatin, ſon parent, avoit été l'un des principaux : il ne fut cependant fait aucune mention de lui dans le traité de Lübeck, dont un article reconnoiſſoit même la dignité électorale dans la Maiſon de Baviere. Ce fut avec ſi peu de gloire que Chriſtian IV. abandonna la ſcene.

Ferdinand vit donc alors, pour la ſeconde fois, dans ſes mains le repos & le deſtin de l'Allemagne ; il ne dépendoit que de lui, de rendre générale la paix qu'il venoit de conclure avec le Danemarc.

les gémiſſemens d'innombrables malheureux retentiſſoient à ſes oreilles, pour implorer de lui la fin de leurs miſeres. Les excès de ſes ſoldats & l'avidité de ſes généraux avoient franchi toutes les bornes. L'Allemagne, ravagée par les hordes cruelles de Mansfeld & du Duc Chriſtian de Brunſwick, ainſi que par les cohortes de Tilly & de Wallenſtein, étoit épuiſée, enſanglantée, déſerte, & elle ſoupiroit après le repos. Ce vœu étoit celui de tous les princes d'Empire, & même de l'Empereur, engagé en Italie dans une guerre contre la France, épuiſé par celle qu'il venoit de ſoutenir, & qui craignoit les comptes que Wallenſtein & ſes alliés alloient lui préſenter. Mais malheureuſement on ne put convenir des conditions ſous leſquelles les deux partis mettroient bas les armes. Les Catholiques vouloient retirer des avantages permanens de cette guerre; les Proteſtans ſe refuſoient à de nouveaux ſacrifices; & l'Empereur, au lieu de rapprocher les deux partis par une ſage modération, prit part lui-même à la querelle. C'eſt ainſi qu'il plongea de nouveau l'Allemagne dans les horreurs d'une guerre effroyable.

Dès la fin des troubles de la Boheme, Ferdinand avoit commencé à abolir, dans ſes Etats, le Proteſtantiſme; néanmoins, par égard pour les Princes Proteſtans, il avoit toujours agi, dans cette entrepriſe, avec une certaine modération. Mais les victoires de ſes généraux dans la Baſſe-Allemagne l'enhardirent à bannir toute contrainte à cet égard. Il fut ordonné à tous les Proteſtans de ſes Etats de renoncer à leur religion ou à leur patrie, alternative

amere, effrayante, & qui donna lieu aux troubles les plus terribles parmi les habitans des campagnes. Le Calviniſme avoit été aboli dans le Palatinat, immédiatement après que Fréderic V. en eut été chaſſé ; & les théologiens de cette religion avoient tous été expulſés de l'Univerſité d'Heidelberg.

Ces innovations n'étoient encore que le prélude de changemens plus conſidérables. Dans une aſſemblée des Electeurs, tenue à Mulhouſe, les Catholiques inviterent l'Empereur de rendre à l'Egliſe Romaine tous les Archévêchés, Evêchés, Abbayes médiates ou immédiates, ainſi que les couvens ſécularisés depuis la paix d'Augsbourg; & cela afin de dédommager les Catholiques des pertes & de l'oppreſſion qu'ils avoient éprouvées dans la guerre actuelle. Une invitation pareille ne pouvoit que plaire à un Prince auſſi zélé pour la religion Romaine que l'étoit Ferdinand; mais une telle meſure, qui alloit révolter contre lui toute l'Allemagne Proteſtante, lui paroiſſoit encore prématurée. Il n'étoit aucun Prince Proteſtant, à qui cette demande ne dût coûter une partie de ſes poſſeſſions. Les revenus de ces anciens bénéfices, qui n'avoient pas été uniquement deſtinés aux beſoins de l'Etat, avoient été employés à ceux des égliſes proteſtantes. Pluſieurs princes n'étoient redevables qu'à ces acquiſitions, d'une grande partie de leurs richeſſes & de leur puiſſance. Tous, ſans exception, alloient être révoltés par une telle demande, à l'abri de laquelle ils devoient ſe croire après une poſſeſſion d'environ un ſiecle, & le ſilence de quatre empereurs,

prédéceſſeurs de Ferdinand. Outre les pertes réelles qu'ils auroient ſouffertes en rendant ces bénéfices, outre l'affoibliſſement extrême qui en ſeroit réſulté pour eux, ils avoient encore le déſavantage, que les nouveaux évêques fortifieroient néceſſairement, dans les Dietes d'Empire, le parti des Catholiques. D'auſſi ſenſibles pertes faiſoient craindre à l'Empereur la plus vive oppoſition de la part des Proteſtans; & avant que le feu de la guerre fût éteint en Allemagne, il ne vouloit pas ſoulever mal-à-propos un parti que ſon union pouvoit rendre formidable, & qui avoit un puiſſant appui dans l'Electeur de Saxe. Il tenta donc en petit cette entrepriſe, pour éprouver comment elle ſeroit reçue en grand; & quelques villes impériales de la Haute-Allemagne, ainſi que le Duc de Wirtemberg, reçurent l'ordre de reſtituer pluſieurs bénéfices ſécularisés.

L'état de ſes affaires dans la Baſſe-Saxe lui fit hazarder auſſi, de ce côté, quelques démarches plus hardies. Les Chanoines proteſtans de Magdebourg & de Halberſtadt n'avoient point héſité à élire des Evêques de leur religion. Ces deux évêchés, à l'exception de la ville ſeule de Magdebourg, ſe trouvoient inondés par les troupes de Wallenſtein. Le hazard voulut que ces deux bénéfices devinſſent vacans, l'Evêché de Halberſtadt par la mort du Duc Chriſtian de Brunſwick, & l'Archevêché de Magdebourg par la dépoſition du prince Chriſtian-Guillaume, de la Maiſon de Brandebourg. Ferdinand ſaiſit cette occaſion, pour procurer à un prince Catholi-

que, & même à un prince de ſa Maiſon, l'Evêché de Halberſtadt. Pour prévenir de s'y voir contraint, le Chapitre de Magdebourg ſe hâta d'élire un Archevêque dans la perſonne d'un des fils de l'Electeur de Saxe. Mais le Pape, s'arrogeant le droit de s'ingérer dans cette affaire, conféra l'Archevêché de Magdebourg au prince Autrichien; & l'on dut plus que jamais admirer la profonde politique de Ferdinand, à qui ſon zele ardent pour la Religion Romaine ne faiſoit point perdre de vue les avantages particuliers de ſa Maiſon.

Enfin, la paix de Lubeck ayant achevé d'ôter à l'Empereur toute crainte de la part du Danemarc; les Proteſtans de l'Allemagne paroiſſant entiérement humiliés, & les inſtances de la Ligue devenant de plus en plus preſſantes, l'Empereur ſigna, en 1629, le fameux *Edit de reſtitution*, après l'avoir ſoumis préalablement à l'approbation des quatre Electeurs Catholiques. Il s'attribuoit, dans le préambule de cet édit, non ſeulement le droit de déterminer, de ſa pleine autorité impériale, le ſens de la paix d'Augsbourg, dont des explications diverſes avoient occaſionné toutes les méſintelligences qui avoient eu lieu précédemment, mais auſſi celui d'intervenir entre les deux partis comme juge & comme arbitre ſuprême. Il fondoit ces droits ſur l'exemple de ſes prédéceſſeurs & ſur le conſentement même des Princes Proteſtans. La Cour Electorale de Saxe avoit en effet reconnu un tel droit à l'Empereur; & l'événement manifeſta alors quel préjudice elle avoit porté à la cauſe proteſtante, par ſon attachement à l'Autriche.

En vertu de ce droit, qu'il s'étoit arrogé, de fixer le ſens de la paix d'Augsbourg, l'Empereur ordonnoit que toute ſécularisation de bénéfices eccléſiaſtiques, médiats ou immédiats, faite par les Proteſtans depuis la ſignature du traité d'Augsbourg, ſeroit révoquée & annullée comme contraire au ſens de ce traité. Il décidoit en outre, que ce traité n'impoſoit aux Princes Catholiques d'autre obligation que celle d'accorder à leurs ſujets proteſtans la liberté de s'expatrier. En conſéquence, il étoit enjoint à tout poſſeſſeur illégal de bénéfices eccléſiaſtiques, de les reſtituer immédiatement entre les mains de Commiſſaires Impériaux, & cela ſous peine du ban de l'Empire.

Il n'y avoit, ſur la liſte de ces bénéfices, pas moins de deux Archevêchés & douze Evêchés dont la reſtitution étoit exigée, outre un très-grand nombre de Couvens, que les Proteſtans s'étoient appropriés. Cet édit fut un coup de foudre pour toute l'Allemagne Proteſtante: il étoit effrayant par l'immenſité des biens dont il la dépouilloit, mais plus encore par les maux qu'il préſageoit pour l'avenir, & dont cette démarche de la Cour Impériale n'étoit que le prélude. Les Proteſtans ne douterent plus alors, que leur perte & la ruine de leur religion ne fuſſent décidées par l'Empereur & par la Ligue, & qu'elles ne duſſent être ſuivies de près par celles de la liberté Germanique. L'Empereur n'écouta aucune repréſentation. Des Commiſſaires furent nommés, & une armée raſſemblée pour faire exécuter ſes ordres. On commença par Augsbourg, où la

paix entre les deux religions avoit été conclue : cette ville fut obligée de rentrer ſous la juriſdiction de ſon Evêque, & ſix égliſes proteſtantes y furent fermées. Le Duc de Wirtemberg fut de même obligé de reſtituer tous les couvens dont il étoit en poſſeſſion. Cette fermeté épouvanta tous les Princes Proteſtans ; mais ſans pouvoir les déterminer à une réſiſtance plus active. La crainte qu'inſpiroient les forces de l'imperiale excitoit trop la terreur : déja même pluſieurs princes paroiſſoient diſpoſés à céder. L'eſpoir de parvenir à leurs vues par des voies pacifiques, engagea les Catholiques à différer encore d'une année l'entiere exécution de l'édit. Ce délai ſauva les Proteſtans. Avant qu'il fût expiré, les ſuccès des armes Suédoiſes avoient entiérement changé la face des affaires.

Dans une diete électorale convoquée en 1630 à Ratisbonne, & à laquelle Ferdinand aſſiſta en perſonne, on devoit s'occuper ſérieuſement du repos de l'Allemagne ainſi que du redreſſement de tous les griefs. Les Catholiques n'étoient guere moins mécontens de l'Empereur, que ne l'étoient les Proteſtans, quoiqu'il crût s'être attaché tous les membres de la Ligue par l'Edit de Reſtitution, & l'Electeur de Bavière par la poſſeſſion de la plus grande partie du Palatinat. La bonne intelligence entre l'Empereur & les Princes ligués avoit beaucoup ſouffert depuis l'apparition de Wallenſtein. Accoutumé à faire la loi en Allemagne, à & ſe voir l'arbitre du ſort même de l'Empereur, le glorieux Prince Bavarois ſe voyoit devenu tout-à-coup moins néceſſaire à

la

la Cour de Vienne, & ſon influence évanouie avec celle de la Ligue : un autre ſe préſentoit pour recueillir les fruits de ſes victoires & plonger dans l'oubli tous les ſervices précédens. Le caractere altier du nouveau Duc de Fridlande, dont le plus doux triomphe étoit de braver les Princes & de donner une étendue odieuſe à l'autorité de ſon Maître, ne contribua pas peu à irriter le nouvel Electeur. Mécontent de l'Empereur & plein de défiance à ſon égard, il étoit entré, avec la France, en une alliance, à laquelle les autres Princes ligués étoient auſſi ſoupçonnés d'avoir accédé. Les craintes qu'inſpiroient les vues d'aggrandiſſement de la Cour Impériale, & l'indignation qu'excitoient les vexations criantes de ſon général, avoient étouffé en eux tout ſentiment de reconnoiſſance. Les excès commis par Wallenſtein étoient devenus inſupportables. Le Brandebourg eſtimoit ſes pertes à vingt millions; la Poméranie à dix; la Heſſe à ſept; les autres provinces à proportion. Les cris de vengeance étoient univerſels; toutes les repréſentations avoient été inutiles; plus de diſtinction entre les Catholiques & les Proteſtans; enfin, il n'y avoit qu'une voix ſur ce point. L'Empereur fut effrayé de ſe voir aſſailli d'un déluge de pétitions & de plaintes, toutes dirigées contre Wallenſtein; & ébranlé par l'horrible tableau des excès commis par ce général. Ferdinand n'étoit point un barbare. Si même il n'étoit pas innocent des horreurs qui ſe commettoient ſous ſon nom, il en ignoroit du moins l'excès: il n'héſita donc point à ſe rendre aux déſirs

des Princes, & il licencia auſſi-tôt dix-huit mille hommes de cavalerie. Tandis qu'il diminuoit ainſi ſes troupes, les Suédois faiſoient avec beaucoup d'activité des armemens pour entrer en Allemagne; & la plupart de ces mêmes troupes que l'Empereur venoit de congédier, s'empreſſerent de joindre les drapeaux de ces nouveaux ennemis.

Cette déférence de Ferdinand n'aboutit qu'à exciter l'Electeur de Baviere à former des prétentions plus hardies: il regardoit comme imparfait ce triomphe ſur l'Empereur, tant que le Duc de Fridlande conſerveroit le commandement des troupes de la Cour de Vienne. Ce fut alors que les princes ſe vengerent de l'orgueil de ce Général, qu'ils avoient éprouvé tous ſans exception. Le College Electoral & les Eſpagnols même demanderent unanimement ſon renvoi avec une ardeur qui en impoſa à ſon Maître. Néanmoins cette même ardeur avec laquelle les Princes alliés de Ferdinand inſiſtoient ſur la dépoſition de Wallenſtein, devoit plus que jamais le convaincre combien ce ſerviteur lui étoit indiſpenſable. Wallenſtein lui-même, inſtruit des cabales formées contre lui à Ratisbonne, n'oublia rien pour ouvrir les yeux à Ferdinand ſur les vrais deſſeins de l'Electeur de Baviere. Il parut lui-même à Ratisbonne; mais avec un faſte qui éclipſa celui même de la majeſté impériale, & qui ne fit que nourrir la haine de ſes ennemis.

L'Empereur cependant fut long-tems ſans pouvoir ſe decider. Le ſacrifice qu'on exigeoit de lui étoit trop douloureux. C'étoit au Duc de Fridlande

qu'il devoit toute ſa puiſſance; & il ſentoit tout ce qu'il alloit perdre en ce général, s'il le ſacrifioit à la haine de ſes ennemis. Mais malheureuſement, l'Empereur avoit alors un beſoin indiſpenſable de la bonne volonté des Electeurs: il penſoit à faire élire ſon fils Roi des Romains; & pour cet effet, le conſentement de Maximilien lui étoit néceſſaire. Cette affaire étoit à ſes yeux la plus preſſante; & pour gagner l'Electeur de Baviere, Ferdinand ne craignit pas de ſe priver du plus fidelle de ſes ſerviteurs.

Il étoit venu à Ratisbonne, pour réſider près cette même Diete Electorale, des Ambaſſadeurs de France, munis de pleins-pouvoirs à l'effet de terminer une guerre qui s'étoit allumée en Italie entre l'Empereur & leur Roi. Le Duc Vincent de Mantoue & de Montferrat étant mort ſans laiſſer de poſtérité, ſon plus proche parent, Charles, Duc de Névers, avoit auſſi-tôt pris poſſeſſion de cet héritage, ſans rendre à l'Empereur ce qu'il lui devoit en qualité de Seigneur ſuzerain de ces ſouverainetés. Appuyé des ſecours de la France & de Veniſe, il perſiſta dans ſon refus de remettre ces Duchés entre les mains de Commiſſaires impériaux, juſqu'à ce que ſes droits ſur ces pays euſſent été décidés. Ferdinand prit les armes, animé à cet effet par la Cour d'Eſpagne, qui, poſſédant le Milanois, ne voyoit qu'avec beaucoup d'inquiétude le proche voiſinage d'un vaſſal de la Couronne de France; elle ſaiſit d'ailleurs, avec empreſſement, cette occaſion de s'aggrandir dans cette partie de l'Italie. Malgré les ſollicitations du Pape Urbain VIII, qui s'efforçoit d'éloigner la guerre

de ces contrées, l'Empereur envoya au-delà des Alpes une armée allemande, dont la soudaine apparition répandit l'effroi dans tous les Etats de l'Italie. Les armes de l'Empereur étoient victorieuses dans toute l'Allemagne, lorsque ses troupes passerent les Alpes; & la terreur qui groſſit tous les objets crut voir revivre les anciennes vues de l'Autriche sur la monarchie universelle. L'épouvante & les ravages qui désoloient alors l'Allemagne, se répandirent sur les heureuses contrées que baigne le Pô. La ville de Mantoue fut prise d'assaut, & tous le pays qui l'environne éprouva la fureur d'une soldatesque effrénée. Aux cris contre l'Empereur, dont retentissoit toute l'Allemagne, se joignirent ceux de l'Italie entiere: & dans le Conclave même, il s'éleva des vœux secrets pour la prospérité des atmes Suédoises.

L'Empereur, intimidé par la haine générale que lui avoit attiré cette campagne d'Italie, & fatigué par les instances des Electeurs, qui appuyoient avec zele les demandes du ministre de France, écouta enfin les propositions de cette Couronne, & promit l'investiture au nouveau Duc de Mantoue.

Ce bon office de la Baviere méritoit de la réciprocité de la part de la France. La conclusion du traité donna l'occasion aux plénipotentiaires envoyés par Richelieu, pendant leur séjour à Ratisbonne, d'entourer l'Empereur des plus dangereuses intrigues; d'animer de plus en plus contre lui les princes ligués, & de diriger au désavantage de la Cour de Vienne toutes les démarches de cette Diete Electorale. Richelieu avoit choisi, à cet effet, un instru-

ment des plus propres, dans la perſonne du Pere Joſeph, Capucin, qui avoit été adjoint à l'Ambaſſade, ſous prétexte de l'accompagner. L'un des premiers points de ſes inſtructions ſecrettes, étoit de ne rien négliger pour obtenir le renvoi de Wallenſtein. Avec ce général, qui les avoit conduites à la victoire, les troupes autrichiennes perdoient la plus grande partie de leur aſcendant; & des armées entieres ne pouvoient remplacer la perte de ce ſeul homme. C'étoit donc un grand coup de politique, dans le même tems où un roi victorieux, maître abſolu de ſes opérations militaires, alloit prendre les armes contre l'Empereur, que d'ôter à celui-ci le ſeul général qui égalât ce nouvel ennemi en habileté & en réputation. Le Pere Joſeph, après s'être concerté avec l'Electeur de Baviere, entreprit de vaincre l'obſtination de l'Empereur qui étoit comme aſſiégé par les Eſpagnols & par tout le College Electoral. Il ſeroit bon, diſoit-il à ce Prince, de montrer à cet égard de la déférence aux Electeurs, pour les faire conſentir plus facilement à l'élection d'un Roi des Romains dans la perſonne de votre fils: cet orage paſſé, Wallenſtein ſera toujours prêt à reprendre le commandement des troupes. Ce moine aſtucieux connoiſſoit trop bien les circonſtances, pour rien hazarder par ce conſeil.

La voix d'un moine pouvoit, ſur l'Empereur, autant que celle d'un ange. Rien au monde, écrivoit ſon confeſſeur, ne lui étoit plus ſacré que la perſonne d'un prêtre: s'il fût arrivé qu'un ange & un religieux lui euſſent apparu en même tems, ſa

premiere révérence auroit été pour le moine, & la ſeconde ſeulement pour l'ange. La démiſſion de Wallenſtein fut réſolue.

En retour de cette pieuſe confiance, le Capucin contrecarra à Ratisbonne toutes les vues de l'Empereur, avec une telle habileté, que tous les efforts de ce Prince pour faire élire ſon fils Roi des Romains, furent ſans aucun ſuccès. Dans un article du traité qui venoit d'être conclu, la Couronne de France s'étoit engagée à obſerver la neutralité la plus parfaite envers tous les ennemis de l'Empereur; &, dans ce même tems, le Cardinal de Richelieu négocioit avec le roi de Suede, pour l'exciter à rompre avec la Cour Impériale & pour conclure une alliance entre la Suede & la France. Auſſi Richelieu ſe rétracta-t-il, auſſi-tôt que Wallenſtein eut été renvoyé; & le Pere Joſeph fut renfermé quelque tems dans un couvent, pour avoir outrepaſſé ſes pouvoirs. Ferdinand ne s'apperçut que trop tard à quel point il avoit été joué. Un ſimple Capucin, diſoit-il, m'a déſarmé de ſon roſaire, & il a ſu mettre ſix couronnes électorales ſous ſon capuchon. C'eſt ainſi que la ruſe & la fourberie triompherent de cet Empereur, en un tems où on le croyoit tout-puiſſant en Allemagne, & où ſes armes le rendoient tel en effet. Affoibli de quinze mille hommes & d'un général qui ſeul lui valoit une armée, il quitta Ratisbonne ſans avoir pu remplir le vœu pour lequel ſeul il s'étoit réſolu à tant de ſacrifices. Avant que les Suédois l'euſſent attaqué, Maximilien de Bavière & le Capucin Joſeph lui avoient porté des

plaies mortelles. Ce fut dans cette mémorable Diete Electorale de Ratisbonne, que fut décidée la guerre contre la Suede, & celle de Mantoue terminée. Les princes d'Empire s'étoient cependant employés inutilement, dans cette même assemblée, en faveur des Ducs de Mecklembourg; & l'Ambassadeur d'Angleterre n'avoit pas eu plus de succès dans ses instances faites au nom de son Maître, à l'effet d'obtenir en faveur de l'Electeur-Palatin une pension viagere pour lui & pour sa famille.

Wallenstein étoit à la tête d'une armée de près de cent mille hommes, dont il étoit adoré, lorsqu'on devoit lui annoncer la résolution de l'Empereur qui lui ôtoit le commandement. La plupart des officiers étoient ses créatures, & ses moindres signes des ordres pour le soldat. L'ambition de ce général ne connoissoit point de bornes; son orgueil étoit inflexible, & son humeur hautaine incapable d'endurer la plus légere mortification. Un moment devoit maintenant le précipiter du faîte de la puissance dans le néant de la vie obscure d'un particulier. Exécuter une pareille sentence sur un tel criminel, cela ne demandoit pas moins d'art qu'il n'en avoit coûté pour l'arracher au juge. Aussi eut-on la précaution de choisir deux des plus intimes amis de Wallenstein, pour lui annoncer son rappel: ils étoient chargés en même tems de donner à ce général les plus fortes assurances de la continuation de la bienveillance de l'Empereur.

Wallenstein connoissoit depuis long-tems l'objet de leur mission, lorsque les commissaires de l'Em-

pereur parurent devant lui. Il avoit eu le tems de se préparer à cette entrevue; aussi son visage leur offrit-il les traits du calme & de la satisfaction, tandis que son cœur étoit déchiré de douleur & de rage. Mais il s'étoit déterminé à obéir. L'Empereur le congédioit avant que les circonstances fussent mûres pour une démarche hardie, & que ses mesures ussent été prises. Ses biens immenses étoient épars dans la Boheme & dans la Moravie; l'Empereur pouvoit, en les confisquant, briser tous les ressorts de sa puissance. Wallenstein attendit donc sa vengeance de l'avenir; & il fut confirmé dans cet espoir par un astrologue italien, qui dirigeoit comme un enfant ce caractere impérieux. Seni, c'étoit le nom de cet imposteur, avoit lu dans les astres, que la brillante carriere de son maître ne finiroit pas de long-tems, & que l'avenir lui réservoit encore la plus éclatante fortune. Il n'étoit guere besoin de connoître les astres, pour prédire avec vraisemblance qu'un héros tel que Gustave-Adolphe ne permettroit pas long-tems à l'Empereur de ne pas employer un général tel que Wallenstein.

"L'Empereur est trahi,„ répondit Wallenstein aux commissaires du Chef de l'Empire; "je le plains, „ mais je lui pardonne. Il est évident que l'orgueil „ du Bavarois lui en a imposé. Il est douloureux „ pour moi, je l'avoue, qu'il ait si peu résisté avant „ de me sacrifier; mais j'obéirai.„ Il congédia les commissaires après leur avoir fait de magnifiques présens; & il supplia l'Empereur, dans une lettre fort soumise, de ne point lui retirer sa bienveillance, &

de le protéger dans les nouvelles dignités dont il lui étoit redevable. Des murmures universels éclaterent dans l'armée, quand on y eut appris le rappel de Wallenstein; & la plupart des meilleurs officiers se retirerent du service. Plusieurs suivirent le général dans ses terres en Boheme & en Moravie; & il s'en attacha d'autres par des pensions considérables, afin de pouvoir les employer au besoin.

Son plan, en rentrant dans l'état d'un simple particulier, n'étoit rien moins que celui d'une vie tranquille. Un faste royal, qui l'environna dans sa retraite, parut braver la sentence de son abaissement. Six portes conduisoient au palais qu'il habitoit à Prague, & cent maisons furent démolies pour faire place à la cour de cet édifice. Il fit bâtir de semblables palais dans le reste de ses nombreuses terres. Des gentilshommes issus des plus illustres Maisons, briguerent l'honneur de le servir; & l'on en vit rendre à l'Empereur leurs clefs de Chambellan, pour en venir faire les fonctions auprès de Wallenstein. Il entretenoit soixante pages, qu'il faisoit instruire par les plus excellens maîtres; & son anti-chambre étoit gardée par cinquante satellites. Sa table ordinaire n'étoit jamais de moins de cent couverts, & son maître-d'hôtel étoit un homme de haute naissance. Wallenstein faisoit-il quelque voyage, il étoit suivi par ses bagages trainés sur cent-vingt-quatre charriots attelés de quatre chevaux, & sa cour l'accompagnoit dans soixante caroffes avec cinquante chevaux de main. La magnificence de ses livrées, celle de ses équipages & de ses appar-

temens, répondoient à ce luxe. Six Barons & autant de Chevaliers entouroient sans cesse sa personne, pour être prêts à exécuter ses moindres signes; & douze patrouilles faisoient la ronde autour de son palais, pour en écarter jusqu'au moindre bruit. Son esprit, sans cesse occupé, avoit besoin du silence: aucun bruit de charriots ne pouvoit se faire entendre près de son palais; & souvent, à cet effet, les rues adjacentes étoient fermées de chaînes. Sa personne étoit muette comme toutes ses approches. Sombre, renfermé, impénétrable, il étoit plus avare de paroles que de présens, & le peu de ce qu'il disoit étoit prononcé d'un ton désagréable & aterrant. Jamais on ne le voyoit rire, & son phlegme résistoit à toutes les séductions des sens. Sans cesse occupé de grands desseins, il se refusoit tous les vains délassemens dans lesquels tant d'autres passent une vie oisive. Afin de se confier aussi peu que possible à la discrétion d'autrui, il soignoit lui-même une correspondance étendue dans toute l'Europe, & il écrivoit tout de sa propre main. Sa taille étoit haute & mince; il avoit le teint jaunâtre, les cheveux rouges & courts, les yeux petits, mais étincellans. Un sérieux effrayant siégeoit sur son front, & la prodigalité des récompenses pouvoit seule retenir auprès de lui la cohorte tremblante de ses serviteurs.

Ce fut dans cette fastueuse obscurité, que Wallenstein attendit avec calme, mais non oisif, son heure brillante & le jour de la vengeance, dont les victoires de Gustave-Adolphe lui firent bientôt pres-

ſentir les douceurs. Aucun de ſes plans vaſtes & ambitieux ne fut abandonné ; & l'ingratitude de l'Empereur n'avoit fait que le délivrer d'un frein incommode. L'éclat éblouiſſant de ſa vie privée trahiſſoit l'élan orgueilleux de ſes vues ; &, prodigue en monarque, il paroiſſoit regarder déja comme des poſſeſſions aſſurées, les biens que ſon ambition lui faiſoit eſpérer.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE DE TRENTE ANS.

Livre troiſieme.

La démiſſion de Wallenſtein & l'invaſion de Guſtave-Adolphe en Allemagne rendoient à l'Empereur un nouveau général néceſſaire : il ne paroiſſoit pas moins indiſpenſable, de réunir ſous un ſeul chef le commandement juſqu'alors diviſé des troupes impériales & de celles de la Ligue. L'Electeur Maximilien de Baviere ambitionnoit beaucoup ce poſte brillant, qui devoit mettre l'Empereur dans ſa dépendance ; mais cette même conſidération faiſoit déſirer à Ferdinand, de pouvoir conférer ce commandement au roi de Hongrie, ſon fils aîné. On convint enfin, pour éloigner les deux aſpirans & ſatisfaire en même tems l'Empereur & la Ligue, de charger de ce commandement le général Comte de Tilly, qui quitta le ſervice de Baviere pour paſſer dans celui de l'Autriche. Les troupes que Ferdinand avoit en Allemagne pouvoient être, après la retraite de Wallenſtein, au nombre d'environ quarante mille hommes : les forces de la Ligue n'étoient guere moins nombreuſes : les deux armées étoient commandées

par d'excellens officiers, aguerries par pluſieurs campagnes, & enorgueillies par une longue ſuite de victoires. On croyoit, avec de telles forces, pouvoir redouter d'autant moins l'approche des Suédois, que l'on étoit maître des duchés de Mecklembourg & de Poméranie, ſeules entrées par leſquelles l'ennemi pouvoit pénétrer en Allemagne.

Après la tentative malheureuſe du Roi de Danemarc, pour arrêter les progrès de l'Empereur, Guſtave-Adolphe étoit le ſeul Prince de l'Europe, de qui la liberté ſuccombante de l'Empire pût eſpérer ſon ſalut; & le ſeul auſſi, que les plus preſſantes conſidérations de politique, des recens outrages & ſes talens perſonnels rendiſſent capable d'une auſſi grande entrepriſe.

Les mêmes motifs qui lui étoient communs avec le Roi de Danemarc, l'avoient engagé, déja avant que la guerre eût éclaté dans la Baſſe-Saxe, à faire l'offre de ſa perſonne & de ſes armes pour la défenſe de l'Empire Germanique. Le roi de Danemarc avoit ſu obtenir pour lui même une préférence dont les ſuites lui devinrent ſi pernicieuſes. Depuis cette époque, l'orgueil de Wallenſtein & les hauteurs de la Cour de Vienne n'avoient ceſſé de provoquer Guſtave, & d'exciter en lui un reſſentiment qui devoit achever de le déterminer à rompre avec l'Empereur. Des troupes Impériales avoient été envoyées au ſecours du Roi de Pologne Sigismond, pour défendre la Pruſſe contre la Suede: le roi de Suede s'étant plaint à Wallenſtein de ces hoſtilités, ce général avoit répondu, "que l'Empereur n'ayant que

„ trop de ſoldats, il devoit les employer à la dé-
„ fenſe de ſes bons Amis & Alliés.„ Wallenſtein avoit refuſé, aux Ambaſſadeurs de Guſtave, avec l'arrogance la plus injurieuſe, toute admiſſion au Congrès de Lubeck, lorſqu'on négocioit la paix avec le Danemarc; & ces Ambaſſadeurs ayant perſiſté avec fermeté à y avoir entrée, il avoit oſé les menacer de traitemens contraires au droit des gens. Ferdinand avoit fait inſulter le pavillon Suédois, & intercepter des dépêches du Roi pour la Tranſilvanie. L'Empereur n'avoit ceſſé de mettre obſtacle à la paix entre la Suede & la Pologne; de ſoutenir les prétentions de Sigismond au trône de Suede; & de refuſer à Guſtave le titre de Roi. Il n'avoit daigné faire aucune attention aux repréſentations fréquentes de ce Prince; & au lieu de lui donner quelque ſatisfaction, il n'avoit ceſſé d'accumuler offenſe ſur offenſe contre Guſtave.

Tant de provocations perſonnelles, à l'appui deſquelles venoient les plus puiſſans motifs de conſcience & de politique, ne pouvoient que produire la plus profonde impreſſion ſur l'ame d'un Prince, qui étoit d'autant plus jaloux de l'honneur de ſa couronne, qu'on oſoit la lui diſputer; qui ſe trouvoit infiniment flatté par la gloire de défendre les opprimés, & qui enfin aimoit avec paſſion la guerre, comme l'élément principal de ſon génie. Mais il ne pouvoit ſonger à une guerre nouvelle & dangereuſe, avant qu'une paix ou une trêve avec la Pologne lui laiſſât toute liberté à cet égard.

Le Cardinal de Richelieu eut la gloire de négo-

cier cette trêve entre les Couronnes de Pologne & de Suede. Ce grand homme, qui tenoit, d'une main, le timon de l'Europe, tandis que, de l'autre, il domptoit la fureur des factions & abaiſſoit l'orgueil des Grands du royaume dont le gouvernement lui étoit confié, ne perdoit pas de vue, au milieu des inquiétudes d'une adminiſtration orageuſe, ſon plan d'arrêter dans leur cours orgueilleux les progrès de la puiſſance de la Maiſon d'Autriche. Mais les circonſtances particulieres où ſe trouvoit le Cardinal, ainſi que l'état de la France, mettoient de grands obſtacles à l'exécution de ce deſſein; car le plus grand homme même ne peut braver impunément les préjugés de ſon ſiecle. Miniſtre d'un Roi Catholique, & Prince lui-même de l'Egliſe Romaine, il n'oſoit encore ſe hazarder à attaquer, de concert avec les ennemis de ſa religion, une Puiſſance qui avoit ſu conſacrer, aux yeux de la multitude, ſous le maſque de la religion, les vues de ſon ambition & de ſon orgueil. Les égards, que Richelieu devoit aux préjugés de ſes contemporains, lui firent borner ſa politique aux tentatives précautionnées de cacher ſous l'ombre du ſilence, & de faire exécuter par une main étrangere les vaſtes projets de ſon génie éclairé. Après avoir fait de vains efforts pour prévenir que la paix ſe fit entre l'Empereur & la Cour de Danemarc, il eut recours à Guſtave-Adolphe, le héros de ſon ſiecle. Rien ne fut épargné pour déterminer ce Prince, & en même tems pour lui faciliter l'exécution. Charnaſſé ſe rendit dans la Pruſſe-Polonoiſe, où Guſtave-Adolphe

faiſoit la guerre alors. Ce négociateur paſſoit ſans ceſſe d'un camp ennemi à l'autre, pour ménager une trêve ou une paix entre les deux Couronnes. Guſtave y étoit diſpoſé depuis long-tems; & le Miniſtre de France réuſſit enfin à ouvrir les yeux au Roi Sigismond tant ſur ſes vrais intérêts que ſur la politique aſtucieuſe du Cabinet Autrichien. Il fut conclu, entre les deux Rois, une trêve pour ſix années, par laquelle Guſtave-Adolphe garda toutes ſes conquêtes, & fut enfin à même, ainſi qu'il le deſiroit, de tourner contre l'Empereur l'effort de ſes armes. Charnaſſé lui offrit, pour cette entrepriſe, l'alliance de ſon Roi & des ſubſides conſidérables; mais Guſtave craignoit, non ſans fondement, en acceptant ces offres, de ſe mettre ſous la dépendance de la Cour de France qui pourroit l'arrêter au milieu de ſes victoires: il ne redoutoit pas moins, en s'alliant avec une Puiſſance Catholique, d'exciter des défiances parmi les Proteſtans.

Quelque juſte & preſſante que fût cette guerre, autant étoient contraires les circonſtances au milieu deſquelles Guſtave l'entreprit. Le nom de l'Empereur étoit redouté dans toute l'Europe; ſes reſſources étoient inépuiſables, & ſes armées juſqu'alors invincibles. Une entrepriſe auſſi dangereuſe eût effrayé tout autre que le Roi de Suede. Guſtave ne ſe diſſimula aucun des dangers ni des obſtacles qui s'oppoſoient à ſon entrepriſe; mais il connoiſſoit auſſi les moyens par leſquels il eſpéroit de les ſurmonter. Son armée étoit peu nombreuſe, mais bien diſciplinée; la rigueur du climat & une longue ſuite de

campagnes

campagnes l'avoient endurcie aux plus grandes fatigues ; & la guerre de Pologne l'avoit formée à la victoire. La Suede, quoique peu riche & peu peuplée, & malgré les grands efforts qu'elle avoit faits dans une guerre de huit ans, étoit dévouée à ſon Roi, & lui étoit attachée avec un enthouſiaſme, qui lui aſſuroit les ſecours volontaires & empreſſés de tous les Ordres de ſon royaume. Le nom de l'Empereur étoit au moins autant haï que redouté dans toute l'Allemagne : les Princes Proteſtans paroiſſoient n'attendre que l'arrivée d'un libérateur, pour ſecouer le joug inſupportable de la tyrannie & ſe déclarer ouvertement en faveur de la Suede. Les Princes Catholiques ne pouvoient même voir qu'avec ſatisfaction, l'approche d'un ennemi qui devoit affoiblir la puiſſance prépondérante de l'Empereur. La premiere victoire, remportée en Allemagne, devoit être déciſive pour la cauſe de Guſtave, engager les Princes encore incertains à ſe déclarer, animer le courage de ſes partiſans, augmenter l'affluence des combattans ſous ſes drapeaux, & ouvrir de ſecondes reſſources pour continuer la guerre. Si la plupart des provinces de l'Allemagne avoient juſqu'ici ſouffert des oppreſſions ſans nombre, la guerre avoit cependant épargné les riches villes anſéatiques, qui ne pouvoient héſiter à prévenir leur ruine commune par des ſacrifices modiques & volontaires. Plus l'armée Suédoiſe feroit de progrès, plus les troupes ennemies devoient naturellement diminuer ; puiſqu'elles ne pouvoient ſe nourrir que de la ſubſtance des provinces qu'elles avoient inondées. Des envois

de troupes, faits mal-à-propos en Italie & dans les Pays-Bas, avoient d'ailleurs affoibli conſidérablement l'armée Impériale: l'Eſpagne, affoiblie par la perte récente de ſes gallions, & occupée d'une guerre onéreuſe dans les Pays-Bas, ne pouvoit fournir que peu de ſecours à la Cour de Vienne; tandis que la Grande-Brétagne offroit des ſubſides au Roi de Suede, & que la France, qui venoit de rétablir la tranquillité dans ſon ſein, prévenoit ce Prince par les offres les plus avantageuſes.

Mais le garant le plus aſſuré de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe, Guſtave le trouvoit en lui-même. La prudence exigeoit qu'il s'aſſurât de tous les ſecours poſſibles, afin d'éviter tout reproche de témérité; mais ce fut dans ſon ſein même que ce grand Prince puiſa ſa confiance & ſon courage. Guſtave étoit inconteſtablement le premier général de ſon ſiecle & le plus vaillant ſoldat d'une armée qu'il avoit créée. Familiariſé avec la tactique des Grecs & des Romains, il avoit inventé une plus parfaite, laquelle a ſervi depuis de modele aux plus grands capitaines qui lui ont ſuccédé. Ce fut lui qui diminua les nombreux eſcadrons, pour faciliter & rendre plus rapides les évolutions de la cavalerie; & dans la même vue, il ſépara les bataillons par de plus grands eſpaces. Il rangea, ſur deux lignes, ſon armée qui auparavant n'en formoit qu'une ſeule dans l'ordre de bataille, afin que la ſeconde ligne pût prendre la place de la premiere, lorſque celle-ci ſe verroit contrainte de plier. Il remédia au défaut du trop petit nombre de ſa cavalerie, en

plaçant des fantaſſins entre les cavaliers; ce qui ſouvent décida de la victoire. Ce fut de Guſtave, que l'Europe apprit à connoître l'importance de l'infanterie. L'Allemagne entiere a admiré l'exacte diſcipline qui diſtinguoit ſi glorieuſement, ſur le territoire de l'Empire, les armées Suédoiſes: tous les excès y étoient ſévérement punis, & plus rigoureuſement encore le pillage, le jeu & le duel. Les loix militaires de la Suede alloient même juſqu'à preſcrire la tempérance & la ſobriété. Auſſi ne voyoit-on ni or ni argent dans tout le camp Suédois, pas même dans la tente du monarque. L'œil du général veilloit avec le même ſoin ſur les mœurs du ſoldat, que ſur ſa bravoure & ſur l'exactitude du ſervice. Chaque jour, tous les régimens, formés en cercle autour de leur aumônier, faiſoient la priere du matin & celle du ſoir; & le roi lui-même donnoit l'exemple de ce devoir pieux. Une dévotion ſincere élevoit le courage qui animoit le cœur du grand Guſtave. Exempt également de cette ſuperſtition qui anéantit le frein néceſſaire aux paſſions effrénées du ſauvage barbare, & de cette bigotterie aviliſſante & timorée qui caractériſoit Ferdinand, Guſtave, au faite de la gloire & du bonheur, ne ceſſa jamais d'être homme & d'être chrétien, mais auſſi, dans ſa dévotion, il fut toujours roi, toujours héros. Il ſupportoit, de même que le dernier ſoldat de ſon armée, toutes les fatigues, tous les dangers de la guerre: au plus noir de la mêlée, ſon eſprit étoit calme & ſerein; préſent partout par ſes regards, il oublioit la mort qui l'envi-

ronnoit: toujours on le trouvoit affrontant les plus preſſans dangers. Son courage ne lui faiſoit oublier que trop ſouvent ce qu'il devoit à ſon armée comme roi & comme général; auſſi une mort, telle que celle d'un ſimple ſoldat, termina t-elle la vie de ce grand monarque. Mais le lâche ſuivoit, comme le ſoldat le plus courageux, un tel Chef dans le chemin de la victoire; & il n'échappoit à ſes regards, perçans comme ceux de l'aigle, aucun des traits héroïques que ſon exemple avoit excités. La gloire de ſon roi enflammoit même le cœur de tous les Suédois, d'un noble orgueil & d'un généreux enthouſiaſme. Flatté d'avoir un tel Souverain, le cultivateur de la Finlande & de la Gothie apportoit avec joie tout ce dont ſa pauvreté lui permettoit de faire le ſacrifice: le ſoldat prodiguoit ſon ſang; & l'élan que Guſtave ſut donner à l'eſprit de ce peuple, ſurvécut long-tems à ce Prince.

Auſſi peu l'on avoit de doutes ſur la néceſſité de la guerre, autant l'on étoit indécis ſur la maniere dont elle devoit être conduite. Le courageux Oxenſtiern lui-même étoit effrayé de l'idée d'une guerre offenſive, pour laquelle il trouvoit les reſſources de la Suede trop foibles, en comparaiſon de celles d'un Prince qui diſpoſoit de l'Allemagne entiere, comme ſi elle eût été ſa propriété. La prudence plus éclairée du héros calma les craintes de ſon miniſtre. "Tout eſt perdu „ diſoit Guſtave, "ſi nous attendons l'ennemi en Suede, & que nous „ perdions une bataille; tout eſt gagné, ſi nous dé„ butons heureuſement dans l'Empire. La mer eſt

„ grande, & nous avons en Suede de vaſtes côtes à „ garder. Si la flotte ennemie nous échappoit, ou „ ſi la nôtre étoit battue, nous ſerions hors d'état „ de prévenir un débarquement. Tout dépend donc „ pour nous de la conſervation de Stralſund : tant „ que ce port nous ſera ouvert, nous conſerverons „ notre ſupériorité ſur la Baltique, & nous aurons „ toujours une retraite aſſurée dans l'Allemagne „ même. Mais pour défendre Stralſund, nous ne „ devons pas nous tapir dans la Suede ; il nous faut „ paſſer en Poméranie avec une armée. Ne me par- „ lez donc plus d'une guerre défenſive, par la- „ quelle nous perdrions les plus importans de nos „ avantages. La Suede ne doit apperçevoir aucun „ étendart ennemi ; ſi nous ſommes vaincus en Al- „ lemagne, il ſera toujours tems de ſuivre votre plan „ de défenſe."

Il fut donc réſolu de paſſer en Allemagne, & d'attaquer l'Empereur. Les armemens ſe firent avec la plus grande vivacité ; &, dans ſes meſures, Guſtave ne montra pas moins de prudence ni de ſageſſe, que ſes deſſeins manifeſtoient de courage & de grandeur. Il falloit, avant tout, dans une guerre auſſi éloignée, mettre la Suede en ſûreté contre les deſſeins équivoques des Puiſſances voiſines. Guſtave s'aſſura de l'amitié du Roi de Danemarc, dans une entrevue perſonnelle qu'il eut à Markaröd avec ce Prince : il munit ſes frontieres du côté de la Ruſſie ; quant à la Pologne, on pouvoit lui en impoſer toujours depuis l'Allemagne, au cas où cette Couronne auroit voulu rompre la trêve. Falkenberg, né-

gociateur Suédois, qui s'étoit rendu en Hollande & dans plusieurs Cours d'Allemagne, donnoit à son Maître les espérances les plus flatteuses de la part de plusieurs Princes Protestans, quoique cependant aucun d'eux n'eût assez de courage & de dévouement pour entrer avec lui en une alliance formelle. Les villes de Lübeck & de Hambourg se montrèrent disposées à faire des avances d'argent, & à en recevoir le rembours en cuivre de Suède. Il fut aussi envoyé des personnes de confiance à Bethlen-Gabor, Prince de Transilvanie, afin d'armer contre l'Empereur cet implacable ennemi de l'Autriche.

On faisoit cependant, en Allemagne & dans les Provinces-Unies, des enrôlemens de soldats pour la Suede; on complétoit les régimens, on en levoit de nouveaux, on frétoit des navires, on équipoit la flotte & l'on rassembloit en aussi grande quantité que possible, de l'argent, des vivres & des munitions de guerre. Trente vaisseaux de guerre furent bientôt prêts à appareiller; une armée de quinze mille hommes étoit rassemblée, avec deux cens vaisseaux de transport destinés à la porter en Allemagne. Gustave ne voulut point y conduire de plus grandes forces, dont l'entretien auroit surpassé les ressources de son royaume. Mais quelque petite que fût cette armée, autant elle excelloit par le choix des troupes, par leur discipline, leur courage & leur expérience. Cette armée pouvoit devenir le noyau d'une plus grande force militaire, quand elle auroit fait quelques progrès sur le territoire de l'Allemagne, & que la fortune auroit favo-

risé ſes premieres opérations. Oxenſtiern, en même tems général & chancelier de Guſtave, étoit en Pruſſe avec dix mille hommes, pour aſſurer cette province contre la Pologne. Quelques troupes réglées, & un corps de milices qui ſervoit de pépiniere à l'armée, demeurerent en Suede, afin que le royaume ne pût être pris à dépourvu par un voiſin toujours porté à enfreindre les traités les plus ſolemnels.

Telles furent les meſures que prit Guſtave pour la défenſe & pour la ſureté de ſon royaume. Il ne pourvut pas avec moins de ſageſſe ni de ſoins à l'adminiſtration de l'intérieur. La régence fut conférée au Sénat, & les finances au Comte-Palatin Jean-Caſimir, beau-frere du Roi. La Reine, quoique tendrement aimée de ſon époux, fut éloignée de toutes les affaires du gouvernement, auxquelles les facultés bornées de ſon eſprit la rendoient peu propre. Le roi prit des arrangemens tels que s'il eût prévu ſa mort. Le 20 May 1630, après qu'il eut terminé tous ſes arrangemens, & tout étant prêt pour le départ, le roi parut à Stockholm dans l'aſſemblée de la Diete, pour faire ſes derniers adieux aux différens Ordres de ſon royaume. Là il prit entre ſes bras ſa fille Chriſtine, âgée ſeulement de quatre ans, & qui, au berceau, avoit déja été déclarée ſon héritiere: il la préſenta aux Etats comme celle qui devoit être un jour leur Souveraine; il fit renouveller, au cas où il ne reviendroit pas en Suede, le ſerment de fidélité, deja prêté à cet enfant, & lire l'ordonnance relative à l'adminiſtration du

royaume pendant ſon abſence ou pendant la minorité de ſa fille. L'aſſemblée entiere fondit en larmes; & le roi lui-même eut beſoin de quelques momens, pour rappeller ſa fermeté & ſe mettre en état de prononcer ſes derniers adieux à la Diete.

" Ce n'eſt point témérairement, „ dit il aux quatre Ordres de ſon royaume, " que je me précipite, „ & vous avec moi, dans cette nouvelle & dangereuſe guerre. Je prends à témoin le Dieu Tout-„ Puiſſant, que je ne vais pas combattre pour ſatisfaire une vaine ardeur guerriere. L'Empereur m'a „ indignement offenſé dans la perſonne de mes ambaſſadeurs; il a donné de l'appui à mes ennemis, „ il perſécute mes alliés & mes freres: il foule aux „ pieds ma religion, & il oſe porter ſa main juſques ſur ma couronne. Les Etats opprimés de „ l'Allemagne nous appellent avec inſtances à leur „ aide, &, s'il plait à Dieu, nous leur donnerons „ du ſecours. "

" Je connois les dangers auxquels ma vie va „ être expoſée: jamais je ne les ai évités; & il ſera „ difficile que je leur échappe. La Providence di-„ vine m'a juſqu'ici conſervé miraculeuſement; mais „ enfin il faudra que je meure pour la défenſe de „ ma patrie. Je vous remets à la protection du „ Ciel. Soyez juſtes, ſoyez conſciencieux; menez „ une vie irréprochable, & nous nous reverrons un „ jour dans l'éternité. "

" C'eſt à vous, Sénateurs de mon royaume, que „ je m'adreſſe d'abord. Dieu veuille vous éclairer, „ vous remplir de ſageſſe, & diriger tous vos con-

„ ſeils pour le plus grand bien de mon royaume.
„ Je vous recommande, brave Nobleſſe, à la pro-
„ tection du Très-Haut: continuez de vous mon-
„ trer les dignes deſcendans de ces héros de la Go-
„ thie, dont la valeur fit rentrer l'antique Rome
„ dans la pouſſiere. Vous, Miniſtres de l'Egliſe,
„ je vous exhorte à la tolérance & la concorde:
„ ſoyez vous-mêmes le modele des vertus que vous
„ prêchez, & n'abuſez jamais de votre empire ſur
„ les cœurs de mes peuples. Quant à vous, Meſ-
„ ſieurs les Députés des Ordres des Bourgeois &
„ des Payſans, je vous ſouhaite les bénédictions du
„ Ciel, des récoltes heureuſes, récompenſes de vos
„ travaux & de votre induſtrie; que vos granges
„ ſoient toujours remplies, & que vous abondiez
„ en tous les biens de cette vie. Je fais pour vous
„ tous, tant abſens que préſens, les vœux les plus
„ ſinceres au Ciel. Je vous dis à tous mes tendres
„ adieux! peut-être eſt-ce pour toujours."

L'embarquement des troupes ſe fit à Elfsnaben, où mouilloit la flotte: un peuple innombrable s'y étoit rendu, pour être témoin d'un ſpectacle auſſi magnifique que touchant. Les cœurs de tous les ſpectateurs ſe trouvoient agités par les ſentimens les plus contraires, ſelon qu'ils étoient plus touchés du danger de l'entrepriſe, ou du courage & de la grandeur de leur Roi. Parmi les généraux qui commandoient cette armée, Guſtave Horn, le Rhingrave Louis, Henri-Mathieu, comte de Thurn, Ortenbourg, Baudiſſen, Bannier, Teufel, Tott, Mouſtenfahl, Falkenberg, Kniphauſen &c., acquirent de-

puis une réputation éclatante. La flotte, retenue par des vents contraires, ne put mettre à la voile qu'en Juin; & elle atteignit, le 24 du même mois, l'isle de Rugen sur les côtes de la Poméranie.

Gustave-Adolphe fut le premier qui descendit à terre. A la vue de ses troupes, il se mit à genoux sur ce rivage de l'Allemagne, & rendit graces au Tout-Puissant de la conservation de sa flotte & de son armée. Il fit débarquer ses troupes sur les isles de Wollin & d'Usedom, dont les garnisons impériales, à son approche, abandonnerent leurs retranchemens pour prendre la fuite. Ses premiers pas dans l'Empire furent des conquêtes. Avec la rapidité de l'eclair, Gustave parut devant Stettin, afin de s'assurer de cette place importante, avant que les Impériaux pussent le prévenir. Bogislas XIV, Duc de Poméranie, prince foible & avancé en âge, étoit fatigué, depuis long-tems, des excès que les troupes impériales avoient commis dans ses Etats & qu'elles y exerçoient encore; mais trop foible pour leur résister, il avoit fléchi, quoiqu'en murmurant, sous la prépondérance du vainqueur. L'arrivée du Roi de Suede, au lieu de lui inspirer du courage, le plongea dans la crainte & dans l'incertitude. Autant son pays saignoit encore des plaies que les troupes de l'Empereur lui avoient portées, aussi peu ce Prince pouvoit se résoudre à provoquer les vengeances de la Cour de Vienne, en favorisant ouvertement les armes Suédoises. Gustave-Adolphe, campé sous les canons de Stettin, somma cette ville de recevoir garnison Suédoise. Bogislas se rendit

en perſonne au camp du Roi, pour l'engager à renoncer à ce deſſein. "Je viens à vous, „ répondit Guſtave, "comme ami & non comme ennemi; „ ce n'eſt point avec la Poméranie, ni avec l'Em„ pire Germanique, mais c'eſt avec vos ennemis „ que je ſuis en guerre. Votre duché ſera un dé„ pôt ſacré entre mes mains; & il vous ſera reſti„ tué à la fin de la campagne bien plus certainement „ que par tout autre que moi. Voyez les traces „ que les troupes impériales ont laiſſées dans vos „ Etats; voyez celles du paſſage des miennes à Uſe„ dom, & choiſiſſez un ami entre l'Empereur & „ moi. A quoi devriez-vous vous attendre, ſi l'Em„ pereur devoit s'emparer de votre capitale; vous „ ſera-t-il plus favorable que je ne le ſuis? Ou vou„ lez-vous peut-être m'arrêter dans mes victoires? „ Le moment preſſe: prenez une réſolution, & ne „ me contraignez pas à recourir à des meſures plus „ ſérieuſes."

L'alternative étoit bien douloureuſe pour le Duc de Poméranie: il voyoit d'un côté le Roi de Suede, à la tête d'une armée formidable, devant les murs de ſa réſidence; d'autre part, il enviſageoit les vengeances de l'Empereur, ainſi que l'effrayant exemple de tant de Princes d'Empire, qui, victimes du reſſentiment de la Cour de Vienne, traînoient dans l'exil leur douloureuſe exiſtence. Le danger le plus preſſant détermina ſa réſolution. Les portes de Stettin furent ouvertes au Roi; des troupes Suédoiſes y entrerent, & les Impériaux, qui s'en approchoient à grandes journées, ſe virent ainſi prévenus.

La prise de Stettin assuroit au Roi de Suede une place de retraite dans la Poméranie, la navigation de l'Oder, & une place-d'armes pour ses troupes. Le Duc Bogislas ne perdit point de tems pour excuser auprès de l'Empereur cette démarche dont il prétexta la nécessité; néanmoins, convaincu du caractere implacable de Ferdinand II, il entra avec son nouveau protecteur en des liaisons étroites, afin de se garantir, par l'alliance de la Suede, des vengeances de l'Autriche. Le Roi acquit, par cette alliance avec Bogislas, un ami important sur le territoire de l'Allemagne, qui assuroit ses arrieres & la communication libre avec la Suede.

Gustave-Adolphe, que l'Empereur avoit attaqué le premier dans la Prusse, crut pouvoir se croire au-dessus des formalités usitées; & il commença les hostilités sans faire aucune déclaration de guerre. Il justifia, devant les autres Princes de l'Europe, cette conduite par un manifeste particulier, dans lequel étoient déduits tous les motifs déja connus, qui l'avoient engagé à prendre les armes. Cependant il poursuivoit ses avantages en Poméranie, où il voyoit son armée s'augmenter chaque jour. Des officiers & soldats, qui avoient combattu sous Mansfeld, sous le Duc Christian de Brunswick & sous le Roi de Danemarc, accouroient en foule sous ses drapeaux, pour combattre de concert avec ses troupes victorieuses.

L'invasion du Roi de Suede en Allemagne ne fit point, à beaucoup près, sur la Cour de Vienne, l'impression qu'on ne tarda pas à s'appercevoir que

devoit exciter ce nouvel ennemi. Cette Cour, dont la hauteur étoit portée au plus haut point par les ſuccès inouis qui juſqu'alors avoient accompagné ſes armes jettoit des regards dédaigneux ſur un prince venu, du royaume le plus reculé de l'Europe, avec une poignée de troupes, & qui, ainſi qu'on en étoit perſuadé, ne devoit la réputation qu'il s'étoit faite dans les armes, qu'au peu d'habileté d'un ennemi plus foible que lui. Le tableau déſavantageux que Wallenſtein, non ſans deſſein, avoit fait des forces de la Suede, augmentoit encore la préſomption de l'Empereur. Comment auroit-il pu craindre un ennemi, que ſon général ſe faiſoit fort de chaſſer de l'Allemagne à coups de verges. Les progrès rapides de Guſtave ne purent même diſſiper entiérement ce préjugé, que nourriſſoient chaque jour les plaiſanteries des courtiſans. On n'appelloit Guſtave, à Vienne, que le roi de neige, qui ſe fondroit à vue d'œil à meſure qu'il s'avanceroit vers le midi. Les Electeurs même, qui étoient aſſemblés à Ratisbonne, ne daignerent faire aucune attention aux demandes du Roi de Suede, auquel, par l'effet d'une aveugle déférence pour l'Empereur, ils refuſerent de donner le titre de Roi. Tandis qu'on ſe moquoit ainſi de lui à Vienne & à Ratisbonne, Guſtave s'emparoit de beaucoup de places fortes dans les Duchés de Poméranie & de Mecklenbourg.

Malgré le mépris qu'il faiſoit du Roi de Suede, l'Empereur s'étoit montré diſpoſé à terminer à l'amiable ſes différends avec Guſtave; & il avoit envoyé, pour cette fin, des plénipotentiaires à Dantzig.

Mais leurs instructions prouverent clairement combien peu ces démonstrations de l'Empereur étoient sinceres, puisqu'il continuoit de lui refuser le titre de Roi. Les vues de Ferdinand parurent n'être plus que de rejetter sur le Roi de Suede tout ce qu'une attaque a d'odieux, & de pouvoir s'assurer d'autant plus facilement les secours des Princes d'Empire. Ce congrès de Dantzig se sépara donc sans fruit, ainsi qu'on avoit dû s'y attendre; & une correspondance fort-vive entre les deux parties mit le comble à leur animosité.

Un des généraux de l'Empereur, Torquato Conti, qui commandoit l'armée de Poméranie, avoit cependant fait d'inutiles efforts pour enlever Stettin aux Suédois. Ceux-ci chasserent successivement les troupes impériales d'un grand nombre de places fortes: Damm, Stargard, Camin & Wolgast tomberent rapidement au pouvoir de Gustave. Pour se venger du Duc de Poméranie, ce général fit commettre, dans sa retraite, les excès les plus criants envers les habitans de ce duché, que son avarice avoit vexés déja de la maniere la plus cruelle. Sous le prétexte d'ôter aux Suédois les moyens de se procurer des vivres, tout fut pillé & ravagé; & souvent, lorsque les Impériaux se voyoient contraints d'abandonner une ville, ils y mettoient le feu afin de n'en laisser que les ruines à l'ennemi. Mais ces barbaries ne servirent qu'à donner d'autant plus d'éclat à la conduite opposée des Suédois, & à gagner tous les cœurs à un Roi qui savoit respecter l'humanité. Le soldat Suédois payoit tout ce

qui lui étoit néceſſaire ; &, dans ſes marches, il ne touchoit à aucune propriété. Auſſi les Suédois étoient-ils reçus à bras ouverts, dans les villes & dans les campagnes ; tandis que tous les ſoldats Impériaux, qui tomboient entre les mains des payſans de la Poméranie, étoient maſſacrés ſans miſéricorde. Quantité de Poméraniens entrerent au ſervice de Suede ; & les Etats de ce duché, malgré l'épuiſement où ils étoient réduits, conſentirent avec joie à payer au Roi une contribution de cent mille florins.

Torquato Conti, malgré la dureté de ſon caractere, étoit un excellent général. Ne pouvant chaſſer le Roi de Suede de Stettin, il chercha du moins à faire enſorte que la poſſeſſion de cette place lui devint inutile. Il ſe retrancha à Garz, au-deſſus de Stettin, ſur l'Oder, afin d'être maître de ce fleuve, & de couper à cette ville toute communication avec l'Allemagne. Il ne fut pas poſſible de l'obliger à livrer bataille au Roi, qui lui étoit ſupérieur en forces : ce prince ne réuſſit pas mieux dans l'aſſaut qu'il donna aux formidables retranchemens des Impériaux. Torquato, trop denué de troupes & d'argent pour agir offenſivement contre le Roi de Suede, ne ſongeoit qu'à donner, au Comte de Tilly, le tems d'accourir au ſecours de la Poméranie, pour ſe réunir enſuite avec ce général & marcher contre Guſtave. Il ſe prévalut même, un jour, de l'abſence du Roi, pour tenter de s'emparer de Stettin par ſurpriſe. Mais il étoit difficile de prendre les Suédois au dépourvu. Ils repouſſerent avec vigueur

la vive attaque des Impériaux, & Torquato ſe retira après avoir perdu beaucoup de monde. On ne peut diſconvenir que Guſtave n'ait été redevable de ces ſuccès autant à la Fortune qu'à ſon expérience dans l'art de la guerre. Depuis la retraite de Wallenſtein, les troupes impériales s'étoient profondément dégradées. Tous leurs excès furent alors cruellement vengés ſur elles-mêmes. Des provinces épuiſées & réduites en déſert ne pouvoient plus leur fournir aucun entretien. Toute diſcipline étoit anéantie; les ordres d'aucun officier n'étoient reſpectés; de fréquentes déſertions diminuoient leur nombre à vue d'œil, ainſi que la mortalité générale, cauſée par les froids extrêmes d'un climat étranger. Dans ces circonſtances, Torquato deſiroit de la tranquillité, afin de refaire ſes troupes dans des quartiers-d'hyver; mais il avoit affaire à un ennemi pour lequel le ciel de l'Allemagne n'offroit aucune ſaiſon rigoureuſe. Guſtave avoit eu la précaution de pourvoir ſes troupes de peaux de moutons, de ſorte qu'elles purent tenir la campagne, même pendant les plus grandes froidures. Il fit donc, aux plénipotentiaires impériaux, qui étoient venus pour négocier une ſuſpenſion d'armes, cette réponſe affligeante: " Les Suédois ſavent être ſol-
„ dats en hyver comme en été, & ils ne veulent
„ point augmenter l'épuiſement du pauvre habitant
„ des campagnes. Quoi que faſſent les Impériaux,
„ mes troupes ne demeureront point oiſives." Torquato ſe démit bientôt après d'un commandement

où

où il ne pouvoit plus gagner d'argent ni acquérir de la gloire.

Une pareille différence entre les deux armées devoit néceſſairement porter l'avantage du côté des Suédois. Les Impériaux ſe virent ſans ceſſe inquiétés dans leurs quartiers d'hyver: Greifenhagen, place importante ſur l'Oder, fut priſe d'aſſaut; enfin, les villes de Garz & de Pirctz furent abandonnées à l'ennemi. Il ne leur reſtoit plus, dans toute la Poméranie, que Greifswalde, Demmin & Colberg, dont le Roi ſe préparoit avec la plus grande activité à faire le ſiege. L'ennemi ayant pris la fuite, ſe retira dans la Marche de Brandebourg, non ſans eſſuyer de grandes pertes en artillerie, en hommes, ainſi qu'en bagages, dont les Suédois s'emparerent.

La priſe des défilés de Ribnitz avoit ouvert à Guſtave l'entrée dans le Duché de Mecklembourg, dont les habitans avoient été ſommés, par un manifeſte, de rentrer ſous la domination de leur légitime maître & de chaſſer de leur pays tout ce qui tenoit pour Wallenſtein. Les Impériaux s'emparerent néanmoins, par une ruſe de guerre, de la place importante de Roſtock; mais cet échec n'empêcha pas le Roi, qui ne vouloit point diviſer ſes forces, de ſe porter plus en avant. C'étoit en vain que les Ducs de Mecklembourg, chaſſés de leurs Etats, avoient fait intercéder en leur faveur par les Princes de l'Empire aſſemblés à Ratisbonne: en vain, afin de toucher l'Empereur par leur ſoumiſſion, ils s'étoient refuſés à toute alliance avec la Suede, & à toute meſure tendante à ſe faire eux-mêmes juſtice.

Réduits au déſeſpoir par les refus opiniâtres de la Cour de Vienne, ils prirent alors ouvertement le parti du Roi de Suede, & leverent des troupes dont ils confierent le commandement au Duc de Saxe-Lauenbourg. Celui-ci s'empara en effet de quelques places fortes ſur l'Elbe; mais elles lui furent bientôt enlevées par le Comte de Pappenheim, que l'Empereur avoit envoyé contre lui. Bientôt après, aſſiégé par ce général dans la ville de Ratzebourg, le Duc, après avoir inutilement tenté de s'échapper, ſe vit dans la triſte néceſſité de ſe rendre priſonnier de guerre. C'eſt ainſi que s'évanouit de nouveau l'eſpoir qu'avoient conçu ces malheureux Princes de rentrer dans leurs Etats: il étoit réſervé à l'armée victorieuſe de Guſtave, de leur rendre avec éclat cette juſtice.

Les cohortes fugitives de l'Empereur s'étant jettées dans la Marche de Brandebourg, ce pays devint le théatre déplorable de leurs horribles excès. Non contens d'y exiger les contributions les plus arbitraires, & d'opprimer les habitans par les logemens de troupes, ces monſtres fouilloient juſques dans les réduits les plus ſecrets des maiſons; ils s'emparoient de tout ce qu'ils pouvoient découvrir, ils enlevoient toutes les proviſions & meubles des particuliers, ils maltraitoient de la maniere la plus effroyable quiconque oſoit s'oppoſer à leur rapacité; enfin, ils déshonoroient les femmes & les filles, juſques dans les ſanctuaires; & tous ces excès ſe commettoient, non dans un pays ennemi, mais dans un pays dont le Souverain n'avoit point offenſé

l'Empereur, & duquel néanmoins ce Monarque exigeoit qu'il prît les armes contre le Roi de Suede. L'aſpect de ces excès effroyables, que le manque d'autorité & d'argent les empêchoit de prévenir, indigna même les généraux de l'Empereur; & le Comte de Schaumbourg, général en chef de ces troupes, en fut tellement honteux, qu'il demanda ſa démiſſion. Trop dénué de troupes pour défendre ſes Etats, & abandonné de l'Empereur qui ne répondoit pas aux repréſentations les plus preſſantes, l'Electeur de Brandebourg ordonna enfin à ſes ſujets, par un édit formel, de repouſſer la force par la force, & de maſſacrer ſans miſéricorde tout ſoldat impérial qui ſeroit trouvé commettant quelque pillage. Tels étoient les excès des troupes autrichiennes & la foibleſſe de l'Electeur, qu'il ne reſtoit à ce Souverain que la reſſource déſeſpérée, d'ordonner, par une loi formelle, à ſes malheureux ſujets, de ſe venger de leurs oppreſſeurs.

Les troupes impériales avoient attiré celles de Suede dans le pays de Brandebourg; & le refus qu'avoit fait l'Electeur de lui ouvrir les portes de la fortereſſe de Cuſtrin put ſeul empêcher Guſtave d'aſſiéger Francfort-ſur-l'Oder. Il revint donc ſur ſes pas pour achever la conquête de la Poméranie par celles de Demmin & de Colberg: le Feld-Maréchal de Tilly étoit cependant en marche, pour défendre le Brandebourg.

Ce général, qui pouvoit ſe vanter de n'avoir point encore perdu de bataille; vainqueur de Mansfeld, du Duc Chriſtian de Brunſwick, du Margrave

de Bade & du Roi de Danemarc, devoit trouver, dans le Roi de Suede, un adverſaire digne de lui. Tilly, iſſu d'une famille noble du pays de Liege, avoit exercé ſes talens militaires dans les Pays-Bas, l'école alors de tous les généraux. Il trouva bientôt l'occaſion, ſous le regne de Rodolphe II, de faire éclater ſes talens dans la Hongrie, où il parvint ſucceſſivement à pluſieurs grades. Après la concluſion de la paix, il paſſa au ſervice de Maximilien de Baviere, qui le nomma général en chef de ſes troupes avec des pouvoirs illimités. Tilly devint, par ſes excellentes diſpoſitions, le créateur des forces militaires de la Baviere; & ce fut à lui principalement que Maximilien dut ſa ſupériorité dans les campagnes précédentes. Après la guerre de Boheme, Tilly avoit obtenu le commandement des troupes de la Ligue; & quand Wallenſtein ſe fut retiré, l'Empereur lui avoit conféré celui de ſon armée. Auſſi ſévere envers ſes troupes, auſſi ſanguinaire à l'égard de l'ennemi, & d'un caractere non moins ſombre que Wallenſtein, Tilly ſurpaſſoit infiniment ce rival en déſintéreſſement & en modeſtie. Un fanatiſme aveugle & un eſprit perſécuteur ſe réuniſſoient à ſon humeur naturellement ſauvage, & le rendoient la terreur des Proteſtans. Un extérieur biſarre & effrayant répondoit à ce caractere. De petite taille, maigre, les joues enfoncées, le nez long, le front large & ridé, la mouſtache épaiſſe, le viſage pointu & allongé vers le menton; tels étoient ſes traits: il paroiſſoit ordinairement vêtu d'un pourpoint à l'eſpagnole de ſatin verd, avec

de longues manches ; un petit chapeau retroussé fort haut & orné d'un long panache rouge de plumes d'autruche qui lui flottoit sur le dos. L'aspect de Tilly rappelloit parfaitement celui du Duc d'Albe, ce fléau des Flamands ; & il s'en falloit beaucoup que ses actions pussent effacer cette impression. Tel étoit le général, qui venoit maintenant tenir tête au héros du Nord.

Il s'en falloit de beaucoup, que Tilly méprisât cet adversaire. "Le Roi de Suede, „ dit-il ouvertement aux Electeurs assemblés à Ratisbonne, " est „ un ennemi aussi prudent que valeureux, endurci „ aux travaux de la guerre, & à la fleur de son „ âge : ses dispositions sont excellentes, ses ressour„ ces considérables, & les Etats de son royaume „ lui ont toujours été dévoués. Son armée est com„ posée de Suédois, d'Allemands, de Livoniens, „ de Finlandois, d'Ecossois & d'Anglois, dont une „ obéissance aveugle n'a fait qu'une même nation. „ C'est un joueur, contre lequel c'est avoir beau„ coup gagné, que de n'avoir pas perdu."

Les progrès du Roi de Suede dans le Brandebourg & dans la Poméranie ne permettoient aucun délai au nouveau général en chef, dont les officiers demandoient instamment la présence. Tilly attira à lui, avec autant de promptitude qu'il lui fut possible, les troupes impériales qui étoient dispersées dans toute l'Allemagne ; mais il fallut beaucoup de tems pour tirer, des provinces ravagées & appauvries, les vivres & les objets nécessaires à son armée. Il parut enfin, au milieu de l'hiver, avec

vingt-mille hommes, devant Francfort ſur l'Oder, où il joignit les reſtes du corps aux ordres du Comte de Schaumbourg. Il chargea ce général de la défenſe de la place, qu'il pourvut d'une garniſon ſuffiſante; & il alloit accourir lui-même en Poméranie, afin de ſauver Demmin & de faire lever le ſiege de Colberg que les Suédois avoient déja réduite aux dernieres extrêmités. Mais avant même qu'il eût quitté le Brandebourg, Demmin, fort-mal défendue par le Duc Savelli, s'étoit rendue au Roi de Suede; & la famine avoit contraint Colberg, après un ſiege de cinq mois, de ſubir le même ſort. Tous les paſſages dans la Poméranie étant défendus au mieux, & le camp des Suédois près de Schwedt bravant toutes ſes attaques, Tilly renonça à ſon plan d'agir offenſivement; & il ſe retira vers l'Elbe, pour aſſiéger Magdebourg.

La priſe de Demmin mettoit le Roi à même d'entrer ſans obſtacle dans le duché de Mecklembourg; mais une entrepriſe plus importante attira ſes armes vers une autre contrée. Tilly avoit à peine commencé à ſe retirer, que le Roi leva ſubitement ſon camp de Schwedt, pour marcher avec toutes ſes forces vers Francfort-ſur-l'Oder. Cette ville étoit mal fortifiée, mais défendue par une garniſon de huit mille hommes, qui étoient pour la plupart les reſtes de ces bandes furieuſes qui avoient ravagé le Brandebourg & la Poméranie. Les attaques ſe firent avec vivacité; & dès le troiſieme jour, la ville fut emportée d'aſſaut. Les Suédois, aſſurés de la victoire, quoique les ennemis euſſent deux

fois battu la chamade, leur refuſerent toute capitulation afin d'exercer le terrible droit de répréſailles. Tilly, peu après ſon arrivée dans ces contrées, avoit enlevé une garniſon Suédoiſe dans la Nouvelle Marche de Brandebourg; &, irrité de ſa vive réſiſtance, il l'avoit fait paſſer entiérement au fil de l'épée. Les Suédois n'oublierent point cette cruauté, quand ils furent maîtres de Francfort; & quand les ſoldats Impériaux leur demandoient la vie à genoux, ils répondoient: *Quartier de Brandebourg!* & les maſſacroient ſans miſéricorde. Quelques milliers d'hommes furent tués ou pris; beaucoup ſe noyerent dans l'Oder, le reſte s'enfuit en Siléſie; & toute l'artillerie tomba entre les mains des Suédois. Guſtave fut obligé d'accorder un pillage de trois heures, pour céder à l'impétuoſité de ſon armée.

Tandis que le Roi marchoit de triomphe en triomphe; qu'il animoit ainſi l'eſpoir des Proteſtans & rendoit leur réſiſtance plus vive, l'Empereur continuoit ſans relâche, en faiſant exécuter l'édit de reſtitution & par les prétentions les plus outrées, à épuiſer la patience des Princes d'Empire. La néceſſité l'obligea de perſiſter alors dans les meſures violentes que l'ivreſſe de ſes premiers ſuccès lui avoit fait adopter. Ces mêmes embarras, dans leſquels l'avoient plongé ſes procédés arbitraires, le contraignoient à employer des moyens tout auſſi violens. Mais la main du deſpotiſme ne pouvoit que cauſer des deſtructions ſans fin, dans un édifice tel que le Corps Germanique. Les Princes virent avec étonnement toute la Conſtitution de l'Empire

insensiblement anéantie; & l'état dans lequel les Allemands alloient se trouver, les mettoit enfin dans la nécessité de se secourir eux-mêmes.

Les atteintes manifestes de l'Empereur contre l'Eglise Luthérienne avoient enfin ouvert les yeux de l'Electeur de Saxe Jean-George, que la politique astucieuse de la Cour de Vienne avoit su si longtems fasciner. Ferdinand avoit offensé personnellement cet Electeur, en excluant son fils de l'Archevêché de Magdebourg; & le Feld-Maréchal d'Arnheim, son nouveau favori & Ministre, n'oublioit rien pour porter au plus haut point le ressentiment de son Maître. D'abord général au service de l'Empereur sous les ordres de Wallenstein, & toujours intime ami de ce dernier, il cherchoit à venger sur la Cour Impériale l'injure de son ami & la sienne, & à détacher l'Electeur de Saxe des intérêts de l'Autriche. L'entrée des Suédois en Allemagne devoit lui en offrir les moyens. Gustave-Adolphe étoit invincible, aussi-tôt que les Princes Protestans se réuniroient avec lui; & rien n'inquiétoit autant l'Empereur, que la crainte de cet événement. L'exemple de la Cour Electorale de Saxe pouvoit entraîner tous les autres Princes Protestans; & le sort de l'Empereur paroissoit en quelque maniere dépendre de Jean-George. Le rusé favori fit sentir à son Maître quelle pouvoit être son influence sur les destins de l'Allemagne; & il lui conseilla d'effrayer l'Empereur par la menace d'une alliance avec la Suede; afin d'obtenir de ses craintes ce qu'on ne pouvoit attendre de sa reconnoissance. Il crut cependant,

pour conſerver toute la liberté d'agir ſelon les circonſtances, & afin de ſe voir toujours également recherché des deux partis, devoir ne point conclure d'alliance avec Guſtave. Arnheim enivra l'Electeur du deſir orgueilleux (pour l'accompliſſement duquel il ne manquoit qu'une main plus ferme) d'attirer à lui tout le parti des Proteſtans, de former en Allemagne une troiſieme Puiſſance, &, en intervenant entre la Suede & l'Autriche, de ſe rendre l'arbitre de leurs différends.

Ce plan devoit d'autant plus flatter l'Electeur, qu'il ne pouvoit ſupporter l'idée de ſe mettre ſous la dépendance de la Suede, ou de demeurer plus long-tems ſous la tyrannie de l'Empereur. Il ne pouvoit voir avec indifférence un Prince étranger lui enlever la geſtion des affaires de l'Allemagne; & auſſi peu il étoit capable d'y jouer le premier rôle, autant ſa vanité lui donnoit de répugnance à ſe contenter du ſecond. Il réſolut donc de tirer pour lui-même le plus grand parti que poſſible des progrès du Roi de Suede, mais de ne ſuivre que ſes propres plans & d'être toujours indépendant de ce Prince. Il eut, dans ce deſſein, une entrevue avec l'Electeur de Brandebourg, que les mêmes motifs irritoient contre l'Empereur & rendoient défiant envers la Suede. Après qu'il ſe fut aſſuré, dans une aſſemblée tenue à Torgau, des Etats de la Saxe, dont les ſecours lui étoient néceſſaires pour venir à bout de ſes deſſeins, il invita tous les Souverains Allemands, de la Religion Proteſtante, à un congrès général, qui devoit s'ouvrir à Leipzig le 6

Février 1631. L'Electeur de Brandebourg, le Landgrave de Heſſe-Caſſel, pluſieurs Princes, Comtes & autres Etats d'Empire, ainſi que des Evêques Luthériens, parurent dans cette aſſemblée, ou y envoyerent des plénipotentiaires. Le Docteur Hoe de Hohenegg, aumônier de l'Electeur de Saxe, en fit l'ouverture par un ſermon qu'il prononça en chaire, & dans lequel il expoſa, avec beaucoup d'éloquence, les maux que ſouffroit l'Egliſe Proteſtante & les dangers qui la menaçoient. En vain l'Empereur s'étoit efforcé de prévenir la tenue de cette aſſemblée, convoquée malgré lui, & qui tendoit viſiblement à réunir les Princes contre la Cour de Vienne. Il devoit d'autant plus en être alarmé, que les Suédois faiſoient chaque jour de nouveaux progrès en Allemagne. En effet, les Princes aſſemblés, animés par les ſuccès du Roi de Suede, arrêterent les meſures les plus fermes pour le maintien de leurs droits; & ils ne ſe ſéparerent, au bout de deux mois, qu'après avoir pris une réſolution remarquable, qui mit l'Empereur dans un grand embarras. Elle portoit, "que l'Empereur ſeroit requis, au nom de tous les Princes aſſemblés, de révoquer l'édit de reſtitution; de retirer ſes troupes de leurs réſidences & de leurs fortereſſes; de ſurſeoir à toute exécution militaire; & de remédier aux abus qui avoient eu lieu juſqu'à préſent." Les Princes réſolurent, en même tems, de lever une armée de quarante mille hommes, afin de pouvoir ſe faire juſtice à eux-mêmes, ſi l'Empereur vouloit la leur refuſer.

Une circonſtance, ſurvenue dans le même tems,

ne contribua pas peu à inſpirer aux Princes Proteſtans la fermeté qu'ils montrerent dans le congrès de Leipzig. Le Roi de Suede avoit enfin ceſſé de s'arrêter aux conſidérations qui juſqu'alors l'avoient empêché d'entrer avec la France dans des liaiſons plus étroites; &, le 13 Janvier de la même année 1631, il avoit conclu, avec cette Couronne, une alliance formelle. Après une conteſtation fort-ſérieuſe ſur les traitemens qu'éprouveroient en Allemagne les Princes de la Religion Catholique, que la France prenoit ſous ſa protection & ſur leſquels Guſtave vouloit exercer des répréſailles; & après des diſputes non moins vives, au ſujet du titre de Majeſté, que l'orgueil de la France refuſoit au Roi de Suede, Guſtave avoit cédé à l'égard du premier point, & Richelieu dans le ſecond: en conſéquence, le traité d'alliance fut ſigné à Beerwald dans la Nouvelle-Marche. Les deux Puiſſances contractantes s'y engageoient à ſe protéger réciproquement & à main armée; à défendre leurs amis communs; à faciliter aux Princes, qui avoient été chaſſés de leurs Souverainétés, le recouvrement de leurs Etats & Provinces, & à tout rétablir, tant ſur les frontieres que dans l'intérieur de l'Allemagne, ſur le pied où en étoient les choſes avant le commencement de la guerre. A cet effet, la Suede devoit entretenir, à ſes frais, une armée de trente mille hommes en Allemagne; & en retour, la France s'engageoit à payer à la Suede un ſubſide annuel de quatre cens mille écus. Au cas où la fortune favoriſeroit les armes de Guſtave, ce Prince promettoit que la reli-

gion catholique & les loix de l'Empire Germanique lui ſeroient ſacrées & qu'il n'entreprendroit rien contre elles. Au ſurplus, tous les Souverains de l'Europe & de l'Allemagne, même les Catholiques, étoient invités à accéder à cette alliance; & les deux parties contractantes s'engageoient à ne faire aucune paix particuliere avec l'ennemi commun. Le terme de cette alliance étoit fixé à cinq années révolues.

Autant il en avoit coûté au Roi de Suede de recevoir des ſubſides de la France & de renoncer à une parfaite indépendance pour la conduite de cette guerre, autant cette alliance avec la France fut déciſive pour ſes affaires en Allemagne. Ce ne fut que lorſqu'ils le virent protégé par l'une des plus formidables Puiſſances de l'Europe, que les Allemands commencerent à bien eſpérer de ſon entrepriſe, pour le ſuccès heureux de laquelle ils avoient tremblé juſqu'alors, & non ſans ſujet. Ce ne fut qu'alors, que Guſtave devint, pour l'Empereur, un ennemi formidable. Les Princes Catholiques eux-mêmes, qui deſiroient l'abaiſſement de l'Autriche, virent avec moins de défiance les progrès des Suédois en Allemagne, puiſque l'alliance de la France mettoit Guſtave dans la néceſſité d'épargner les Catholiques-Romains. Ainſi que la préſence de Guſtave-Adolphe en Allemagne protégeoit les Proteſtans & les libertés de la Germanie contre la puiſſance prépondérante de l'Empereur Ferdinand, la France pouvoit de même prendre ſous ſa protection la religion catholique & les droits de l'Empire, ſi jamais l'ivreſſe

du ſuccès entraînoit le Roi de Suede hors des bornes d'une juſte & ſage modération.

Le Roi de Suede ne perdit point de tems, pour inſtruire les Princes aſſemblés à Leipzig, de l'alliance conclue avec la France, & les inviter à entrer avec lui en des liaiſons plus étroites. La France appuya cette demande, & n'épargna ni repréſentations, ni inſtances, pour gagner l'Electeur de Saxe. Guſtave-Adolphe vouloit bien ſe contenter d'être appuyé ſecrettement, ſi les Princes croyoient trop hazarder en prenant ouvertement ſon parti. Pluſieurs Princes en effet lui firent eſpérer qu'ils accepteroient ſes propoſitions, auſſi-tôt qu'ils verroient jour à être délivrés de la préſence des troupes impériales. Mais Jean-George, toujours fidelle à ſa politique intéreſſée ainſi qu'à ſa jalouſie & à ſes défiances envers le Roi de Suede, ne put ſe réſoudre à donner aucune déclaration poſitive.

La nouvelle des réſolutions du congrès de Leipzig, & celle de l'alliance entre les Rois de France & de Suede, furent bien fâcheuſes pour l'Empereur. Il employa, contre le congrès, les foudres de l'autorité impériale; & il ne lui manquoit qu'une armée, pour faire éprouver à la France toute ſon indignation. Il écrivit auſſi des lettres exhortatoires à tous les Princes confédérés à Leipzig, & dans leſquelles il leur interdiſoit rigoureuſement toute levée de troupes. Ils répondirent en faiſant les plus vives plaintes, & en juſtifiant leur conduite par la néceſſité & par le droit de la nature: ils n'en continuerent pas moins de s'armer.

Cependant le manque d'argent & de troupes avoit réduit les généraux de l'Empereur à la fâcheuse alternative de perdre de vue ou le Roi de Suede, ou les Princes Proteſtans de l'Allemagne, puiſque les armées impériales n'étoient pas aſſez formidables pour pouvoir être diviſées & tenir tête à tous à la fois. Les mouvemens des Proteſtans attiroient leur attention vers l'intérieur de l'Allemagne; & les progrès du Roi de Suede dans la Marche de Brandebourg, d'où il menaçoit déja d'aſſez près les Etats héréditaires de la Maiſon d'Autriche, exigeoient qu'ils y portaſſent leurs armes. Après la priſe de Francfort, le Roi avoit marché ſur Landsberg vers la riviere de Warta. Tilly, après avoir tenté trop tard de ſauver cette place, rebrouſſa ſur Magdebourg, afin de continuer avec vigueur le ſiege de cette ville qu'il avoit déja commencé.

Ce riche archevêché avoit été poſſédé depuis long-tems par des Princes Proteſtans de la Maiſon de Brandebourg, qui y avoient introduit leur religion. Chriſtian-Guillaume, ſon dernier adminiſtrateur, avoit encouru le ban de l'Empire par ſes liaiſons avec le Danemarc; ce qui engagea le Chapitre à le dépoſer formellement, afin de ne pas attirer, ſur l'archevêché, le reſſentiment de la Cour de Vienne. Les Chanoines élurent, pour le remplacer, le Prince Jean-Auguſte, fils puîné de l'Electeur de Saxe; mais l'Empereur s'oppoſa à cette inſtallation, dans le deſſein de procurer cet archevêché à ſon propre fils, l'Archiduc Léopold. L'Electeur de Saxe en porta des plaintes inutiles à la Cour

Impériale. Chriſtian-Guillaume de Brandebourg prit des meſures plus efficaces. Aſſuré de l'amour des peuples & des Magiſtrats, & ébloui par de chimériques eſpérances, il ſe crut en état de ſurmonter tous les obſtacles que le décrêt du Chapitre, la concurrence de deux puiſſans rivaux, & l'édit de reſtitution pourroient oppoſer à ſon rétabliſſement. Il avoit fait un voyage en Suede, où, par la promeſſe qu'il fit d'une puiſſante diverſion en Allemagne, il chercha à s'aſſurer les ſecours de Guſtave. Ce Monarque ne refuſa point de lui promettre une protection efficace; mais il lui recommanda inſtamment de n'agir qu'avec prudence.

A peine Chriſtian-Guillaume eut-il appris le débarquement de ſon protecteur en Poméranie, qu'il ſe rendit, à l'aide d'un déguiſement, à Magdebourg. Il parut à l'improviſte dans l'aſſemblée du Conſeil; il repréſenta aux Magiſtrats l'oppreſſion que la ville avoit éprouvée de la part des troupes impériales, les vues pernicieuſes de Ferdinand, & les dangers qui menaçoient l'Egliſe Luthérienne: après cet exorde, il leur découvrit, que l'heure de leur délivrance étoit venue, & que Guſtave-Adolphe leur offroit ſon alliance & ſon ſecours. La ville de Magdebourg, l'une des plus floriſſantes de l'Allemagne, jouiſſoit, ſous le gouvernement de ſes Magiſtrats, d'une liberté républicaine qui animoit ſes bourgeois d'une audace héroïque. Ils en avoient donné de glorieuſes preuves, lorſque Wallenſtein, qu'attiroient leurs richeſſes, leur eut fait les demandes les plus outrées: ils n'avoient point craint d'oppoſer à ce

général une vive réſiſtance, & ils avoient réuſſi à ſe maintenir dans tous leurs droits. Tout leur territoire, il eſt vrai, avoit éprouvé la fureur de ſes troupes; mais la ville de Magdebourg s'étoit ſouſtraite à ſa vengeance. Il ne fut donc pas difficile à l'Adminiſtrateur de gagner des cœurs ulcérés par le récent ſouvenir des traitemens cruels qu'ils avoient éprouvés. Il fut conclu, entre le Roi de Suede & Magdebourg, un traité d'alliance, en vertu duquel cette ville accordoit à Guſtave la liberté du paſſage pour ſes troupes, tant dans ſon enceinte que ſur ſon territoire, ainſi que le droit d'y lever des ſoldats. Guſtave s'engageoit, en retour, à la protéger de toutes ſes forces dans l'exercice de ſa religion & dans la jouiſſance de tous ſes privileges.

L'Adminiſtrateur ne perdit point de tems pour lever des troupes; mais il ſe preſſa trop de commencer les hoſtilités, avant que Guſtave eût fait aſſez de progrès pour pouvoir le ſecourir. Il réuſſit néanmoins à enlever, dans le voiſinage de Magdebourg, quelques corps de troupes impériales, ainſi qu'à faire quelques petites conquêtes, & même à ſurprendre Halle. Mais l'approche d'une armée ennemie le contraignit bientôt de ſe replier ſur Magdebourg en toute hâte & non ſans perte. Guſtave-Adolphe, quoique mécontent de cette précipitation, lui envoya, dans la perſonne de Didier de Falkenberg, un officier fort-expérimenté pour diriger les opérations militaires, & aſſiſter l'Adminiſtrateur de ſes conſeils. Le Magiſtrat de Magdebourg nomma ce même Falkenberg Commandant de la ville, pour

tout

tout le tems que dureroit la guerre. Le Prince vit groſſir chaque jour ſon armée, par l'affluence des gens de guerre qui y accouroient des petites villes des environs ; ſes troupes remporterent divers avantages ſur celles de l'Empereur; & elles firent, pendant pluſieurs mois, la petite guerre avec beaucoup de ſuccès.

Enfin le Comte de Pappenheim, qui venoit de terminer l'expédition contre le Duc de Saxe-Lauenbourg, s'approcha de la ville: il chaſſa en peu de tems les troupes de l'Adminiſtrateur de toutes les redoutes dont elle étoit environnée; il lui coupa ainſi toute communication avec la Saxe, & fit tous les préparatifs pour l'inveſtir entiérement. Tilly ſurvint bientôt après, & ſomma l'Adminiſtrateur, par une lettre menaçante, de ne plus s'oppoſer à l'édit de reſtitution, de ſe ſoumettre aux ordres de l'Empereur, & de rendre Magdebourg. Le Prince répondit avec fermeté & avec hardieſſe, en invitant même le général ennemi à lui montrer ce que pouvoient ſes armes.

Le ſiege fut toutefois différé, à cauſe des progrès du Roi de Suede, qui rappellerent Tilly de devant Magdebourg; & la jalouſie qui régna pendant ſon abſence parmi les généraux Autrichiens, procura à cette ville un délai de quelques mois. Tilly reparut enfin le 30 Mars 1631, pour preſſer dès lors le ſiege avec une ardeur ſoutenue.

En peu de tems, tous les dehors de la place furent emportés : Falkenberg en avoit même retiré tous les poſtes qu'il ne pouvoit défendre, & fait rompre

le pont de l'Elbe. Comme on manquoit d'un nombre suffisant de troupes, pour protéger cette vaste place avec ses faux-bourgs, on abandonna ceux de Sudenbourg & de Neustadt à l'ennemi, qui les mit aussi-tôt en cendres. Pappenheim alors se sépara de Tilly, & passa l'Elbe près de Schönebeck, pour attaquer également l'autre côté de la ville.

La garnison, affoiblie par les combats qui s'étoient donnés précédemment dans les ouvrages avancés, n'étoit composée que de deux mille fantassins & de quelques centaines de cavaliers, nombre beaucoup trop petit pour une place aussi étendue & aussi irrégulière. Pour remédier à ce manque de bras, on arma la bourgeoisie, ressource désespérée, qui causa plus de maux qu'elle n'en prévint. Les bourgeois, qui par eux-mêmes étoient déja des soldats fort-médiocres, précipiterent, par leurs discordes, la ville dans sa ruine. Le pauvre voyoit avec chagrin qu'on lui fit à lui seul supporter toutes les charges, toutes les fatigues, tandis que le riche envoyoit ses domestiques à sa place, & demeuroit tranquillement dans sa maison. Ces mécontentemens éclaterent enfin en un murmure général; l'indifférence fit place au patriotisme, le dégoût & le relâchement dans le service succéderent à une sage vigilance. Ces divisions, réunies avec les maux de la guerre qui devenoient toujours plus pressans, donnerent lieu peu-à-peu à des réflexions décourageantes: plusieurs habitans commencerent à frémir de la témérité de l'entreprise, & à trembler devant la puissance formidable de l'Empereur. Mais le fanatisme de re-

ligion, un amour ardent pour la liberté, la haine du nom de l'Empereur, l'eſpoir vraiſemblable d'un prochain ſecours éloignoient toute idée de ſoumiſſion; & autant il régnoit, ſur tout autre point, de diviſions dans la ville, autant on y étoit d'accord dans le deſſein de ſe défendre juſqu'à la dernière extrêmité.

Cet eſpoir qu'avoient les aſſiégés de ſe voir ſecourus, étoit fondé ſur la plus grande vraiſemblance. Ils avoient connoiſſance de l'armement des Princes confédérés à Leipzig, ainſi que de l'approche de Guſtave-Adolphe. La conſervation de Magdebourg importoit également au Roi de Suede & aux Princes confédérés; & quelques jours de marche pouvoient amener les Suédois devant cette ville. Tilly, qui n'ignoroit point ces circonſtances, ſe preſſa d'autant plus de s'emparer à tout prix de Magdebourg. Déja, pour accélérer ſa reddition, il avoit envoyé dans la place un trompette chargé de lettres pour l'Adminiſtrateur, pour le Commandant & pour le Magiſtrat; mais on lui avoit répondu qu'on préféroit de mourir plutôt que de ſe rendre. Une vive ſortie des aſſiégés lui prouva que leur courage n'étoit rien moins que diminué; & l'arrivée du Roi à Potzdam, les incurſions des Suédois qui s'étoient avancés juſques devant Zerbſt, devoient remplir Tilly d'inquiétude & inſpirer aux Magdebourgeois les plus flatteuſes eſpérances. Un ſecond trompette que Tilly leur envoya, & le ſtyle plus modéré de ſes ſommations, ne fit que les affermir dans leur con-

fiance, mais auſſi, en même tems, il les plongera dans une plus profonde ſécurité.

Les aſſiégeans avoient cependant pouſſé leurs approches juſques devant le foſſé de la place; &, de leurs batteries, ils foudroyoient avec la plus grande vivacité les tours & les remparts. Une tour s'écroula, ſanscependant faciliter l'attaque, parce qu'ellene tomba pas dans le foſſé, mais qu'elleſût renverſée obliquement ſur le rempart. Malgré la continuité du bombardement, les remparts avoient peu ſouffert; & l'effet des boulets rouges, qui devoient mettre en feu la ville entiere, fut prévenu par les plus ſages diſpoſitions pour éteindre les flammes. Mais la poudre commençant à manquer dans la place, l'artillerie des forts ceſſa peu-à-peu de répondre à celle des aſſiégeans. Avant qu'on pût préparer de nouvelles poudres, il falloit que la ville fût délivrée, au défaut de quoi elle étoit perdue ſans retour.

Les eſpérances des aſſiégés étoient cependant alors à leur comble, & tous leurs regards ſe portoient ſans ceſſe du côté où l'on s'attendoit à voir bientôt flotter les étendarts du Roi de Suede. Guſtave-Adolphe avoit fait aſſez de progrès, pour pouvoir être, en trois jours de marche, devant Magdebourg. La confiance des aſſiégés augmentoit en proportion de leurs eſpérances; & tout contribuoit à l'augmenter encore. Dès le 9 May, l'artillerie ennemie commence inopinément à ſe taire; & les Impériaux retirent les canons de pluſieurs batteries. Un ſilence morne regne dans leur camp: tout concourt à con-

vaincre les assiégés que le moment de leur délivrance approche. La plupart des bourgeois & des soldats, qui étoient de garde sur les remparts, abandonnerent leur poste pour aller se reposer, dans un doux sommeil, des longues fatigues d'une nuit passée sous les armes.... Sommeil funeste, réveil plus affreux encore!

Tilly avoit enfin renoncé à l'espoir de s'emparer de Magdebourg avant l'arrivée des Suédois, s'il en continuoit le siege par les moyens qu'il avoit employés jusqu'alors. Il résolut donc de décamper de devant la ville, mais de hazarder auparavant un assaut général. Les difficultés étoient grandes, puisqu'il n'y avoit encore aucune brêche, & que les ouvrages de la place étoient à peine endommagés; mais le conseil-de-guerre, que Tilly avoit rassemblé, se déclara pour l'assaut, se fondant à ce sujet sur l'exemple de Mastricht, ville qui avoit été emportée d'assaut de grand matin, lorsque les bourgeois & la garnison étoient allés se reposer.

L'attaque devoit se faire sur quatre points à la fois: toute la nuit du 9 au 10 May fut employée aux préparatifs nécessaires. Tout étant prêt, chacun attendoit, ainsi qu'on en étoit convenu, le signal que devoit donner, à cinq heures du matin, la décharge de plusieurs canons. Ce signal fut fait, mais seulement à sept heures; Tilly, incertain du succès, ayant encore assemblé un conseil de guerre. Pappenheim eut ordre d'attaquer les ouvrages du côté de Neustadt; opération que favorisa un fossé sec peu profond. La plupart des bourgeois & des

gens de guerre avoient quitté les remparts ; & le peu qui étoient demeurés à leurs poſtes dormoient d'un profond ſommeil. Il ne fut donc pas difficile à ce général de parvenir le premier ſur le rempart ennemi. Falkenberg étoit alors à l'hôtel-de-ville, occupé à dépêcher le ſecond trompette de Tilly. A peine entend-il le bruit inattendu de la mouſquéterie, qu'il accourt, avec quelques hommes ramaſſés à la hâte, vers la porte de Neuſtadt, dont les ennemis étoient déja les maîtres. Repouſſé en cet endroit, ce brave général vole vers un autre côté où une diviſion ennemie étoit déja ſur le point d'emporter les ouvrages. Sa réſiſtance eſt inutile ; dès le commencement de la mêlée, des balles ennemies le renverſent par terre. La vivacité du feu de mouſquéterie, le tocſin & le tumulte toujours augmentans font enfin connoître aux bourgeois le danger qui les menace. Ils ſe revêtent en hâte de leurs habits, prennent leurs armes ; & dans leur étourdiſſement, ils ſe précipitent aveuglément au-devant de l'ennemi. Il reſtoit encore quelque eſpoir de le repouſſer ; mais le Commandant étoit tué ; on ne ſuivoit aucun plan uniforme d'attaque ; on n'avoit point de cavalerie pour pénétrer dans les rangs rompus des aſſaillans ; enfin, on manquoit de poudre pour répondre à leur feu. Deux autres portes, qui n'étoient point encore attaquées, ſont denuées de leurs défenſeurs qu'on oppoſe au danger le plus preſſant dans la ville. L'ennemi profite du déſordre pour attaquer auſſi ces poſtes. La réſiſtance néanmoins eſt auſſi vive qu'opiniâtre, juſqu'à ce qu'enfin quatre

régimens Impériaux, maîtres du rempart, prennent les Magdebourgeois en dos & completent ainſi leur défaite. Un brave capitaine, nommé Schmidt, qui, dans ce déſordre général, avoit mené encore une fois contre l'ennemi les plus réſolus de ſes concitoyens, & qui avoit réuſſi à le repouſſer juſqu'à la porte de la ville, tombe bleſſé mortellement, & avec lui expire la derniere eſpérance de Magdebourg. Tous les ouvrages de la place ſont emportés; &, avant qu'il ſoitt midi, la ville entiere ſe voit au pouvoir du vainqueur.

Deux portes ſont alors ouvertes par les Autrichiens au gros de l'armée impériale, & Tilly fit entrer dans la ville une partie de ſon infanterie. Il garnit auſſi-tôt les principales rues, & les canons qu'il y fait braquer font fuir tous les bourgeois dans leurs demeures, pour y attendre leur ſort. On ne les laiſſe pas long-tems dans l'incertitude: deux mots du Comte de Tilly déterminent le ſort de Magdebourg. Tout autre général, pour peu qu'il eût été plus humain, auroit inutilement ordonné quelque retenue à de telles troupes. Le ſoldat, que le ſilence de ſon chef rendoit maintenant l'arbitre de la vie de tous les bourgeois, ſe précipita dans l'intérieur des maiſons, pour y aſſouvir ſa brutalité effrénée. L'innocence ſuppliante trouva de la pitié dans le cœur de pluſieurs ſoldats allemands; aucune devant la fureur & la rage des Walons de l'armée de Pappenheim. A peine le carnage eut-il commencé, que toutes les autres portes de Magdebourg furent ouvertes, pour donner entrée à la cavalerie & aux

hordes barbares des Croates auxquels on abandonna cette malheureuſe ville.

Ce fut alors que commencerent ces ſcenes de carnage, pour leſquelles l'hiſtoire manque de termes, la poéſie d'images & la peinture de couleurs. Ni l'innocente enfance, ni la caduque vieilleſſe, ni la jeuneſſe, ni le ſexe, ni le rang, ni la beauté ne peuvent déſarmer la rage du vainqueur. Des femmes ſouffrent les derniers outrages dans les bras de leurs époux, des filles aux pieds de leurs peres, & le ſexe le plus foible ſe voit la victime d'une double fureur. Aucun réduit caché, aucun ſanctuaire ne peuvent garantir de l'avarice & de la cruauté des monſtres victorieux. Cinquante-trois femmes furent trouvées décapitées dans une égliſe. Les Croates ſe contentoient de jetter les enfans dans les flammes; mais les Walons de Pappenheim ſe faiſoient un jeu de les tuer à coups de piques ſur le ſein de leurs meres. Quelques officiers des troupes de la Ligue, révoltés de ce ſpectacle affreux, oſerent demander à Tilly de mettre fin au carnage. "Revenez dans une heure,„ répondit ce barbare général; "je verrai alors ce qu'il y aura à faire: le „ ſoldat doit avoir quelque récompenſe pour ſes „ dangers & ſes fatigues." Ces horreurs ſe continuerent avec une rage que rien n'interrompit, juſqu'à ce qu'enfin la fumée & les flammes vinrent arrêter la rapacité des barbares. Pour augmenter la confuſion & vaincre la réſiſtance des bourgeois, on avoit, dès le commencement du combat, mis le feu à pluſieurs quartiers: il s'éleva un vent im-

pétueux, qui étendit, avec la rapidité d'un torrent, les flammes ſur toute la ville, & rendit l'incendie général. On voyoit en un même tas des membres & des cadavres, des armes & des décombres ſur leſquelles s'écrouloient d'autres ruines que baignoient des flots de ſang. L'atmoſphere étoit embraſé; & l'ardeur inſupportable des flammes contraignit enfin les monſtres altérés de ſang de s'en fuir dans leur camp. En moins de douze heures, cette ville grande, peuplée, forte, l'une des plus opulentes de l'Allemagne, ſe trouva réduite en cendres, à l'exception de deux égliſes & de quelques cabanes. L'Adminiſtrateur Chriſtian-Guillaume, qui avoit reçu beaucoup de bleſſures, fut fait priſonnier avec trois bourgmêtres. Un grand nombre de braves officiers & de Magiſtrats avoient trouvé, les armes à la main, une mort enviée. L'avarice des officiers de l'armée impériale arracha à la mort quatre cens des citoyens les plus opulens, dont ils voûloient extorquer de groſſes rançons. Encore étoient-ce pour la plupart des Officiers de la Ligue, qui montrerent cette humanité; & la ſoif aveugle du carnage, qui animoit les ſoldats de l'Empereur, les fit enviſager comme des anges ſecourables.

A peine les ravages de l'incendie eurent-ils commencé à diminuer, que les troupes victorieuſes, toujours animées par la ſoif du pillage, revinrent chercher une nouvelle proie parmi les cendres & les décombres. Pluſieurs de ces barbares furent étouffés par la fumée; beaucoup d'autres firent un grand butin, les bourgeois ayant caché leurs plus précieux effets dans les caves.

Le 13 May, Tilly parut enfin lui-même dans la ville, après qu'on eut déblayé les principales rues des cadavres & des décombres. Alors s'offrit encore une ſcene qui dut faire frémir l'humanité. Des enfans échappés au carnage, appellant leurs parens avec des cris capables de fendre le cœur; d'autres encore au maillot ſuçant les mamelles de leurs meres égorgées.... Pour débarraſſer les rues, il fallut jeter dans l'Elbe plus de ſix mille cadavres; les flammes avoient conſumé un nombre infiniment plus conſidérable de morts & de vivans: le total des infortunés qui périrent dans cette journée eſt eſtimé à trente mille.

L'entrée ſolemnelle du général, qui eut lieu le 14, mit enfin un terme au pillage; & tous ceux que le fer & le feu avoient épargnés, conſerverent leur vie. Environ un millier de perſonnes furent retirées de la cathédrale, où elles avoient paſſé trois jours & deux nuits dans des angoiſſes continuelles & ſans aucune nourriture. Tilly leur fit annoncer leur pardon, & diſtribuer du pain. Le lendemain, on célébra, dans cette égliſe, une meſſe ſolemnelle, & l'on y chanta le *Te Deum* au bruit de l'artillerie. Le général de l'Empereur parcourut à cheval les rues, afin de pouvoir, comme témoin oculaire, annoncer à ſon Maître, que depuis la deſtruction de Troie & de Jeruſalem, on n'avoit vu aucune ſemblable victoire; & cette aſſertion n'a rien d'exagéré, quand on conſidere la grandeur, les richeſſes, l'opulence de la ville détruite, & la rage de ſes deſtructeurs.

Le bruit du ſort affreux de Magdebourg répandit une vive joie parmi les Catholiques de l'Allemagne, & une horreur générale & l'épouvante chez tous les Poteſtans ; mais des clameurs univerſelles accuſerent les lenteurs du Roi de Suede, qui, malgré ſa proximité & ſes victoires, avoit laiſſé ſans ſecours une ville alliée. Les eſprits les plus équitables ne concevoient rien à cette inaction ; & Guſtave-Adolphe, pour ne pas perdre les cœurs des peuples qu'il venoit ſecourir, ſe vit contraint d'expoſer à toute l'Europe, dans un manifeſte, les motifs de ſa conduite dans cette circonſtance.

Il venoit d'attaquer Landsberg, qui fut priſe le 16 Avril, lorſqu'il apprit le danger qui menaçoit Magdebourg. Il prit auſſi-tôt la réſolution de délivrer cette ville aſſiégée ; & il marcha vers la Sprée, avec toute ſa cavalerie & dix régimens de fantaſſins. La ſituation où ſe trouvoit ce Prince en Allemagne lui faiſoit une loi inviolable, de ne faire aucun pas en avant, qu'il n'eût ſes arrieres libres. Il étoit obligé d'agir avec la circonſpection la plus défiante, dans un pays où il ſe voyoit environné d'amis équivoques ainſi que de puiſſans ennemis, & dans lequel une ſeule démarche précipitée pouvoit lui couper toute communication avec ſon royaume. L'Electeur de Brandebourg avoit déja ouvert ſa forteresſe de Cuſtrin aux troupes fugitives de l'Empereur, & il en avoit fermé l'entrée à celles du Roi de Suede. Au cas où Guſtave eût été vaincu, ce même Electeur pouvoit ouvrir également ſes places aux Impériaux ; & le Roi, pris en front & en dos par l'en-

nemi, ſe voyoit perdu ſans reſſource. Afin de ne pas s'expoſer à un tel revers, il demanda que l'Electeur de Brandebourg lui remit ſes deux forteresſes de Cuſtrin & de Spandau, juſqu'à ce que Magdebourg fût délivrée.

Rien ne paroiſſoit plus juſte que cette demande. Le grand ſervice, que Guſtave venoit de rendre à l'Electeur, en chaſſant les Impériaux de ſon Electorat, ſembloit devoir lui donner des droits à la reconnoiſſance de ce Prince ; & la conduite que les troupes Suédoiſes avoient conſtamment tenue en Allemagne, ne lui en donnoit pas moins à la confiance des Princes Allemands. Mais en remettant ſes forteresſes au Roi de Suede, l'Electeur le rendoit en quelque ſorte maître abſolu de ſes propres Etats, en même tems qu'il rompoit avec l'Empereur & s'expoſoit pour l'avenir à la vengeance des troupes impériales. George-Guillaume héſita longtems, en proie à une cruelle perplexité : le découragement & ſon intérêt particulier parurent enfin l'emporter. Peu touché du ſort de Magdebourg, indifférent ſur les intérêts de ſa religion & des libertés germaniques, il ne conſidéra que ſes propres dangers ; & ſes craintes furent entretenues & portées au comble par ſon miniſtre Schwarzenberg, que la Cour de Vienne avoit gagné par une penſion qu'elle lui faiſoit toucher ſecretement. Les troupes Suédoiſes s'approcherent cependant de Berlin, & le Roi fut logé chez l'Electeur. Appercevant la puſillanimité de ce Prince, Guſtave ne put s'empêcher d'en témoigner de l'indignation. "Ce n'eſt point

„ pour moi, „ dit-il, „ mais c'eſt pour les Proteſ-
„ tans, que je marche au ſecours de Magdebourg:
„ ſi perſonne ne veut me ſeconder, je rebrouſſe
„ auſſi-tôt, j'offre la paix à l'Empereur, & m'en
„ retourne à Stockholm. Je ſuis aſſuré que l'Em-
„ pereur fera avec moi telle paix que je pourrai de-
„ ſirer; mais quand Magdebourg ſera perdue, &
„ l'Empereur délivré de la crainte qu'il a de moi,
„ vous verrez ce que vous avez à attendre." Cette menace, faite à propos, & peut être auſſi la vue de l'armée Suédoiſe, qui étoit aſſez puiſſante pour obtenir par la force ce qu'on refuſoit à des demandes amiables, firent enfin réſoudre l'Electeur à remettre Spandau au Roi de Suede.

Ce Prince eut alors deux routes devant lui, pour ſe rendre à Magdebourg: l'une, à l'Oueſt, le conduiſoit à travers un pays épuiſé & au milieu de troupes ennemies qui pouvoient lui diſputer le paſſage de l'Elbe; l'autre, au midi, paſſoit ſur Deſſau & Wittenberg, où il auroit trouvé des ponts pour paſſer ce fleuve, & où il pouvoit tirer des approviſionnemens de la Saxe. Mais il avoit beſoin, pour prendre ce chemin, du conſentement de l'Electeur de Saxe, dont Guſtave avoit une trop juſte défiance. Avant donc de ſe mettre en marche, il fit demander à cet Electeur la liberté du paſſage pour ſes troupes, ainſi que les vivres qui leur ſeroient néceſſaires & qu'il offroit de payer comptant. Sa demande lui fut refuſée; & aucune repréſentation ne put empêcher l'Electeur de Saxe de renoncer à ſon ſyſtême de neutralité. Les conteſtations ſur cet

objet duroient encore, quand on reçut la nouvelle du fort effroyable de Magdebourg.

Tilly l'annonça, du ton d'un vainqueur, à tous les Princes Proteſtans, & ne perdit pas un moment pour profiter de la terreur générale qu'elle avoit répandue. La crainte qu'on avoit eue de l'Empereur, conſidérablement affoiblie par les progrès de Guſtave, devint tout-à-coup plus forte que jamais après cet événement ; & ce changement ſe manifeſta bientôt par le langage impérieux dont Ferdinand uſa à l'égard des Princes Proteſtans. Les décrêts de la confédération de Leipzig furent caſſés par un décrêt du Conſeil Aulique ; cette confédération même fut diſſoute & tous les Confédérés, en cas de réſiſtance, menacés d'éprouver le ſort de Magdebourg. Tilly, comme chargé de l'exécution de ce décrêt impérial, fit auſſi-tôt marcher des troupes contre l'Evêque de Bremen, qui étoit entré dans la confédération, & qui avoit levé quelques troupes.

L'Evêque effrayé remit ſes troupes à Tilly, & ſigna ſa rénonciation à la confédération de Leipzig. Une armée impériale, qui revenoit alors d'Italie, agit de la même maniere contre l'Adminiſtrateur de Wirtemberg. Le Duc fut contraint de ſe ſoumettre à l'édit de reſtitution & à tous les décrêts de l'Empereur, & de payer même, pour l'entretien des troupes impériales, un ſubſide de cent mille écus par mois. De ſemblables fardeaux furent impoſés ſur les villes d'Ulm & de Nurnberg, ainſi que ſur les Cercles entiers de Suabe & de Franconie. La

main de l'Empereur étoit appesantie sur l'Allemagne à un point effroyable. La prépondérance rapide, qu'il avoit obtenue par la prise de Magdebourg, & qui cependant étoit plutôt apparente que réelle, en l'entraînant hors des bornes de la modération qu'il avoit observée, le porta à des démarches précipitées & violentes, qui déterminerent enfin en faveur de Gustave l'irrésolution des Princes Allemands. Autant les suites immédiates de la ruine de Magdebourg avoient été désastreuses pour leur cause, autant elles leur devinrent bientôt favorables. L'indignation succéda à la premiere surprise; le désespoir prêta des forces, & la liberté de l'Allemagne se releva de la cendre de Magdebourg.

De tous les Princes, qui avoient accédé à la confédération de Leipzig, l'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse-Cassel étoient de beaucoup les plus à craindre; & la domination de l'Empereur ne pouvoit s'affermir dans ces contrées, tant que leurs souverains n'auroient pas désarmé. Tilly dirigea d'abord ses forces contre le Landgrave, & se mit en marche de Magdebourg pour la Thuringe. Dans cette marche, les terres de la ligne Ernetine de Saxe, ainsi que celles des Princes de Schwartzbourg, furent cruellement dévastées, & leurs habitans punis d'une maniere effrayante, de ce que leurs souverains avoient paru favoriser le Roi Suede. La ville d'Erfurt, la clef de la Saxe & de la Franconie, fut menacée d'un siege, dont elle ne se racheta que par une somme d'argent & par une contribution en vivres. Ce fut de-

là que Tilly envoya un député au Landgrave de Heſſe-Caſſel, pour le ſommer de licencier immédiatement ſes troupes; de renoncer à la confédération de Leipzig; de recevoir des troupes Impériales dans ſes états & dans ſes forteresſes; de payer des contributions, & de ſe déclarer l'ami ou l'ennemi de l'Empereur.

C'eſt ainſi qu'un Prince d'Empire dut ſe voir traité par un ſatellite de Ferdinand; mais ces demandes exorbitantes étoient appuyées par une armée, & le ſort effroyable de Magdebourg devoit en augmenter le poids.

L'on doit d'autant plus de louanges à l'intrépide fermeté avec laquelle le Landgrave répondit à ces propoſitions. " Il n'étoit, dit-il, aucunement intentionné de recevoir des troupes étrangeres dans ſes états & dans ſes forteresſes; quant à ſes troupes, elles lui étoient néceſſaires, & il vouloit les garder; il ſauroit à tout événement repouſſer toute attaque hoſtile. Si Tilly manquoit d'argent & de ſubſiſtances, il pouvoit ſe porter ſur Munich, où il trouveroit l'un & l'autre. "

L'entrée des cohortes impériales fut la ſuite immédiate de cette réponſe ferme; mais le Landgrave ſut ſi bien leur réſiſter, qu'elles ne firent rien de conſidérable. Tilly étoit cependant ſur le point de les ſuivre; & ce malheureux pays auroit payé chérement la fermeté de ſon Prince, ſi les mouvemens du Roi de Suede n'euſſent rappellé à tems le général de l'Empereur.

Guſtave-

Guſtave-Adolphe avoit appris la ruine de Magdebourg avec la douleur la plus ſenſible. Elle fut augmentée encore par la conduite de l'Electeur de Brandebourg, qui conformément à ſon traité, en prit occaſion de redemander au Roi ſa fortereſſe de Spandau. La perte de Magdebourg augmentoit, plutôt qu'elle ne diminuoit, les motifs qui lui rendoient la poſſeſſion de cette fortereſſe des plus importantes; & plus Guſtave voyoit approcher la néceſſité d'une bataille déciſive entre lui & Tilly, moins il pouvoit renoncer au ſeul réfuge qui lui fût reſté en cas de revers. Enfin, après avoir épuiſé inutilement, auprès de l'Electeur, les repréſentations & les prieres; & la froideur de ce Prince à ſon égard augmentant même de jour en jour, Guſtave envoya, à ſon commandant de Spandau, l'ordre d'évacuer cette fortereſſe; mais il déclara auſſi que, dès ce moment, il traiteroit l'Electeur en ennemi.

Pour donner du poids à cette déclaration, il parut devant Berlin avec toute ſon armée. " Je „ ne veux pas être moins bien traité que les gé„ néraux de l'Empereur," répondit-il aux députés que l'Electeur conſterné avoit envoyés dans ſon camp. " Votre maître les a accueillis dans ſes „ états; il leur a fourni tout ce qui leur étoit né„ ceſſaire, il leur a remis toutes les fortereſſes „ qu'ils ont demandées; & par toutes ſes com„ plaiſances il n'a pu même obtenir qu'ils trai„ taſſent ſon peuple avec plus d'humanité. Tout „ ce que je lui demande, ce ſont ma ſûreté, une

» modique ſomme d'argent, & du pain pour mes » troupes. Je m'engage en retour à protéger ſes » états & à en éloigner la guerre. Je ne puis me » relâcher ſur aucun de ces points; & que mon » frere, l'Electeur, ſe décide immédiatement s'il » veut m'avoir pour ami, ou voir ſa capitale miſe » au pillage. " Ce ton ferme fit impreſſion; & l'artillerie Suédoiſe, pointée contre la ville, ſurmonta tous les doutes de George-Guillaume.

Au bout de peu de jours, il fut ſigné un traité d'aillance, par lequel l'Electeur s'engageoit à payer chaque mois trente mille écus au Roi de Suede; à laiſſer Spandau entre ſes mains, & même à donner aux Suédois en tout tems l'entrée dans la forteresſe de Cuſtrin. Cette réunion maintenant effectuée de l'Electeur de Brandebourg avec la Suede, n'excita pas moins d'indignation à Vienne, que l'alliance du Duc de Poméranie avec cette couronne en avoit précédemment cauſé à la Cour Impériale; mais les revers que les armes de l'Empereur éprouverent bientôt, ne permirent point à ce Monarque d'en témoigner ſon reſſentiment autrement que par des paroles.

La ſatisfaction que cet événement dut cauſer au Roi fut bientôt augmentée par la nouvelle agréable de la reddition de Greifswalde, ſeule place-forte que les Impériaux poſſédaſſent encore dans la Poméranie; de ſorte que ce duché ſe voyoit entiérement délivré de ces déſaſtreux ennemis. Le Roi s'y rendit incontinent, & jouit du raviſſant ſpectacle d'une joie dont les peuples n'étoient rede-

vables qu'à lui ſeul. Une année s'étoit écoulée, depuis que Guſtave avoit débarqué en Allemagne; & cet anniverſaire fut célébré dans tout le Duché de Poméranie, par un jour ſolemnel de prieres & d'actions de graces. Peu auparavant, le Czar de Moſcovie avoit envoyé une ambaſſade à Guſtave, pour cimenter l'amitié entre les deux ſouverains, & même pour lui offrir un envoi de troupes auxiliaires. Le Roi devoit ſe féliciter d'autant plus de ces ſentimens pacifiques des Ruſſes, qu'il lui importoit beaucoup de n'être pas troublé par une Puiſſance voiſine, dans une guerre auſſi dangereuſe que celle où il ſe voyoit engagé. La Reine Marie-Eléonore, ſon épouſe, ne tarda pas non plus à débarquer en Poméranie, amenant avec elle un renfort de 8000 Suédois. Le Roi fut joint encore par un corps de ſix mille Anglois, commandés par le Marquis d'Hamilton. Nous devons d'autant moins paſſer cette circonſtance ſous ſilence, que l'arrivée de ce corps eſt tout ce dont l'hiſtoire ait pu faire mention, concernant la part que les Anglois ont priſe à cette guerre.

Pappenheim étoit chargé de défendre le territoire de Magdebourg, pendant la marche de Tilly dans la Thuringe; mais il n'avoit pu empêcher les Suédois de paſſer l'Elbe à pluſieurs repriſes, de tailler en pieces pluſieurs détachemens de troupes impériales, & de s'emparer de diverſes places. Lui-même, inquiet de l'approche du Roi, appella avec inſtances le Comte de Tilly, pour qu'il revînt de la Thuringe à marches forcées. Tilly ſe campa en

deça de l'Elbe, à Wolmirſtädt ; & Guſtave avoit pris ſon camp du même côté, pres de Werben, non loin de l'embouchure de la Havel dans ce fleuve. Les premiers événemens qui ſuivirent l'arrivée de Tilly dans ces environs, furent d'un funeſte préſage pour ce général. Les Suédois battirent & diſperſerent trois régimens de ſes troupes, poſtés dans des villages à quelque éloignement du gros de l'armée; ils enleverent la moitié de leurs bagages, & brûlerent le reſte. En vain Tilly s'approcha du camp Suédois juſqu'à la portée du canon, pour offrir au Roi la bataille: ce camp étoit trop bien fortifié pour permettre aucune attaque à l'ennemi. Tout ſe borna donc à une canonnade & à quelques eſcarmouches, dans leſquelles les Suédois eurent conſtamment l'avantage. Dans ſa retraite ſur Wolmirſtädt, l'armée de Tilly fut beaucoup diminuée par la déſertion. La fortune avoit entiérement abandonné ce général, depuis le maſſacre de Magdebourg.

Des ſuccès d'autant plus ſoutenus accompagnerent dès-lors le Roi de Suede. Pendant qu'il occupoit le camp de Werben, tout le pays de Mecklenbourg, à l'exception d'un petit nombre de places, fut conquis par le général Suédois Tott, & par le Duc Adolphe-Frédéric; & Guſtave goûta la ſatisfaction, bien digne d'un Roi, de rétablir les deux ſouverains dans leurs états. Il ſe rendit en perſonne à Guſtrow, où devoit ſe faire la cérémonie de la réinſtallation, afin de relever par ſa préſence l'éclat de cette ſolemnité.

Les deux Ducs, ayant leur protecteur au milieu d'eux, & entourés d'un nombreux cortege de Princes, firent une entrée ſolemnelle que la joie des ſujets délivrés rendit la fête la plus touchante. Peu après ſon retour à Werben, le Landgrave de Heſſe-Caſſel vint au camp du Roi, pour conclure avec lui une étroite alliance offenſive & défenſive. Le Landgrave fut ainſi, de tous les princes régnans de l'Allemagne, le premier qui ſe déclara librement & volontairement contre l'Empereur. Il y étoit engagé, il eſt vrai, par les motifs les plus preſſans. Le Landgrave Guillaume promit de regarder comme ſes ennemis, tous les ennemis du Roi; de lui donner entrée dans ſes places & dans ſes états; enfin, de fournir l'armée Suédoiſe de vivres & de tous les objets qui lui ſeroient néceſſaires. Le Roi ſe déclara, en retour, l'ami & le protecteur du Landgrave, en s'engageant à ne faire aucune paix, qu'il n'eût obtenu, de la part de l'Empereur, une ſatisfaction ſuffiſante pour ce Prince. Les deux parties ſe tinrent parole de bonne foi. La Cour de Heſſe-Caſſel perſiſta dans cette alliance juſqu'à la fin de la guerre; & lors de la paix de Weſtphalie, elle eut tout lieu de ſe louer de la fidélité de la Suede.

Tilly, à qui cette démarche hardie du Landgrave ne demeura pas long-tems cachée, envoya contre lui le Comte de Fugger à la tête de quelques régimens, & chercha à ſoulever les ſujets de ce Prince par des lettres ſéditieuſes, qu'il fit répandre dans la Heſſe. Ses lettres n'eurent pas

plus de ſuccès que ſes régimens, dont l'abſence lui devint funeſte dans la ſuite lors de la bataille de Breitenfeld. Quant aux Heſſois, ils ne pouvoient héſiter un moment à préférer le protecteur de leurs propriétés à ceux qui venoient les ravir.

Mais ce qui inquiétoit Tilly plus que ne pouvoit le faire la conduite du Landgrave, c'étoient les intentions équivoques de l'Electeur de Saxe, qui, malgré les défenſes de l'Empereur, continuoit ſes armemens & maintenoit la confédération de Leipzig. Auſſi rapproché du Roi de Suede, & en un tems où une bataille déciſive alloit être inévitable, il lui paroiſſoit fort dangereux de voir en armes l'Electorat de Saxe, prêt à tout moment à ſe déclarer pour l'ennemi. Tilly venoit d'être renforcé de vingt-cinq mille hommes de vieilles troupes que Furſtenberg lui avoit amenés. Plein de confiance dans ſes forces, il crut pouvoir déſarmer l'Electeur uniquement par la terreur qu'inſpireroit ſa venue, ou le vaincre ſans peine. Mais avant d'abandonner ſon camp de Wolmirſtädt, il le ſomma par une formelle ambaſſade, de donner entrée dans ſes états aux troupes Impériales; de licencier les ſiennes ou de les joindre à celles de l'Empereur; ou enfin de chaſſer, de concert avec lui, le Roi de Suede hors de l'Allemagne. Tilly, en rappellant à l'Electeur que, de toutes les parties de l'Allemagne, l'Electorat de Saxe étoit celle que la guerre avoit le plus épargnée, le menaça, en cas de refus, d'y exercer les plus terribles ravages.

Tilly avoit pris le tems le moins favorable pour des demandes auſſi impérieuſes. Les perſécutions exercées contre les Luthériens & contre les alliés de l'Electeur, la deſtruction de Magdebourg, les excès des troupes impériales dans la Luſace, tout concouroit à irriter ce Prince contre la Cour de Vienne. La proximité de Guſtave-Adolphe, quelque peu de droits que Jean-George eût à ſa protection, animoit auſſi ſon courage. Il refuſa donc de recevoir des troupes Impériales, & déclara ſa réſolution inébranlable de demeurer armé. " Quelle „ que dût être ſa ſurpriſe, " ajouta-t-il, " de „ voir l'armée Impériale marcher contre lui en un „ tems où elle étoit aſſez occupée à tenir tête au „ Roi de Suede, il n'attendroit pas le moment de „ ſe voir payé d'ingratitude & par la ruine de ſes „ états, au lieu des récompenſes qu'on lui avoit „ promiſes, & qu'il avoit ſi bien méritées." L'Electeur fit une réponſe plus claire encore aux députés de Tilly, qu'il traita magnifiquement." Meſ„ ſieurs," leur dit-il en les congédiant, " je vois „ bien qu'on veut enfin ſervir ſur table les confi„ tures de Saxe qu'on a tenues ſi long-tems en „ réſerve: mais je vous préviens, qu'on y a entre„ mêlé toutes ſortes de noix qui ſont bien dures; & „ prenez garde qu'elles ne vous briſent les dents."

Tilly ayant levé ſon camp, s'avança juſqu'à Halle, en exerçant les plus effroyables ravages. Ce fut de-là qu'il fit renouveller les mêmes demandes à l'Electeur, d'un ton plus preſſant & plus menaçant encore. Quand on ſe rappelle toute la con-

duite de ce Prince, que ſon inclination & les ſuggeſtions de miniſtres perfides attachoient aux intérêts de l'Empereur, aux dépends même des devoirs les plus ſacrés; de ce Prince enfin qu'on avoit ſû toujours ſi facilement maintenir dans l'inaction, on ne pourra qu'être étonné de l'aveuglement de l'Empereur ou de celui de ſes Miniſtres, qui dans le moment le plus critique, renonçant à une politique qui leur avoit ſi bien réuſſi, pouſſer à bout un Prince auſſi docile à ſuivre toutes leurs impulſions. Etoient-ce peut-être les vues de Tilly? Ce général deſiroit-il de faire un ennemi d'un ami auſſi équivoque, afin de ſe voir diſpenſé des ménagemens que les ordres ſecrets de l'Empereur lui impoſoient à l'égard des états de l'Electeur? Etoit-ce le deſſein de l'Empereur, d'exiter l'Electeur à une rupture, pour être quitte de toutes les obligations que lui avoit la Cour Impériale. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut qu'être étonné de la dangereuſe témérité de Tilly, qui ne craignit pas, en face d'un ennemi redoutable, de provoquer un ennemi nouveau, & qui enſuite négligea de mettre aucun obſtacle à la réunion des forces de l'un & de l'autre.

Jean-George, réduit au déſeſpoir par l'entrée de Tilly dans ſes Etats, ſe jetta, non ſans la plus grande répugnance, entre les bras du Roi de Suede.

Immédiatement après avoir reçu la premiere députation du Comte de Tilly, l'Electeur s'étoit hâté d'envoyer ſon général, le Feld-Maréchal d'Arnheim, au camp de Guſtave, pour implorer les ſecours d'un

Prince ſi long-tems négligé. Le Roi diſſimula la ſatisfaction que lui cauſoit une circonſtance qu'il avoit ardemment deſirée. "J'en ſuis fâché pour „ l'Electeur,„ répondit-il avec une froideur affectée à ſon envoyé; "s'il eût écouté mes repréſen- „ tations réitérées, ſes Etats n'auroient point vu „ d'ennemi, & Magdebourg exiſteroit encore. Ce „ n'eſt qu'en ce moment, lorſque la derniere né- „ ceſſité ne lui laiſſe point d'autre reſſource, qu'il „ a recours à moi; mais ſachez, que je ſuis bien „ éloigné, pour l'amour de l'Electeur de Saxe, de „ vouloir me perdre avec mes alliés. Qui me ſera „ garant de la fidélité d'un Prince dont les Miniſtres „ ſont à la ſolde de l'Autriche, & qui m'abandonnera „ dès que l'Empereur aura cherché à l'appaiſer, ou „ ceſſé de menacer ſes frontieres? Tilly a groſſi ſon „ armée de renforts conſidérables; cela néanmoins „ ne m'empêchera pas de marcher courageuſement „ à lui, auſſi-tôt que mes arrieres ſeront aſſurés."

Tout ce que le Miniſtre Saxon put répliquer ſur ces reproches, fut de dire, que le mieux étoit toujours de mettre d'anciens griefs en oubli: il preſſa le Roi avec inſtances, de s'expliquer ſous quelles conditions il viendroit au ſecours de la Saxe; & il ſe porta pour garant du conſentement de ſon Maître. "J'exige,„ répondit Guſtave, "que l'Electeur „ me remette ſa fortereſſe de Wittenberg; qu'il me „ donne en otage le Prince Electoral ſon fils aîné; „ qu'il paie trois mois de ſolde à mes troupes, & „ qu'enfin il me livre les traitres qui ſont dans ſon „ Miniſtere. Sous ces conditions, je ſuis prêt à „ voler à ſon ſecours."

"Non seulement Wittenberg, „ s'écria l'Electeur quand on lui rapporta cette réponse ; " non „ seulement Wittenberg, mais aussi Torgau & toute „ la Saxe lui seront ouvertes ; je suis prêt à lui remettre en otage ma famille entiere, &, si cela „ ne lui suffit pas, je m'offrirai moi-même à lui. „ Retournez auprès de ce Prince, & dites-lui que „ je suis prêt à lui délivrer les traitres qu'il me „ nommera, à payer à ses troupes la solde qu'il demande, & à sacrifier ma vie & tout ce que je „ possede pour la défense de la bonne cause."

Le Roi n'avoit voulu qu'éprouver les nouveaux sentimens qui animoient l'Electeur. Touché de sa sincérité, il se relâcha de ses dures prétentions. "La „ défiance, „ dit-il, "qu'on a mise en moi lorsque „ je voulois marcher au secours de Magdebourg, „ a excité la mienne. La confiance actuelle de „ l'Electeur mérite que je la paie d'un semblable „ retour. Je me contenterai d'un mois de paie pour „ mon armée, & j'espere même de le dédommager de cette dépense."

Immédiatement après avoir conclu cette alliance, le Roi passa l'Elbe, & se réunit, le lendemain, avec les Saxons. Au lieu de prévenir cette jonction, Tilly s'étoit porté sur Leipzig, qu'il somma de recevoir une garnison de troupes impériales. Dans l'espoir d'être promptement secouru, Jean de la Pforta, Commandant de la ville, se prépara à la défendre ; & à cet effet, il fit incendier le fauxbourg de Halle. Mais le mauvais état des fortifications rendit cette résistance inutile ; & au bout de

quarante-huit heures, les portes de la ville furent ouvertes à l'ennemi. Tilly avoit pris ſon quartier dans la maiſon d'un marguiller, la ſeule qui fût demeurée ſur pied dans le faux-bourg de Halle. Ce fut là qu'il ſigna la capitulation de Leipzig, & qu'il fut réſolu, dans un conſeil de guerre, d'attaquer le Roi de Suede. On vit le Comte de Tilly pâlir à l'aſpect des crânes & des oſſemens peints dont le marguiller avoit embelli ſa demeure. Leipzig éprouva le traitement le plus doux.

Le Roi & l'Electeur de Saxe tinrent cependant à Torgau, un grand conſeil de guerre, en préſence de l'Electeur de Brandebourg. Il s'agiſſoit de prendre une réſolution qui devoit fixer irrévocablement le ſort de l'Allemagne & de la Religion Proteſtante, la deſtinée de pluſieurs peuples & celle de leurs Souverains. Ces angoiſſes, qui peuvent auſſi s'emparer du cœur d'un héros à la veille de tout grand événement, parurent alors un moment jeter des nuages dans l'ame de Guſtave. "Si nous nous „ décidons à la bataille, „ diſoit-il, "nous ne mettons „ en jeu pas moins d'une Couronne & de „ deux bonnets électoraux: la Fortune eſt inconſtante, & les décrêts impénétrables du Ciel, peuvent, à cauſe de nos péchés, accorder la victoire aux ennemis. Mon royaume, il eſt vrai, „ ſi même il venoit à me perdre, pourroit encore „ ſe défendre. Eloigné à une grande diſtance, protégé par une flotte conſidérable, bien aſſuré dans „ ſes frontieres & défendu par un peuple aguerri, „ il ſeroit au moins à l'abri des plus grands mal-

„ heurs. Mais quelle ſera votre reſſource, vous que „ l'ennemi ſerre de près, ſi l'iſſue du combat tourne „ à notre déſavantage."

Guſtave-Adolphe éprouvoit alors cette méfiance modeſte d'un héros, que n'aveugle point la connoiſſance qu'il a de ſes forces; Jean-George montroit la confiance d'un homme foible, qui ſe ſent appuyé par un héros. Plein d'impatience de voir ſes états délivrés au plutôt de deux armées onéreuſes, il brûloit de livrer une bataille, dans laquelle il n'avoit point d'anciens lauriers à hazarder. Il vouloit, ſeul avec ſes Saxons, marcher vers Leipzig & livrer bataille à Tilly. Guſtave enfin ſe rendit à ſon avis; & il fut réſolu d'attaquer ſans délai l'ennemi, avant qu'il eût été joint par les renforts que lui amenoient les généraux Altvinger & Tiefenbach. L'armée combinée des Suédois & des Saxons paſſa la Mulda; & l'Electeur de Brandebourg s'en retourna dans ſon pays.

Ce fut le 7 Septembre 1631, au matin, que les deux armées ennemies ſe trouverent en vue l'une de l'autre. Tilly, après avoir négligé d'anéantir l'armée Saxonne avant ſa réunion à celle des Suédois, avoit réſolu d'attendre l'arrivée des troupes auxiliaires qui accouroient à ſon ſecours. Il avoit pris, non loin de Leipzig, un camp avantageux & d'une très-forte aſſiette, dans lequel il ſe flattoit de ne pouvoir être contraint à livrer bataille. Les inſtantes prieres de Pappenheim l'engagerent enfin à changer de poſition, auſſi-tôt que les armées ennemies furent en marche; & il ſe porta vers les hauteurs

ſituées entre le village de Wahren & Lindenthal. Son armée entiere étoit poſtée auprès de ces hauteurs; & ſon artillerie, diſtribuée ſur les mêmes collines, pouvoit balayer toute la vaſte plaine de Breitenfeld. Ce fut de ce côté, que s'approcha, ſur deux colonnes, l'armée combinée des Suédois & des Saxons. Il falloit qu'elle paſſât la Lober près de Podelwitz, village ſitué en face de l'armée Impériale. Pappenheim fut détaché avec deux mille cuiraſſiers pour lui diſputer le paſſage de ce ruiſſeau; mais ce ne fut qu'après que Tilly eut long-tems fait difficulté de lui donner cet ordre, & avec la défenſe poſitive d'engager aucun combat. Malgré cette défenſe, Pappenheim combattit l'avant-garde Suédoiſe; mais il fut forcé de ſe retirer après une courte réſiſtance. Pour arrêter les ennemis dans leur marche, il fit mettre le feu à Podelwitz; ce qui néanmoins ne les empêcha pas de ſe porter en avant & de ſe former en ordre de bataille.

Les Suédois occuperent la droite, formés ſur deux corps, l'infanterie au centre, diviſée en petits bataillons faciles à être mus, & capables des évolutions les plus rapides ſans cauſer aucun déſordre. La cavalerie fut placée ſur les deux ailes, diviſée également en petits eſcadrons, dont les rangs étoient interrompus par pluſieurs troupes de mouſquetaires, deſtinés à maſquer le petit nombre des cavaliers, ainſi qu'à tirer ſur les cavaliers ennemis. Le centre étoit commandé par le colonel Teufel; l'aile gauche par Guſtave Horn, & la droite par le Roi lui-même, qui avoit en face le Comte de Pappenheim.

Les Saxons étoient ſéparés des Suédois par un vaſte intervalle; meſure ordonnée par Guſtave & que juſtifia l'événement. C'étoit l'Electeur, qui, de concert avec ſon Feld-Maréchal d'Arnheim, avoit lui-même ordonné le plan de l'ordre de bataille pour ſes troupes; & le Roi s'étoit borné à l'agréer. Guſtave parut ſoigneux de faire enſorte qu'on diſtinguât la bravoure des troupes Suédoiſes d'avec celle des Saxons. La Fortune ne les confondit pas.

L'armée Impériale s'étendit ſous les hauteurs vers le couchant, formée ſur une ligne, dont l'extrêmité ne pouvoit s'appercevoir, & aſſez étendue pour déborder les flancs des troupes Suédoiſes: l'infanterie étoit répartie en gros bataillons, & la cavalerie en eſcadrons non moins conſidérables que peu utiles. Il avoit placé ſon artillerie ſur les hauteurs; de ſorte que les boulets paſſoient par deſſus ſes troupes. Si l'on doit ajouter une pleine foi à toute cette relation, on pourroit conclure, de cette poſition de ſon artillerie, que Tilly avoit eu deſſein d'attendre l'ennemi plutôt que de l'attaquer; cet ordre de bataille le mettant dans l'impoſſibilité de fondre ſur les rangs ennemis, ſans s'expoſer au feu de ſes propres canons. Tilly commandoit le centre en perſonne; Pappenheim la gauche, & le Comte de Furſtenberg la droite. Les troupes réunies de l'Empereur & de la Ligue ne ſe montoient guere, dans cette journée, au-delà de trente-quatre à trente-cinq mille hommes: les armées réunies de Suede & de Saxe étoient de pareille force.

Mais quand un million d'hommes euſſent dû combattre, cette journée auroit pu être plus meurtriere, non plus importante ou plus déciſive. C'étoit pour cette journée que Guſtave-Adolphe avoit paſſé la Mer Baltique; qu'il étoit allé chercher les dangers dans une terre éloignée, & qu'il hazardoit encore ſa couronne & ſa vie. Les deux plus grands généraux de ce tems, qui jamais n'avoient été vaincus, devoient maintenant éprouver leurs talens, dans une bataille long-tems évitée, & qui doit flétrir les lauriers de l'un ou de l'autre. Les deux moitiés de l'Allemagne ont vu en tremblant l'approche de cette journée; tous les peuples de l'Europe en attendent l'iſſue avec inquiétude, & elle ſera bénie ou pleurée par la poſtérité la plus reculée.

Cette fermeté, qui n'abandonnoit jamais le Comte de Tilly, lui manqua dans ce jour. Point de plan fixe pour combattre; moins encore pour éviter la bataille. Ce ne fut que malgré lui qu'il s'y vit entraîné par Pappenheim. Une perplexité, qui lui étoit étrangere, excitoit mille combats dans ſon cœur; & de noirs preſſentimens couvroient ſon front de nuages: les manes des Magdebourgeois paroiſſoient voltiger autour de lui, & l'effrayer par de triſtes augures. La bataille commença par un feu d'artillerie, qui dura deux heures. Le vent étoit à l'Oueſt, & portoit contre les Suédois des nuages épais de pouſſiere & de fumée: cet inconvénient engagea Guſtave à ſe porter vers le nord; & la rapidité de ce mouvement ne donna pas à l'ennemi le tems d'y mettre obſtacle.

Enfin Tilly, ayant quitté ſes hauteurs, hazarda la premiere attaque contre les Suédois; mais repouſſé par la véhémence de leur feu, il tomba ſur les Saxons avec une telle impétuoſité, que leurs rangs ſe rompirent & qu'un déſordre général ſe répandit dans tout leur corps-d'armée. L'Electeur lui-même ne revint de ſa terreur que quand il eut fui juſqu'à Eulenbourg; quelques régimens tinrent ferme encore quelque tems ſur le champ-de-bataille, & par leur vigoureuſe réſiſtance ils ſauverent l'honneur du nom Saxon. A peine vit-on le déſordre ſe mettre auſſi parmi eux, que les Croates ſe débanderent pour s'adonner au pillage; & des couriers furent expédiés à Vienne & à Munich, afin d'y apporter la nouvelle de la victoire.

Le Comte de Pappenheim, avec toute ſa cavalerie, fondit ſur l'aile gauche Suédoiſe, mais ſans pouvoir l'ébranler. Elle étoit commandée par le Roi en perſonne, ayant ſous lui le général Bannier. Pappenheim réitéra ſon attaque juſqu'à ſept fois, & il fut toujours repouſſé. Il s'enfuit après avoir eſſuyé de grandes pertes, & abandonna le champ-de-bataille au vainqueur.

Cependant Tilly, après avoir achevé la défaite des Saxons, chargea l'aile gauche des Suédois avec ſes troupes victorieuſes. Le Roi, auſſi-tôt qu'il eut vu le déſordre des troupes Saxonnes, avoit eu la préſence d'eſprit d'envoyer trois régimens au ſecours de cette aile, afin d'en protéger les flancs que la déroute des Saxons laiſſoit à découvert. Guſtave Horn, qui la commandoit, oppoſa aux cuiraſſiers

raſſiers ennemis une vive réſiſtance, qui fut efficacément ſoutenue par la diviſion d'infanterie placée entre les eſcadrons Suédois. Déja l'ennemi commençoit à ſe rebuter, quand Guſtave ſurvint pour décider le ſort de la bataille. L'aile gauche des Impériaux étoit défaite, & ſes troupes victorieuſes, qui n'avoient plus d'ennemis devant elles, pouvoient être employées plus utilement ailleurs. Il ſe porta donc ſur la gauche avec ſa droite & ſon corps de bataille, & attaqua les hauteurs ſur leſquelles étoit placée l'artillerie de Tilly. En peu de tems elles furent emportées, & l'ennemi dut eſſuyer le feu de ſes propres canons.

Foudroyée en flanc par le feu du canon, aſſaillie en front par les Suédois, l'armée Impériale juſqu'alors invincible, dut fuir pour la premiere, fois. Il ne reſtoit plus d'autre parti à Tilly, que celui d'une retraite précipitée; mais cette retraite même devoit ſe faire au travers de l'ennemi. Ce fut alors que la confuſion & le déſordre ſe répandirent dans toute l'armée vaincue, à l'exception de quatre régimens de vieux ſoldats aguerris & expérimentés, qui n'avoient jamais fui d'un champ-de-bataille, & qui ne voulurent pas eſſuyer cette honte. Ayant ſerré leurs rangs, ils pénétrerent au milieu de l'armée victorieuſe; & en combattant ſans ceſſe, ils atteignirent un petit bois, où ils ſe formerent de nouveau & réſiſterent juſqu'à ce qu'ils euſſent été réduits à ſix cens hommes. Avec eux s'échapperent les débris de l'armée de Tilly, & le ſort de la bataille fut pleinement décidé.

Au milieu du champ-de-bataille, jonché des morts & des bleſſés, Guſtave-Adolphe ſe jetta à terre, & épancha les excès de la premiere joie que lui inſpiroit ſa victoire, dans une fervente priere. Il fit pourſuivre l'ennemi par ſa cavalerie, autant que l'obſcurité de la nuit pouvoit le permettre.

Le bruit du tocſin mit en mouvement tous les habitans des campagnes voiſines; & malheur au ſoldat fugitif qui tomboit entre les mains du payſan irrité. Comme il n'étoit pas poſſible d'attaquer Leipzig encore dans cette nuit même, le Roi ſe campa entre le champ-de-bataille & cette ville. Sept mille des ennemis avoient été tués ſur la place, & au-delà de cinq mille bleſſés ou faits priſonniers. Toute leur artillerie avoit été priſe, ainſi que leur camp & plus d'une centaine de drapeaux & d'étendarts. La déroute des Impériaux fut ſi complette, que Tilly, dans ſa fuite ſur Halle & ſur Halberſtadt, ne put raſſembler que ſix cens hommes, & Pappenheim ſeize cens. C'eſt avec cette rapidité que fut diſſipée une armée formidable, qui naguere avoit fait trembler l'Allemagne & l'Italie.

Tilly même ne dut ſon ſalut qu'à un hazard. Quoiqu'affoibli par pluſieurs bleſſures, il ne voulut point ſe rendre priſonnier à un capitaine de cavalerie Suédois qui l'avoit atteint, & qui alloit le tuer, quand un coup de piſtolet, tiré à propos, l'étendit lui-même à terre. Mais la douleur de ſurvivre à ſa défaite & de perdre en un ſeul jour le fruit d'une longue & glorieuſe carriere, étoit pour lui plus cruelle que ſes bleſſures & même que la

mort. Il voyoit ſes précédentes victoires rentrées dans le néant, ayant manqué celle qui devoit les couronner toutes; & de tous ſes brillans exploits, il n'avoit plus à recueillir que les malédictions de l'humanité, dont ils avoient été accompagnés. Depuis ce malheureux jour, Tilly n'eut plus un ſeul moment de lucide; & la fortune ne lui redevint jamais favorable. Sa ſeule conſolation, celle de la vengeance, elle lui étoit enlevée par les ordres poſitifs de ſon Maître, qui lui défendoient de hazarder aucune nouvelle bataille déciſive. On attribue principalement à trois fautes que commit ce général, les malheurs de cette journée; d'avoir fait placer ſon artillerie ſur des hauteurs derriere ſon armée; de s'être enſuite éloigné de ces mêmes hauteurs; & d'avoir, ſans y mettre aucun obſtacle, laiſſé l'ennemi ſe former en ordre de bataille. Mais qu'il eût été facile de les réparer, ſans la préſence d'eſprit, le ſang-froid & la ſupériorité du génie de Guſtave! — Tilly s'enfuit précipitamment de Halle à Halberſtadt, où il ſe donna à peine le tems de faire panſer ſes bleſſures: il ſe hâta de ſe porter vers la Weſer, afin de ſe renforcer des garniſons impériales dans le Cercle de Baſſe-Saxe.

L'Electeur de Saxe, quand le danger fut paſſé, n'avoit point tardé à ſe rendre au camp du Roi de Suede. Guſtave le remercia d'avoir conſeillé la bataille; & Jean-George, touché de cet accueil & dans l'effuſion de ſa joie, lui promit la Couronne de Roi des Romains. Dès le lendemain, le Roi, après avoir chargé l'Electeur de Saxe de reprendre

Leipzig, ſe porta ſur Merſebourg. Cinq mille hommes de troupes impériales, qui s'étoient ralliés & que Guſtave attaqua dans ſa marche, furent ou taillés en pieces, ou faits priſonniers : la plupart de ceux-ci paſſerent à ſon ſervice. Merſebourg ſe rendit auſſi-tôt : bientôt après, le Roi s'empara de Halle, où l'Electeur de Saxe vint le joindre, afin de concerter avec lui un plan d'opérations ultérieures.

La victoire étoit gagnée ; mais le ſage parti qu'on en tireroit pouvoit ſeul la rendre déciſive. L'armée impériale étoit détruite, la Saxe ne voyoit plus d'ennemi, & Tilly fugitif s'étoit retiré juſqu'à Brunſwick. En l'y pourſuivant, on auroit renouvellé la guerre dans la Baſſe-Saxe, qui s'étoit à peine un peu remiſe des maux de la précédente. Il fut donc réſolu d'envahir le territoire ennemi, qui, ſe trouvant ouvert & ſans défenſe, invitoit le vainqueur de s'avancer juſqu'à Vienne. En ſe portant ſur la droite, on pouvoit fondre ſur les Etats des Princes Catholiques, ou pénétrer, vers la gauche, dans les Etats héréditaires de l'Empereur & faire trembler ce Monarque dans ſa réſidence. Ces deux projets furent réſolus ; & maintenant il fut queſtion de diſtribuer les rôles. Guſtave-Adolphe, à la tête d'une armée victorieuſe, auroit trouvé peu de réſiſtance de Leipzig à Prague, à Vienne & même juſqu'à Presbourg. La Boheme, la Moravie, l'Autriche & la Hongrie ſe trouvoient denuées de défenſeurs ; & les Proteſtans de ces contrées, opprimés depuis ſi long-tems, deſiroient avec ardeur une révolution.

Dans la terreur d'une attaque soudaine, Vienne auroit ouvert ses portes. Avec les provinces qu'on enlevoit à l'ennemi, on alloit tarir les sources qui lui fourniſſoient les moyens de soutenir la guerre; & Ferdinand auroit consenti volontiers à une paix qui eût éloigné du cœur de ses Etats un ennemi formidable.

Ce plan hardi eût flatté un conquérant; & peut-être un heureux succès l'auroit-il justifié. Gustave, aussi prévoyant que hardi, & plus politique que conquérant, le rejetta parce qu'il voyoit un plan plus sublime à suivre, & qu'il ne vouloit pas en confier l'issue uniquement à la Fortune & à la valeur.

En envahiſſant la Boheme, le Roi de Suede devoit abandonner à l'Electeur de Saxe la Franconie & le Cercle du Haut-Rhin. Mais Tilly commençoit déja à rassembler, des débris de l'armée vaincue, des garnisons de la Basse-Saxe & des renforts qui le joignoient chaque jour, une nouvelle armée qui ne pouvoit manquer de marcher bientôt à l'ennemi. On ne pouvoit opposer, à un général aussi expérimenté, un Arnheim de la capacité duquel la bataille de Leipzig rendoit un témoignage au moins très-équivoque. De quoi eussent servi au Roi les succès les plus brillans dans la Boheme & dans l'Autriche, si Tilly redevenoit puiſſant dans l'Empire; si ce général parvenoit à ranimer, par de nouvelles victoires, le courage des Catholiques-Romains, & s'il désarmoit en Allemagne les alliés de la Suede. Quel avantage le Roi eût-il recueilli, en chaſſant l'Empereur de ses Etats héréditaires, si Tilly faisoit la

conquête de l'Allemagne. Guſtave pouvoit-il ſe flatter de mettre l'Empereur dans de plus grandes angoiſſes que ne l'avoit fait, il y avoit douze ans, l'inſurrection de la Boheme, qui cependant n'avoit point ébranlé la fermeté de Ferdinand, ni tari ſes reſſources, & après laquelle on l'avoit vu plus formidable que jamais.

Guſtave pouvoit attendre, d'une invaſion dans les états des Princes Catholiques de la Ligue, des avantages moins brillans mais beaucoup plus ſolides. Sa venue à main armée devoit y être déciſive. Les Princes d'Empire étoient en ce même tems raſſemblés en Diete à Francfort, au ſujet de l'édit de reſtitution; & Ferdinand mettoit en œuvre tous les reſſorts de ſon aſtucieuſe politique, pour engager les Proteſtans effrayés à un accommodement prompt & même contraire à leurs intérêts. L'approche de leur protecteur, en les animant à une ferme réſiſtance, pouvoit ſeule déjouer les deſſeins de l'Empereur. Guſtave-Adolphe vainqueur eſpéroit de réunir par ſa préſence tous les Princes mécontens, & de ſéparer les autres des intérêts de Ferdinand par la terreur de ſes armes. Dans le centre de l'Allemagne, il coupoit tous les nerfs de la puiſſance Impériale, qui ne pouvoit ſe maintenir ſans le ſecours de la Ligue. Il ſe voyoit à même auſſi d'obſerver de près la France, alliée équivoque; & ſi, pour venir à bout d'un deſſein peut-être ſecret, l'amitié des Electeurs Catholiques lui étoit néceſſaire, il devoit avant toutes choſes ſe rendre l'arbitre de leur ſort, afin de ſe faire, par de

bien faiſans ménagemens, des droits à leur reconnoiſſance.

Guſtave réſolut donc de marcher ſur Francfort & vers le Rhin, en abandonnant à l'Electeur de Saxe la conquête de la Boheme.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE DE TRENTE ANS.

Livre quatrieme.

La glorieuſe victoire de Guſtave-Adolphe près de Leipzig cauſa de grands changemens, tant à l'égard de la conduite de ce Monarque, que dans les ſentimens qui animoient ſes partiſans & ſes ennemis.

Il venoit de ſe meſurer avec le plus grand capitaine de ſon tems; il venoit d'éprouver, ſur l'élite des troupes Impériales, les plus exercées de l'Europe, l'excellence de ſa tactique, la bravoure de ſes Suédois; & il les avoit vaincues. Il fut rempli, dès ce moment, d'une grande confiance en ſes forces; & la confiance eſt la mere des grands exploits. Si l'impétuoſité d'Alexandre n'eût vaincu ſur les bords du Granique, jamais ce Prince n'auroit renverſé l'Empire des Perſans.

On va remarquer, dans toutes les entrepriſes du Roi de Suede, une conduite plus hardie & plus aſſurée; plus de réſolution, même dans les conjonctures les plus critiques; plus de mépris pour les dangers, plus de fierté envers ſon ennemi,

plus de ſentiment de ſoi-même à l'égard de ſes alliés, &, dans ſa bonté-même, plutôt la condeſcendance d'un Maître. Ses ſentimens de piété venoient même à l'appui de ce courage dont il étoit naturellement animé : il aimoit à voir, dans ſa cauſe, la cauſe du Ciel ; & il enviſageoit, dans la défaite de Tilly, les jugemens manifeſtés de l'Etre Suprême ſur ſon adverſaire, &, en lui-même, il ne voyoit qu'un inſtrument des vengeances divines. Eloigné de ſon royaume & du ſol qui l'avoit vu naître, il pénétra, ſur les ailes de la victoire, dans le cœur de l'Allemagne, qui depuis des ſiecles n'avoit apperçu aucun conquérant dans ſon ſein. L'eſprit guerrier des Allemands, la vigilance de leurs Princes, les ſages connexions établies entre les états qui partagent l'Allemagne, le grand nombre de ſes places fortes, la multitude de ſes rivieres avoient depuis des tems immémoriaux, mis des bornes inſurmontables à l'ambition & aux conquêtes des Etats voiſins ; & malgré les tempêtes qu'avoient ſouvent éprouvées les frontieres de cette vaſte contrée, l'intérieur s'étoit vu ſans ceſſe à l'abri de toute irruption étrangere. De tout tems, l'Allemagne avoit joui de l'avantage équivoque, de produire elle-même ſes propres ennemis, & de demeurer invincible au dehors. Auſſi ne fut-ce alors que la diſcorde parmi ſes membres, jointe à un fanatiſme intolérant, qui fraya au conquérant Suédois la route juſques dans le cœur de l'Empire Germanique. Ils étoient diſſouts depuis long-tems, ces liens qui jadis entretenoient l'har-

monie en Allemagne, & qui ſeuls la rendoient invincible; & ce fut de l'Allemagne même que Guſtave emprunta les forces par leſquelles il la ſoumit. Guſtave ſut, avec autant de prudence que de courage, profiter des avantages que lui offroient les circonſtances du moment; & auſſi habile dans le cabinet que ſur le champ-de-bataille, il déchira les pieges d'une politique aſtucieuſe, avec autant de rapidité qu'il foudroyoit les places ennemies. Il pourſuivit, ſans s'arrêter, ſes victoires d'une des frontieres de l'Allemagne à l'autre, ſans perdre le fil d'Ariadne, qui pouvoit ſeul le ramener; & ſur les rives du Rhin, comme aux embouchures du Lech, il ne ceſſa jamais d'être rapproché de ſon royaume.

La conſternation de l'Empereur & de la Ligue Catholique, après la défaite de Tilly près de Leipzig, égala à peine l'étonnement & la perplexité des alliés de la Suede, ſur les ſuccès inattendus que le Roi venoit d'obtenir. Ils ſurpaſſoient leur attente; ils ſurpaſſoient leurs deſirs. Elle avoit été tout-à-coup anéantie, cette formidable armée qui avoit arrêté ſes progrès, reſtreint ſon ambition, & qui l'avoit mis en quelque ſorte ſous leur dépendance. Seul, ſans aucun rival, ſans aucun adverſaire capable de lui réſiſter, Guſtave ſe voyoit dans le cœur de l'Allemagne; rien ne pouvoit arrêter ſa courſe, ni borner ſes prétentions, ſi l'ivreſſe de ſes ſuccès devoit l'induire à en abuſer. Si d'abord on avoit tremblé devant la puiſſance prépondérante de l'Empereur, on n'avoit pas moins ſujet de tout

craindre de la part d'un conquérant étranger, pour la conſtitution de l'Empire, & du zele religieux d'un Roi proteſtant, pour l'Egliſe Catholique en Allemagne. Les alarmes &, les jalouſies de quelques-unes des Puiſſances alliées, endormies par la crainte qu'on avoit eue de l'Empereur, ne tarderent pas à revivre ; & à peine Guſtave eut-il juſtifié leur confiance par ſa bravoure & par ſes ſuccès, que déja l'on travailloit à traverſer ſes deſſeins.

Sans ceſſe aux priſes avec les ruſes de ſes ennemis & avec la défiance de ſes alliés, il ne dut ſes victoires qu'à lui-même ; mais ſon courage inébranlable & ſa profonde ſageſſe lui frayerent la route à travers tous ces obſtacles. Tandis que l'heureux ſuccès de ſes armes inſpiroit des inquiétudes à ſes puiſſans alliés, tels que la France & l'Electeur de Saxe, il ſut remplir de courage ſes alliés plus foibles, qui ſeulement alors oſerent manifeſter leurs ſentimens & embraſſer ouvertement ſon parti. Ne pouvant chercher à égaler Guſtave-Adolphe, ni ſouffrir de ſon ambition, ils attendoient tout de la magnanimité de ce puiſſant allié qui les enrichiſſoit des dépouilles ennemies, & qui les protégeoit contre l'oppreſſion des Princes plus puiſſans. Sa force couvroit leur foibleſſe; & peu conſidérables par eux-mêmes, ils acquéroient du poids par leur réunion avec le héros Suédois. Ce furent eux, qui guiderent le Roi dans le centre de l'Allemagne, qui aſſuroient ſes arrieres, approviſionnoient ſes armées, ouvroient leurs forteresſes à ſes troupes, & verſoient

pour lui leur ſang dans les combats. La politique qu'il eut de ménager la fierté germanique, ſa conduite populaire, quelques actes éclatans de juſtice, ſon reſpect pour les loix furent autant de liens dont il ſut garotter l'eſprit inquiet des Proteſtans d'Allemagne; & les barbaries criantes des Impériaux, des Eſpagnols & des Lorrains contribuerent efficacément à mettre ſous un jour favorable ſa modération & celle de ſes troupes.

Si ce fut à ſon propre génie, que Guſtave dut la plupart de ſes ſuccès, on ne peut cependant diſconvenir, que la Fortune & les circonſtances ne l'aient beaucoup favoriſé. Il avoit pour lui deux grands avantages, qui lui donnerent un aſcendant décidé ſur l'ennemi. En portant le théatre de la guerre dans les Etats des Princes membres de la Ligue; en attirant la jeuneſſe ſous ſes drapeaux, en s'enrichiſſant du butin qu'offroient ces provinces, & en diſpoſant comme de ſa propriété des revenus des Princes fugitifs, Guſtave privoit l'ennemi de toutes les reſſources néceſſaires pour lui réſiſter avec énergie, & il ſe mettoit à même de ſoutenir à peu de frais une guerre diſpendieuſe. Si d'ailleurs ſes ennemis, les Princes de la Ligue, diviſés entr'eux, guidés par des intérêts divers & ſouvent oppoſés, agiſſoient ſans aucun enſemble & par conſéquent ſans ſuccès; ſi leurs généraux ſe trouvoient gênés par des ordres, leurs troupes ſans diſcipline & leurs armées diſperſées & ſans connexion entre elles; ſi le chef-d'armée étoit ſéparé chez eux du législateur & de l'homme d'état; tous ces divers

avantages ſe trouvoient réunis dans le Roi de Suede: il ſe voyoit l'unique ſource d'où découloit toute autorité; le ſeul point de vue ſur lequel le guerrier avoit les yeux fixés, enfin le ſeul qui fût l'ame de ſon parti, le créateur de ſes plans & celui qui les mettoit en exécution. C'étoit donc lui ſeul, qui donnoit à la cauſe des Proteſtans cet enſemble & cette harmonie qui manquoient entiérement au parti oppoſé. Qu'on ne s'étonne donc pas, ſi, avec de tels avantages, à la tête d'une pareille armée, doué d'un génie ſi propre à les mettre en œuvre, & guidé par une auſſi ſage politique, Guſtave-Adolphe fut toujours invincible.

L'épée dans une main, & l'olivier dans l'autre, on va le voir traverſer l'Allemagne du nord au midi, comme conquérant, comme légiſlateur & comme arbitre ſuprême, en preſqu'auſſi peu de tems qu'un voyageur en auroit employé à parcourir cette contrée. Comme à un Souverain légitime, on vient lui offrir les clefs des villes & des forteresſes. Aucune place forte ne peut lui réſiſter; aucun fleuve n'arrête ſa courſe rapide; ſouvent la terreur ſeule de ſon nom le rend victorieux. On voit les étendarts Suédois déployés le long du cours entier du Mein; le Bas-Palatinat devenu libre, les Eſpagnols & les Lorrains chaſſés au-delà du Rhin & de la Moſelle. Les Suédois & les troupes Heſſoiſes ſe répandant comme un torrent impétueux ſur l'Electorat de Mayence, ſur les Evêchés de Würtzbourg & de Bamberg, & trois Prélats fugitifs, éloignés de leurs Sieges, ſubiſſant la peine de leur funeſte

attachement à l'Empereur. C'eſt enfin le tour du plus coupable de tous, du Chef de la Ligue, de Maximilien, d'éprouver dans ſes Etats les maux qu'il avoit préparés à d'autres. Ni le ſort effrayant de ſes alliés, ni les offres magnanimes de Guſtave, qui, au milieu du cours de ſes conquêtes, ne ceſſoit de lui offrir la paix, n'avoient pu vaincre l'opiniâtreté de ce Prince. La guerre ſe porte, ſur le cadavre de Tilly, dans le centre de la Baviere. Les rives du Danube & du Lech, comme celles du Rhin, fourmillent de guerriers Suédois; &, retiré dans ſes places fortes, l'Electeur abandonne à l'ennemi ſes Etats, qu'aucune guerre n'a encore ravagés. Munich même ouvre ſes portes à l'invincible Guſtave; & l'infortuné Frédéric V. ſe conſole quelques momens, dans la capitale de ſon royaume éphémere, de la perte de ſon Electorat.

Tandis que Guſtave-Adolphe étend ſes conquêtes juſqu'aux frontieres méridionales de l'Allemagne, & qu'avec une force irréſiſtible il renverſe tout ce qui oſe s'oppoſer à ſes progrès, ſes alliés & ſes généraux obtiennent de ſemblables triomphes dans le reſte des provinces de l'Empire. La Baſſe-Saxe ſecoue le joug de l'Empereur; les ennemis abandonnent le Mecklenbourg, les garniſons autrichiennes ſe retirent de tous les environs de l'Elbe & de la Weſer. Le Landgrave Guillaume de Heſſe-Caſſel ſe rend formidable dans le Haut-Rhin, les Ducs de Saxe-Weimar dans la Thuringe, & les François dans l'Electorat de Trêves. A l'Eſt, les Saxons ſubjuguent preſque tout le royaume de Boheme. Déja

les Turcs s'arment pour attaquer la Hongrie; &, dans le cœur de l'Autriche, un dangereux ſoulévement eſt ſur le point d'éclater. L'Empereur déſolé a recours à toutes les Cours de l'Europe, afin de ſe fortifier par des ſecours étrangers contre d'auſſi nombreux ennemis. C'eſt en vain qu'il appelle les armées des Eſpagnols, que la bravoure des Hollandois occupe au-delà du Rhin; en vain il s'efforce d'engager le St. Siege & toute la Chrétienté Catholique à tenter de le ſauver. Le Pape offenſé ne fait qu'inſulter par de faſtueuſes proceſſions & par de vains anathemes à la détreſſe de Ferdinand; & au lieu des ſecours pécuniaires qu'il demande, il lui montre les campagnes ravagées de Mantoue.

C'eſt alors que le deſpote altier éprouve qu'il n'eſt qu'un homme, & que l'abandon de ſes amis, la ruine de ſes alliés & des dangers toujours plus preſſans le convainquent du néant de ſes vues ambitieuſes. Des armées ennemies environnent toute la circonférence de ſa vaſte monarchie. Avec les Etats de la Ligue, remparts naturels de l'Autriche & qui ſont inondés par l'ennemi, tous les boulevarts derriere leſquels la puiſſance Autrichienne ſe crut ſi long-tems hors d'atteinte, ſe trouvent tout d'un coup renverſés; & déja le feu de la guerre gagne ſes frontieres ſans défenſe. Tous ſes plus fidelles alliés ſont déſarmés: Maximilien de Baviere, ſon plus puiſſant appui, ſe voit à peine à même de ſe défendre lui-même. Les armées Impériales, fondues par la déſertion & par des défaites réitérées, découragées par de longs revers, ont ou-

blié, ſous des généraux vaincus, cette impétuoſité guerriere, qui, produite par la victoire, aſſure de nouveaux lauriers. Le danger eſt au comble : des moyens extrêmes peuvent ſeuls relever la puiſſance Impériale. Le beſoin le plus preſſant eſt celui d'un général; mais le ſeul capitaine dont on puiſſe attendre le rétabliſſement des affaires, les cabales de l'envie l'ont éloigné du commandement des armées. C'eſt à ce point d'humiliation que fut réduit cet Empereur, naguere ſi formidable, qu'il fut obligé de traiter honteuſement avec ſon ſerviteur, avec un ſujet offenſé, & de preſſer l'altier Duc de Fridlande de recevoir un pouvoir qu'il lui avoit ravi avec ignominie. Alors une nouvelle ame commence à faire revivre le corps à demi dépéri de la puiſſance Autrichienne ; & une révolution rapide dans les affaires annonce la main ferme de celui qui les conduit. Un général revêtu de pouvoirs ſans bornes eſt oppoſé au Roi de Suede ; & un héros victorieux tient tête à un héros également couronné par la victoire. Le prix de la guerre, déja preſque remporté par Guſtave-Adolphe, dépend d'une lutte douteuſe & de l'iſſue d'un combat nouveau & difficile. A la vue de Nurenberg ſe rencontrent deux nuées orageuſes; deux armées formidables ſe menacent, ſe conſiderent avec crainte, deſirent & redoutent le moment qui les confondra dans l'orage de la mêlée. Les forces de l'Allemagne entiere paroiſſent s'être réunies ſur ce point, & ſe croiſer pour décider d'une lutte de douze ans. Les yeux de l'Europe ſe fixent avec terreur & avec curioſité

fité ſur ce grand ſpectacle, & Nurenberg s'attend déja, dans les angoiſſes, à donner ſon nom à une bataille encore plus déciſive que ne l'avoit été celle de Leipzig. Tout-à-coup l'orage s'éloigne, & diſparoit de la Franconie, pour exercer des ravages d'autant plus déſaſtreux dans les plaines de la Saxe. Non loin de Lützen tombe la foudre qui menaçoit Nurenberg, & la bataille preſque perdue eſt gagnée par les reſtes inanimés du Roi qui vient de périr. La Fortune, qui ne l'avoit jamais abandonné, accorda à ce Prince la faveur rare de mourir encore dans la plénitude de ſa gloire & dans la pureté de ſa réputation. Son génie protecteur ſut le ſouſtraire par une mort précoce au ſort inévitable du héros, de ternir ſes lauriers en oubliant la juſtice quand il ſe voit au faite de la puiſſance. Qu'il nous ſoit permis de douter, ſi par une plus longue vie, il eût mérité les larmes que l'Allemagne répandit ſur ſa tombe, & l'admiration que la poſtérité paie en ſa perſonne à l'unique juſte conquérant.

A la chûte précoce d'un grand chef, on craint la ruine entiere de tout le parti. Mais il n'eſt aucun individu que la providence, qui régit l'univers, ne ſache remplacer. Deux grands hommes, Axel Oxenſtierna en Allemagne, & Richelieu en France, entreprennent la conduite de la guerre qui échappe aux mains du héros mourant; & les flammes de la guerre entourent encore pendant ſeize années la cendre du héros depuis long-tems oublié.

Qu'il me ſoit permis de ſuivre, dans un ap-

perçu général & abrégé, la marche victorieuſe de Guſtave-Adolphe; de parcourir d'un coup-d'œil rapide tout le théatre où il eſt le ſeul héros; & enſuite (quand l'Autriche, courbée par une multitude de revers, deſcend de la hauteur de ſon orgueil à des reſſources déſeſpérées,) de reprendre le fil de ma narration.

A peine le plan d'opérations avoit-il été concerté à Halle entre le Roi de Suede & l'Electeur de Saxe; à peine l'attaque de la Boheme étoit-elle échue à ce dernier, tandis que Guſtave iroit envahir les Etas des Princes membres de la Ligue; à peine ce Monarque avoit-il conclu des alliances avec les Princes d'Anhalt & de Saxe-Weimar, & fait ſes péparatifs pour conquérir l'Evêché de Magdebourg, qu'il ſe mit en mouvement pour pénétrer dans le centre de l'Allemagne. Il n'alloit point chercher un ennemi qui fût à dédaigner. L'Empereur étoit encore puiſſant dans l'Empire; des garniſons Autrichiennes étoient répandues dans toute la Franconie, dans toute la Suabe & dans le Palatinat; & chaque place, pour peu qu'elle eût de force, devoit leur être emportée l'épée à la main. Guſtave étoit attendu vers le Rhin, par les Eſpagnols, qui avoient inondé de leurs troupes tous les Etats de Fréderic V, qui en poſſédoient toutes les forteresſes, & qui alloient lui diſputer le paſſage de ce fleuve. Derriere Guſtave étoit Tilly, qui déja raſſembloit de nouvelles forces, & dont bientôt une armée auxiliaire de Lorrains devoit joindre les étendarts. Un ennemi acharné, le fanatiſme,

ſoulevoit contre le Roi les cœurs de tous les Papiſtes ; & cependant ſes relations avec la France ne lui permettoient d'agir contre les Catholiques qu'avec une liberté fort-reſtreinte. Guſtave apperçut tous ces obſtacles ; mais il vit auſſi les moyens de les ſurmonter. Les forces de l'Autriche étoient éparſes dans des garniſons ; & il avoit l'avantage de pouvoir les attaquer avec ſes forces réunies. Si le fanatiſme des Catholiques-Romains & la crainte que de foibles Etats avoient de l'Empereur lui étoient contraires, le Roi pouvoit attendre des ſecours efficaces de l'amitié des Proteſtans & de leur haine contre la tyrannie Autrichienne. Les excès des troupes Impériales & ceux des Eſpagnols lui avoient utilement préparé les voies pour marcher dans ces contrées, où depuis long-tems l'habitant des villes & celui des campagnes ſoupiroient après un libérateur, & où pluſieurs même croyoient trouver un ſoulagement en ne changeant que de joug. Quelques agens ſecrets avoient déja été envoyés, pour faire pencher vers les intérêts de la Suede les principales villes Impériales, ſur-tout Nurenberg & Francfort.

Erfurt étoit la premiere place dont la poſſeſſion importât beaucoup au Roi, & qu'il ne pouvoit laiſſer derriere lui ſans y avoir mis garniſon. Un traité à l'amiable, fait avec la bourgeoiſie Proteſtante, lui ouvrit ſans coup férir les portes de cette ville & celles de la citadelle. Là, ainſi que dans toutes les places conſidérables qui tomberent enſuite entre ſes mains, il ſe fit prêter par les habitans le ſer-

ment de fidélité, & s'assura d'eux par une garnison suffisante. Il voulut bien confier à la ville d'Erfurt la personne de la Reine, & il promit aux habitans d'augmenter leurs privileges. L'armée Suédoise traversa bientôt la forêt de Thuringe, formée sur deux colonnes dont l'une se porta sur Gotha & l'autre sur Arnstadt; elles enleverent, dans leur passage, le comté de Henneberg aux troupes de l'Empereur, & se réunirent, le troisieme jour, devant Königshofen, sur les confins de la Franconie.

François, Evêque de Würzbourg, l'ennemi le plus acharné des Protestans & le plus zélé membre de la Ligue Catholique, fut aussi le premier qui éprouva la force du bras de Gustave. Quelques menaces suffirent pour faire livrer aux Suédois sa forteresse frontiere de Königshofen, &, avec elle, la clef de toute la province. A la nouvelle de cette rapide conquête, la consternation saisit tous les Princes Catholiques de ce Cercle; & les Evêques de Würzbourg & de Bamberg tremblerent dans leur résidence. Déja ils voyoient leurs Sieges ébranlés, leurs églises profanées, & leur religion dans la poussiere. La méchanceté des ennemis avoit répandu les impressions les plus effrayantes sur l'esprit persécuteur du Roi de Suede, ainsi que sur la cruauté de ses troupes; impressions que ni les assurances les plus réitérées, ni les actes les plus éclatans de tolérance & d'humanité, ne purent entiérement effacer. On craignoit d'éprouver les mêmes maux, que, dans de semblables circonstances, on savoit qu'on auroit exercés sur l'ennemi. Un grand nombre des

plus riches Catholiques se hâtoient déja de mettre en sûreté leurs consciences, leurs personnes & leurs biens, contre le fanatisme sanguinaire des Suédois. L'Evêque même en donna l'exemple à ses sujets. Au milieu des flammes que son fanatisme aveugle avoit allumées, il abandonna ses Etats, & s'enfuit à Paris, afin de soulever, s'il étoit possible, le Ministere François contre l'ennemi de la religion Romaine.

Les progrès que Gustave-Adolphe faisoit cependant dans cet Evêché, répondirent à ces heureux commencemens. Abandonnée d'une garnison impériale, Schweinfurt se rendit à lui; Würzbourg suivit bientôt cet exemple, & Marienberg fut emportée d'assaut. On avoit retiré, dans cette place qu'on croyoit inexpugnable, une grande quantité de vivres & de munitions de guerre, qui devinrent la proie de l'ennemi. Un autre objet, dont la possession fut bien agréable au Roi, ce fut la Bibliotheque des Jésuites, qu'il fit transporter à Upsal: ses soldats furent plus réjouis encore de trouver les caves abondamment remplies de l'Evêque. Quant à ses trésors, ce Prélat avoit pu les sauver à tems. Tout l'Evêché suivit bientôt le sort de sa capitale; tout se soumettoit au vainqueur. Le Roi se fit prêter serment de fidélité par tous les sujets de l'Evêque; & il établit, en l'absence du Souverain légitime, une régence qui fut composée à moitié de Protestans. Dans tout endroit où dominoit la Religion Romaine, quand Gustave l'avoit soumis par ses armes, il ouvrit toujours les églises à la religion

Proteſtante, ſans cependant faire éprouver aux Catholiques les perſécutions qu'ils avoient fait endurer ſi long-tems aux Proteſtans. Ce n'étoit qu'à l'égard de ceux qui lui réſiſtoient les armes à la main, qu'il uſoit du terrible droit de la guerre; & l'on ne ſauroit rendre ce Prince généreux reſponſable de quelques actes de cruauté que s'eſt permis la ſoldateſque dans l'aveugle fureur d'une premiere attaque. L'habitant pacifique & ſans défenſe étoit traité avec douceur. C'étoit, pour Guſtave-Adolphe, une loi ſacrée & inviolable, que d'épargner le ſang des ennemis comme celui de ſes troupes.

Dès la premiere nouvelle de l'invaſion des Suédois, l'Evêque de Würzbourg, ſans égard pour les négociations qu'à l'effet de gagner du tems il venoit d'entamer avec le Roi de Suede, avoit ſupplié avec inſtances le général de la Ligue d'accourir au ſecours de ſon Evêché. Ce général avoit cependant recueilli auprès de la Weſer les débris de ſon armée diſperſée; il s'étoit renforcé des garniſons impériales dans la Baſſe-Saxe, & avoit joint, dans la Heſſe, les généraux Altringer & Fugger, qui commandoient ſous ſes ordres. A la tête de ces forces conſidérables, Tilly brûloit d'effacer, par une victoire éclatante, la honte de ſa premiere défaite. De ſon camp près de Fulda, où il s'étoit poſté avec ſon armée, il attendoit plein d'impatience, de l'Electeur de Baviere, la permiſſion de livrer bataille à Guſtave-Adolphe. Mais la Ligue, après l'armée de Tilly, n'en avoit pas une ſeconde à perdre, & Maximilien étoit trop précautionné pour

commettre la deſtinée de ſon parti au ſort incertain d'une bataille. Ce fut en verſant des larmes, que Tilly reçut les ordres de ſon Maître, qui le contraignoient de demeurer dans l'inaction. C'eſt ainſi que fut retardée la marche de ce général vers la Franconie, & que Guſtave eut le tems d'inonder tout l'Evêché de ſes troupes. En vain Tilly ſe renforça enſuite, à Aſchaffenbourg, de douze mille Lorrains, & il accourut, avec des forces ſupérieures, au ſecours de Würzbourg. La ville & la citadelle ſe trouverent déja au pouvoir des Suédois; & des clameurs générales, peut-être bien fondées, accuſerent Maximilien d'avoir accéléré, par ſes doutes, par ſes lenteurs & par ſes craintes, la ruine de l'Evêché. Contraint d'éviter une bataille, Tilly ſe bornoit à empêcher l'ennemi d'avancer davantage; mais il ne put garantir que fort-peu de places contre l'impétuoſité des Suédois. Après une tentative inutile pour jetter des renforts dans la ville de Hanau, où il n'y avoit qu'une foible garniſon impériale & dont la poſſeſſion devoit procurer de grands avantages au Roi, il paſſa le Mein près de Seligenſtadt, & dirigea ſa marche vers les montagnes, pour garantir le Palatinat des approches du vainqueur.

Le Comte de Tilly ne fut pas le ſeul ennemi que Guſtave-Adolphe rencontra dans ſa marche en Franconie, & qu'il chaſſa devant lui. Le Duc Charles de Lorraine, que l'inconſtance de ſon caractere, la vanité de ſes projets & ſes malheurs ont rendu célebre dans les annales de ces tems, avoit

auſſi levé ſon foible bras contre le héros Suédois ; dans la vue d'obtenir, de l'Empereur Ferdinand II, la dignité électorale. Sourd aux loix d'une ſage politique, il ne ſuivit que la fougue d'une ambition orageuſe : en ſecourant l'Empereur, il irrita la France, ſon formidable voiſin ; & pour ſuivre un fantôme trompeur qui ne ceſſoit de le fuir, il denua de défenſeurs ſes Etats, qu'une armée Françoiſe inonda comme un torrent. Enivré de chimériques eſpérances, ce Prince raſſembla une armée de dix-ſept mille hommes, qu'il voulut commander en perſonne contre le Roi de Suede. Si ces troupes manquoient de bravoure & de diſcipline, elles attiroient cependant les yeux par leur beauté & par leur tenue ; & autant elles montroient peu de valeur devant l'ennemi, autant elles commettoient d'excès ſur les habitans déſarmés des villes & des campagnes qu'elles devoient protéger. Cette armée, quelle que fût ſa parure, ne pouvoit tenir long-tems contre l'intrépide courage & la diſcipline des Suédois. Une terreur panique la ſaiſit, quand la cavalerie Suédoiſe ſe fut portée ſur elle ; & les Lorrains furent chaſſés ſans peine de leurs quartiers dans le pays de Würzbourg. Le déſaſtre de quelques régimens entraîna une déſertion générale parmi ces troupes, dont les foibles reſtes allerent ſe cacher dans quelques petites villes au-delà du Rhin. Devenu la riſée des Allemands, & couvert de honte, leur chef ſe hâta de ſe retirer, en paſſant par Strasbourg, dans ſa capitale ; trop heureux encore d'appaiſer, par une humble lettre d'excuſes, la colere d'un vainqueur,

qui, après l'avoir repouſſé, lui demandoit raiſon de ſes hoſtilités. On aſſure qu'un villageois des environs du Rhin, voyant paſſer devant lui le Duc qui fuyoit les Suédois, oſa frapper ſon cheval & dire au Prince: "Allons, Monſeigneur! il vous faut „ doubler le pas, en fuyant le grand Roi de Suede."

Le funeſte exemple de ſon voiſin avoit inſpiré, au Prince-Evêque de Bamberg, des meſures plus ſages. Afin d'éviter le pillage de ſes Etats, il prévint le Roi par des propoſitions de paix; mais elles ne devoient ſervir qu'à arrêter ſes armes victorieuſes juſqu'à ce qu'il fût arrivé du ſecours au Prélat. Guſtave-Adolphe, trop généreux pour ſoupçonner de la mauvaiſe foi dans un autre Prince, agréa volontiers les offres de l'Evêque; & déja il preſcrivoit les conditions ſous leſquelles il vouloit s'abſtenir à l'égard de l'Evêché de tout procédé hoſtile. Il s'y montroit d'autant plus diſpoſé, qu'il n'avoit pas deſſein de perdre du tems à prendre Bamberg, & que ſes vues l'appelloient vers le Rhin. La précipitation avec laquelle il les pourſuivoit, lui fit perdre les ſommes, qu'en demeurant plus long-tems en Franconie, il auroit pu facilement retirer du foible Evêque. Le ruſé Prélat rompit la négociation, dès que l'orage de la guerre ſe fut éloigné de ſes frontieres. A peine Guſtave lui eut-il tourné le dos, qu'il ſe jetta dans les bras du Comte de Tilly; & il reçut les troupes impériales dans les mêmes villes & forteresſes, qu'il s'étoit montré peu auparavant prêt à ouvrir au Roi de Suede. Il ne fit, par ce ſubterfuge, que retarder pour un peu de

tems la ruine de ſon Evêché. Un général Suédois, qui avoit été laiſſé en Franconie, ſe chargea de punir l'Evêque de cette perfidie; & l'Evêché devint le malheureux théatre de la guerre, que ravagerent également les ennemis & les alliés.

La fuite des troupes impériales, dont la préſence menaçante avoit gêné juſqu'alors toutes les réſolutions du Cercle de Franconie, & la conduite humaine de Guſtave-Adolphe, inſpirerent à la Nobleſſe ainſi qu'aux habitans des campagnes le courage de ſe montrer favorables aux Suédois. Nurenberg ſe mit ſolemnellement ſous la protection du Roi de Suede; il gagna la Nobleſſe par des manifeſtes flatteurs, dans leſquels il portoit la condeſcendance juſqu'à s'excuſer de ſa venue à main-armée. L'aiſance qui régnoit en Franconie, & la conduite noble des Suédois envers les habitans, amenoient l'abondance dans les armées de Guſtave. L'amour que ce Prince avoit ſu obtenir de la Nobleſſe de tout ce Cercle, l'admiration & le reſpect que ſes brillans exploits excitoient dans ſes ennemis, le riche butin qu'on ſe promettoit de faire ſous les étendarts d'un Roi victorieux, faciliterent beaucoup le recrutement de ſes armées, rendu néceſſaire par le démembrement de tant de garniſons. Au premier ſon de la caiſſe, la jeuneſſe de toute la Franconie accouroit en foule auprès des recruteurs Suédois.

Le Roi n'avoit guere employé plus de tems à ſoumettre la Franconie, qu'il n'en auroit conſumé à la parcourir. Pour achever la conquête de tout ce

Cercle, & défendre ce qu'on y poſſédoit, Guſtave Horn, l'un de ſes plus habiles généraux, y fut laiſſé avec un corps-d'armée de huit mille hommes. Le Roi lui-même ſe hâta de marcher vers le Rhin avec la plupart de ſes forces, que les nouvelles levées faites en Franconie avoient conſidérablement augmentées. Son deſſein étoit de s'aſſurer de cette partie des frontieres d'Allemagne contre les Eſpagnols; de déſarmer les Electeurs Eccléſiaſtiques, & de s'ouvrir, dans ces heureuſes contrées, de nouvelles reſſources pour continuer la guerre. Guſtave ſuivit le cours du Mein: Seligenſtadt, Aſchaffenbourg, tout le pays ſur les deux rives de ce fleuve, furent ſoumis dans cette marche. Rarement les troupes Impériales attendirent-elles ſa venue; & jamais elles ne lui oppoſerent quelque réſiſtance. Déja, quelque tems auparavant, un colonel Suédois avoit réuſſi à enlever aux Impériaux, par ſurpriſe, la ville & la citadelle de Hanau, à la conſervation de laquelle Tilly avoit attaché un ſi grand intérêt. Charmé de ſe voir délivré de l'oppreſſion inſupportable de cette ſoldateſque, le Comte de Hanau ſe ſoumit avec joie au joug facile du Roi de Suede.

Les vues de Guſtave ſe portoient alors ſur Francfort. La maxime de ce Prince fut toujours, ſur le territoire d'Allemagne, de couvrir ſes arrieres par la poſſeſſion & l'amitié des principales villes. Francfort avoit été l'une des premieres villes Impériales, que le Roi, lorſqu'il étoit encore en Saxe, s'étoit empreſſé de préparer à ſa réception; il la fit maintenant ſommer de nouveau, par des députés

qu'il lui envoya depuis Offenbach, de lui accorder le paſſage dans ſon enceinte & de recevoir une garniſon Suédoiſe. Cette ville eût bien deſiré qu'on lui épargnât la néceſſité de ſe déclarer pour l'Empereur ou pour le Roi de Suede; d'autant plus que, quel que fût le parti qu'elle embraſſât, elle avoit à craindre pour ſon commerce & pour ſes privileges. Elle pouvoit éprouver toute la colere de l'Empereur, ſi elle ſe ſoumettoit prématurément au Roi de Suede, & que ſi celui-ci ne conſervât pas toujours aſſez de puiſſance pour protéger ſes alliés en Allemagne contre la Cour Impériale. Mais auſſi, d'un autre côté, le mécontentement d'un vainqueur irréſiſtible pouvoit lui devenir bien plus funeſte; & Guſtave, qui étoit comme devant ſes portes avec une formidable armée, pouvoit la punir de ſa réſiſtance aux dépends de ſes négocians & de toutes ſes richeſſes. Envain elle lui fit repréſenter par une députation, les dangers qui alloient menacer ſes foires, ſes privileges & peut-être même ſa liberté, ſi en prenant parti pour la Suede, elle venoit à provoquer la colere de l'Empereur. Guſtave feignit d'être ſurpris d'entendre Francfort parler de ſes foires, lorſqu'il s'agiſſoit d'une auſſi grande cauſe que celle des libertés de l'Allemagne, & préférer des avantages temporels aux grands intérêts de la patrie & de la conſcience. " J'ai trouvé, " ajouta-t-il d'un ton menaçant, " les clefs de toutes les „ villes & forteresſes, depuis l'isle de Rugen „ juſqu'au Mein: je ſaurai bien trouver auſſi celles „ de Francfort. Le bonheur de l'Allemagne & les

„ libertés de l'Egliſe Proteſtante ſont les ſeuls ob-
„ jets de ma venue à main armée; &, convaincu
„ de la juſtice d'une auſſi grande cauſe, je ne ſouf-
„ frirai point qu'on m'arrête par aucun obſtacle. "
Il ajouta, qu'il voyoit bien que les Francfortois ne vouloient lui prêter que le bout du doigt; mais qu'il prétendoit à la main entiere, afin de pouvoir s'y tenir. Après avoir congédié, avec cette réponſe, les députés de Francfort, il les ſuivit immédiatement avec toute ſon armée, & attendit en ordre de bataille, devant le faux-bourg de Saxenhauſen, la déciſion du conſeil.

Si Francfort avoit fait des difficultés pour ſe ſoumettre aux Suédois, ce n'avoit été que par l'effet des craintes que lui inſpiroit l'Empereur: les ſentimens des bourgeois ne leur laiſſoient aucun doute ſur la préférence qu'il devoient donner à l'oppreſſeur des libertés Germaniques, ou au Prince qui en avoit pris la défenſe. Les préparatifs menaçans, au milieu deſquels Guſtave exigeoit qu'ils ſe déclaraſſent, pouvoient diminuer, aux yeux de l'Empereur, ce que leur défection avoient de puniſſable, & colorer une démarche à laquelle ils ſe portoient avec joie. Les portes furent ouvertes au Roi de Suede, qui conduiſit les troupes, dans un ordre auſſi magnifique qu'admirable, au milieu de cette ville. Six cens hommes demeurerent en garniſon à Saxenhauſen; le Roi marcha en perſonne, le même ſoir, ſur Höchſt, ville dépendante de l'Electorat de Mayence, & qui fut priſe avant la nuit.

Tandis que Guſtave faiſoit ainſi conquête ſur

conquête le long du Mein, la Fortune couronnoit, dans le nord de l'Allemagne, les entrepriſes de ſes généraux & celles de ſes alliés. Roſtock, Wiſmar & Dömitz, les ſeules places fortes du duché de Meclembourg qui gémiſſoient encore ſous le joug des garniſons Impériales, furent repriſes par le Duc Jean-Albert, leur légitime Maître, ſous la conduite du général Suédois Tott. En vain le général Autrichien Wolf, Comte de Mansfeld, s'efforça d'arracher aux Suédois l'Evêché de Halberſtadt, dont ils s'étoient emparés immédiatement après la bataille de Leipzig; il fut bientôt contraint de leur abandonner encore l'Evêché de Magdebourg.

Bannier, général Suédois, qui étoit demeuré dans les environs de l'Elbe avec un corps-d'armée de huit mille hommes, tenoit Magdebourg étroitement bloquée; & il avoit déja diſperſé pluſieurs corps de troupes Impériales envoyés pour délivrer cette ville. Le Comte de Mansfeld, il eſt vrai, la défendoit en perſonne avec beaucoup de courage; mais ayant trop peu de monde pour pouvoir oppoſer une longue réſiſtance aux troupes des aſſiégeans, il penſoit déja à capituler, lorſque le Comte de Pappenheim vint à ſon ſecours, & attira ailleurs les armes de l'ennemi. Cependant Magdebourg, ou plutôt les cabanes qui s'élevoient triſtement ſur les ruines de cette ville, fut bientôt évacuée volontairement par les Impériaux; & les Suédois en prirent poſſeſſion ſans coup férir.

Les Etats du Cercle de Baſſe-Saxe, témoins des heureux ſuccès du Roi, oſerent auſſi relever leur

tête des coups dont les avoient frappé Tilly & Wallenſtein dans la funeſte guerre contre le Danemarc. S'étant aſſemblés à Hambourg, ils convinrent de lever trois régimens, par le moyen deſquels ils eſpéroient de ſe délivrer des onéreuſes garniſons Impériales. L'Evêque de Bremen, parent du Roi de Suede, fit plus encore: il leva des troupes avec leſquelles il tourmenta cruellement des couvens & des prêtres ſans défenſe; mais il eut bientôt le malheur d'être contraint à mettre bas les armes, par le Comte de Grousfeld, général de l'Empereur. George, Duc de Lunebourg, ci-devant colonel au ſervice de Ferdinand II, prit auſſi le parti de Guſtave, & leva pour le ſervice de ce Monarque quelques régimens qui occuperent les troupes Impériales dans la Baſſe-Saxe, au grand avantage du Roi de Suede.

Mais des ſervices bien plus importans pour ce Monarque, furent ceux que lui rendit le Landgrave Guillaume de Heſſe-Caſſel, dont les armes victorieuſes firent trembler une grande partie de la Weſtphalie & de la Baſſe-Saxe, l'Evêché de Fulda & même l'Electorat de Cologne. On ſe rappellera, qu'immédiatement après l'alliance que le Landgrave avoit conclue au camp de Werben avec le Roi de Suede, Tilly s'étoit empreſſé d'envoyer en Heſſe deux généraux de l'Empereur, Fugger & Altringer, afin de châtier le Landgrave de ſa défection; mais ce Prince avoit réſiſté avec courage aux armes de ſon ennemi. La bataille de Leipzig ayant achevé de le délivrer des cohortes Impériales,

Le Landgrave profita de leur éloignement avec autant d'activité que de réſolution ; il s'empara en peu de tems de Vach, de Münden & de Höxter ; il répandit, par ſes progrès rapides, la terreur dans les Evêchés de Fulda & de Paderborn, & dans tous ceux qui étoient limitrophes de la Heſſe. Ces Souverainetés allarmées s'empreſſerent de mettre des bornes à ſes progrès par de promtes ſoumiſſions ; & elles éviterent de ſe voir pillées en payant volontairement des ſommes conſidérables. Après ces heureuſes entrepriſes, le Landgrave réunit ſes troupes victorieuſes à la grande armée de Guſtave-Adolphe, & il vint trouver ce Monarque à Francfort, pour concerter avec lui un plan d'opérations ultérieures.

Pluſieurs Princes & ambaſſadeurs étrangers parurent de même en cette ville, ſoit pour rendre hommage à la grandeur de Guſtave, ou pour implorer ſa faveur, ou enfin pour appaiſer ſa colere. Le plus remarquable parmi eux fut le malheureux Electeur Palatin Frédéric V, qui venoit de quitter ſon aſyle en Hollande pour ſe jetter entre les bras de ſon vengeur. Guſtave lui rendit le ſtérile honneur de le recevoir comme une tête couronnée, & il s'efforça d'alléger le ſort de Frédéric, en lui témoignant à quel point il y prenoit part. Mais autant Frédéric V pouvoit ſe confier en la juſtice & en la magnanimité de Guſtave, & quoiqu'il pût ſe promettre du bonheur qui accompagnoit ſans ceſſe les armes Suédoiſes, autant étoit éloigné l'eſpoir qu'avoit cet infortuné Souverain de ſe voir rétablir

dans

dans la poſſeſſion de ſon patrimoine. L'inaction & la mauvaiſe politique de la Cour d'Angleterre avoient refroidi le zele de Guſtave; & un reſſentiment, dont il ne fut pas le maître, lui fit oublier à l'égard de Frédéric la vocation glorieuſe de protecteur des opprimés, qu'il avoit annoncée avec tant d'éclat lors de ſa premiere apparition en Allemagne.

Le Landgrave George de Heſſe-Darmſtadt étoit auſſi l'un de ceux que la crainte des vengeances de Guſtave avoit appellés à Francfort & engagés à ſe ſoumettre. Les liaiſons équivoques de ce Prince avec la Cour de Vienne, ſon peu de zele pour la cauſe des Proteſtans, n'étoient point un ſecret pour le Roi; mais la haine d'un auſſi foible ennemi, & l'importance qu'il cherchoit à ſe donner n'exciterent que les dédains & les ris du Roi de Suede. Le Landgrave ſe méconnut aſſez, ainſi que la ſituation des affaires en Allemagne, pour avoir la préſomption de s'offrir pour médiateur entre les Puiſſances belligérantes: auſſi Guſtave ne le déſignoit-il ordinairement que par l'épithete de *pacificateur*. Lorſqu'il jouoit avec ce Prince, quand il lui avoit gagné quelque argent, le Roi diſoit ſouvent que cet argent lui faiſoit un double plaiſir, parce que c'étoit de la monnoie Impériale. Le Landgrave George ne dut qu'à ſon parentage avec l'Electeur de Saxe, qu'il étoit de l'intérêt du Roi de ménager, que le Monarque ſe contentât de la remiſe de ſa fortereſſe de Ruſſelsheim, & de la promeſſe d'une neutralité ſtricte pendant tout le cours de la guerre.

Les Comtes du Weſterwald & de la Wetté-

ravie étoient auſſi venus à Francfort, pour faire alliance avec le Roi, & lui offrir, contre les Eſpagnols des Pays-Bas, des ſecours qui lui devinrent fort-utiles. La ville de Francfort eut d'ailleurs tout ſujet de ſe louer de la préſence de Guſtave, qui protégea ſon commerce, & rétablit par les meſures les plus actives, la ſûreté de ſes foires que la guerre avoit troublées depuis pluſieurs années.

L'armée Suédoiſe ſe trouvoit renforcée de dix mille hommes, que le Landgrave de Heſſe-Caſſel avoit amenés au Roi. Déja Guſtave avoit fait attaquer Königſtein: Koſtheim & Fliershain ſe rendirent à lui après un ſiege de peu de durée; il étoit maître de tout le cours du Mein, & il faiſoit préparer en toute hâte, à Höchſt, un grand nombre de bateaux pour faire paſſer le Rhin à ſes troupes. Ces préparatifs remplirent de terreur Anſelme-Caſimir, Electeur de Mayence, qui ne douta plus qu'il ne fût le premier ſur qui viendroit fondre l'orage. Comme partiſan de l'Empereur, & l'un des membres le plus zélés de la Ligue Catholique, il ne pouvoit eſpérer un meilleur traitement que celui qu'avoient déja éprouvé ſes deux confreres, les Evêques de Wurzbourg & de Bamberg. La ſituation de ſes Etats ſur le Rhin mettoit l'ennemi dans la néceſſité indiſpenſable de s'en emparer; & d'ailleurs la richeſſe de ſes provinces devoit offrir un attrait irréſiſtible à des troupes qui étoient dans le beſoin. Préſumant trop de ſes forces, & connoiſſant trop peu ſon ennemi, l'Electeur crut

pouvoir repouſſer la force par la force, & laſſer, du haut de ſes remparts, la valeur Suédoiſe. Il fit donc réparer en toute hâte les fortifications de ſa réſidence; il la pourvut de tout ce qui pouvoit la rendre capable de ſoutenir un long ſiege; & il reçut dans ſes murs deux mille hommes de troupes d'Eſpagne, que lui avoit amenés le général Eſpagnol Don Philippe de Sylva. Afin de mettre les bateaux des Suédois dans l'impoſſibilté de s'approcher, il fit barrer l'embouchure du Mein par de fortes paliſſades; & elle fut encore obſtruée par d'énormes maſſes de pierres & par des barques entieres que l'on y coula à fond. Il prit enſuite la fuite, accompagné du Prince-Evêque de Worms, & emportant avec lui la plus grande partie de ſes tréſors.

Toutes ces meſures, qui montroient moins de vrai courage qu'une impuiſſante opiniâtreté, n'empêcherent point les Suédois de s'avancer ſur Mayence, & de faire les plus grands préparatifs pour attaquer cette ville. Tandis qu'une partie de leurs troupes s'étendoit dans le Rhingau, tailloit en pieces tout ce qui s'y trouvoit d'Eſpagnols, & y levoit des ſommes énormes; & qu'une autre diviſion mettoit à contribution les villes & villages Catholiques du Weſterwald & de la Wettéravie, le gros de l'armée du Roi étoit déja campé près de Caſſel vis-à-vis de Mayence, & le Duc Bernhard de Saxe-Weimar avoit même emporté, ſur la rive oppoſée du Rhin, la Tour-des-Souris & le château d'Ehrenfels. Déja Guſtave-Adolphe ſe pré-

paroit à paſſer le Rhin pour inveſtir la ville du côté de terre, quand les progrès du Comte de Tilly le rappellerent en hâte devant Mayence, & procurerent, quoique pour bien peu de tems, quelque repos à cet Electorat.

Le danger de la ville de Nurenberg, que Tilly faiſoit mine d'aſſiéger pendant l'abſence de Guſtave, & qu'il menaçoit, en cas de réſiſtance, du ſort effroyable de Magdebourg, avoit déterminé le Roi de Suede à s'éloigner précipitamment de Mayence. Afin de ne pas s'expoſer une ſeconde fois, aux yeux de toute l'Allemagne, au reproche d'avoir abandonné une ville alliée à la diſcrétion d'un barbare ennemi, Guſtave fit la plus grande diligence pour accourir à ſon ſecours. Mais ayant appris déja à Francfort la vigoureuſe réſiſtance des Nurenbergeois & la retraite de Tilly de devant leur ville, il ne différa plus à pourſuivre ſes vues ſur Mayence. N'ayant pas réuſſi, près de Caſſel, à effectuer le paſſage du Rhin ſous le feu de l'artillerie des aſſiégés, il dirigea ſa marche vers les montagnes, afin de pouvoir s'approcher de la ville par un autre côté; il s'empara, ſur ſa route, de tous les poſtes importans, & parut, de nouveau, ſur les bords du Rhin, près de Hochſtadt, entre Gernsheim & Oppenheim. Quoique les Eſpagnols euſſent abandonné toute la route des montagnes ſur la droite du fleuve, ils cherchoient encore avec beaucoup d'opiniâtreté à en défendre la rive gauche. Pour cet effet, ils avoient brûlé ou coulé à fond toutes les barques & les bateaux des environs; & ils ſe tenoient prêts,

ſur le rivage oppoſé, à repouſſer les plus terribles attaques, ſi le Roi eût tenté le paſſage dans ces environs. Le courage perſonnel de Guſtave l'expoſa, dans cette occaſion, au plus grand danger d'être pris. Il s'étoit hazardé à paſſer le fleuve dans une petite nacelle, afin de reconnoître le rivage oppoſé; mais à peine y eût-il mis pied à terre, qu'il ſe vit ſurpris par une diviſion de cavalerie Eſpagnole, des mains de laquelle la fuite la plus précipitée put ſeule le ſauver. Il réuſſit enfin, par l'aide de quelques bateliers du voiſinage, à s'emparer de quelques bateaux, ſur deux deſquels il fit paſſer le Rhin au Comte de Brahé avec trois cens Suédois. A peine celui-ci avoit-il eu le tems de ſe retrancher ſur le rivage, qu'il fut attaqué par quatorze compagnies de dragons & de cuiraſſiers Eſpagnols. Quelque grande que fût la ſupériorité de l'ennemi, autant Brahé & ſa petite troupe ſe défendirent avec valeur; & leur réſiſtance héroïque donna le tems au Roi de venir lui-même à leur ſecours avec des troupes fraîches. Les Eſpagnols prirent la fuite après avoir eu ſix cens hommes de tués; quelques-uns ſe hâterent de gagner la fortereſſe d'Oppenheim, d'autres Mayence. Un lion de marbre, placé ſur une haute colonne, tenant de la droite une épée nue & la tête armée d'une caſque, indiquoit encore, ſoixante-&-dix ans après, au voyageur, l'endroit où l'immortel Monarque avoit paſſé le plus grand fleuve de la Germanie.

Après ce ſuccès, Guſtave-Adolphe ſe preſſa de faire paſſer le Rhin à ſon artillerie & à la plus grande

partie de ſes troupes; puis il vint aſſiéger Oppenheim, qui fut emportée d'aſſaut le 8 Décembre 1631, après la défenſe la plus opiniâtre. Cinq cens Eſpagnols, qui avoient défendu cette forteresſe avec tant de courage, devinrent tous les victimes du courroux des Suédois.

La nouvelle du paſſage du Rhin par Güſtave, remplit de terreur tous les Eſpagnols & Lorrains qui en garniſſoient la rive gauche, & qui, ſur les bords de ce fleuve, s'étoient crus à l'abri de la vengeance des Suédois. Une fuite précipitée fut leur ſeul réfuge: toute place qui ne leur paroiſſoit pas aſſez tenable, fut abandonnée avec la plus grande précipitation. Après une longue ſuite de violences exercées ſur les habitans ſans défenſe, les Lorrains n'abandonnerent la ville de Worms, qu'après l'avoir maltraitée avec la plus froide cruauté. Les Eſpagnols s'empreſſerent d'aller ſe renfermer dans Frankenthal, où ils eſpéroient de pouvoir braver toutes les forces victorieuſes de Guſtave-Adolphe.

Le Roi ne perdit alors point de tems, pour effectuer ſes deſſeins ſur Mayence, où s'étoit jettée l'élite des troupes Eſpagnoles. Tandis qu'il y marchoit en longeant la rive gauche du Rhin, le Landgrave de Heſſe-Caſſel s'en étoit également approché de l'autre côté, & s'étoit emparé de pluſieurs forts qu'il avoit rencontrés ſur ſon paſſage. Les Eſpagnols de la place, quoique cernés de toutes parts, montrerent d'abord autant de courage que de réſolution à ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité; & ils firent pleuvoir pendant pluſieurs jours, ſans

interruption, une grêle de bombes & de boulets, qui coûta la vie à nombre de braves soldats. Néanmoins, malgré cette courageuse résistance, les Suédois avoient gagné sans cesse du terrein; & ils s'étoient avancés si près du fossé, qu'ils se préparoient sérieusement à l'assaut. Ce fut alors que les assiégés perdirent courage. Ils trembloient avec raison devant l'impétuosité du soldat Suédois, dont Marienberg près de Würzbourg rendoit un effroyable témoignage. Un sort affreux attendoit Mayence, si cette ville étoit prise d'assaut; & l'ennemi pouvoit facilement être tenté de venger le désastre de Magdebourg, sur cette magnifique & opulente résidence d'un Prince Catholique. La garnison Espagnole capitula donc dès le quatrieme jour, plus afin d'épargner la ville que pour sauver sa propre vie; & elle obtint de la générosité du Roi une escorte jusqu'à Luxembourg: cependant, la plus grande partie des soldats qui la composoient prirent parti, ainsi que cela étoit arrivé déja plusieurs fois, parmi les troupes de Gustave.

Ce fut le 13 Décembre 1631, que le Roi de Suede fit son entrée dans la ville conquise, où il fut loger au palais de l'Electeur. Quatre-vingts canons tomberent en son pouvoir, & Mayence fut contrainte de se racheter du pillage par une somme de quatre-vingts mille florins. De cette contribution furent exclus le Clergé & les Juifs, qui se virent taxés à des sommes énormes. Le Roi disposa de la Bibliotheque de l'Electeur comme de sa propriété, & il en fit présent à son Chancelier Oxenstierna,

qui la céda au Gymnaſe de Weſterâth ; mais le vaiſſeau qui devoit la tranſporter en Suede ayant fait naufrage, la mer Baltique engloutit cet irréparable tréſor.

Après la perte de Mayence, de nouveaux malheurs ne ceſſerent de pourſuivre les armes Eſpagnoles dans les environs du Rhin. Peu avant la reddition de cette ville, le Landgrave de Heſſe-Caſſel avoit pris Falkenſtein & Reifenberg : la forteresſe de Königſtein ſe rendit également aux Heſſois. Le Rhingrave Othon-Louis, l'un des généraux du Roi, eut le bonheur de battre neuf eſcadrons Eſpagnols qui marchoient ſur Frankenthal, & de s'emparer des villes les plus importantes ſituées ſur le Rhin, depuis Poppart juſqu'à Baccharach. Après la priſe de la forteresſe de Braunfels, dont les Comtes de la Wetteravie s'étoient emparés avec le ſecours des Suédois, les Eſpagnols perdirent toutes les places qu'ils avoient dans cette contrée ; & ils ne purent, à l'exception de Frankenthal, ſauver que peu de places dans le Palatinat. Landau & Kronweiſſenbourg ſe déclarerent hautement pour les Suédois : Spire s'offrit à lever des troupes pour le ſervice de Guſtave : Manheim fut perdue par l'habileté du Duc Bernhard de Weimar & par la négligence du commandant, qui fut enſuite traduit devant un conſeil de guerre, & décapité à Heidelberg.

Le Roi avoit prolongé la campagne juſques fort-avant dans l'hyver ; & il eſt vraiſemblable que la rigueur de la ſaiſon contribua à la ſupériorité dans laquelle le ſoldat Suédois ſut toujours ſe maintenir.

Mais enfin les troupes épuiſées eurent beſoin de ſe repoſer dans des quartiers d'hyver que Guſtave leur accorda, bientôt après la priſe de Mayence, dans les environs de cette ville. Il employa le repos que la ſaiſon le néceſſitoit de donner à ſes armées, à travailler, de concert avec ſon Chancelier Oxenſtierna, aux affaires du Cabinet, ainſi qu'à diverſes négociations avec l'ennemi, relatives à quelques neutralités. Ce fut la ville de Mayence qu'il choiſit pour y paſſer l'hyver, & pour être le centre de ſes négociations; en général, il lui témoigna plus de bienveillance qu'il ne convenoit aux intérêts des Princes Allemands, ainſi qu'au court ſéjour qu'il avoit d'abord voulu faire dans l'Empire. Non content d'avoir muni cette ville des plus formidables fortifications, il fit élever vis-à-vis d'elle, dans l'angle que le Mein forme avec le Rhin, une nouvelle citadelle qu'il appella Guſtavsbourg, mais qui depuis a été plus connue ſous le nom de Pfaffenraub ou de Pfaffenzwang.

Tandis que Guſtave ſe rendoit maître du cours du Rhin, & qu'il menaçoit de ſes armes victorieuſes les trois Electorats Eccléſiaſtiques, ſes vigilans ennemis mettoient en mouvement, à Paris, tous les reſſorts de la politique, pour le priver des ſecours de la France, & même, s'il étoit poſſible, pour l'engager dans une guerre contre cette Couronne. Lui-même, il avoit ſurpris ſes amis par la direction inattendue & équivoque de ſes armes vers le Rhin, & fourni les moyens à ſes ennemis d'exciter ſur ſes vues de dangereuſes défiances. Après

avoir soumis l'Evêché de Würzbourg avec la plus grande partie de la Franconie, il ne dépendoit que de lui de pénétrer dans la Baviere & dans l'Autriche, en traversant l'Evêché de Bamberg. Et l'attente étoit aussi générale que naturelle, qu'il ne différeroit point d'attaquer l'Empereur & le Duc de Baviere dans le cœur de leurs Etats, & de terminer au plutôt la guerre en abaissant ces deux principaux ennemis. Mais, au grand étonnement des autres Puissances belligérantes, Gustave-Adolphe avoit quitté la route que lui traçoit l'opinion universelle; & au lieu de porter ses armes sur la gauche, il s'étoit dirigé sur la droite, pour faire éprouver sa puissance aux Electeurs Ecclésiastiques, qui cependant étoient moins puissans & qui l'avoient moins offensé, tandis qu'il donnoit à ses deux plus puissans adversaires le tems de rassembler de nouvelles forces. Rien ne peut expliquer cette étonnante résolution, si ce n'est le dessein qu'il eut peut-être, en chassant les Espagnols, de rétablir avant toutes choses le malheureux Fréderic V. dans la possession de ses Etats; & en effet, l'opinion qu'on avoit du prochain rétablissement de Fréderic fit taire d'abord les soupçons des amis de Gustave, & les calomnies de ses ennemis. Mais maintenant, le Bas-Palatinat étoit presqu'entiérement purgé d'ennemis: cependant Gustave continuoit de projetter, vers le Rhin, de nouvelles conquêtes, & de retenir le Palatinat conquis, sans le remettre à son légitime possesseur. En vain l'Ambassadeur du Roi d'Angleterre rappella au Conquérant ce qu'exigeoit de lui la jus-

tice, & ce dont ſes promeſſes ſolemnelles lui faiſoient un devoir; Guſtave répondit à ces demandes par d'ameres plaintes ſur l'inaction de la Grande-Brétagne; & il ſe prépara avec beaucoup d'activité, à porter au plutôt ſes étendarts victorieux en Alſace & même juſques dans la Lorraine.

Cependant les défiances contre le Monarque Suédois éclaterent; & la haine de ſes ennemis ſe montra ſinguliérement active à répandre, ſur ſes vues, les bruits les plus déſavantageux. Depuis long-tems, le Cardinal de Richelieu, Miniſtre de Louis XIII, avoit vu avec inquiétude l'approche de Guſtave vers les frontieres de la France; & le caractere défiant de ſon Maître ne donnoit que trop de priſe aux conjectures ſiniſtres que l'on pouvoit en tirer. La France étoit occupée alors d'une guerre civile contre ſes ſujets Proteſtans; & l'on pouvoit en effet craindre, non ſans fondement, que l'approche d'un Roi victorieux & de leur religion ne ranimât leur courage abattu & les engageât à faire la plus vive réſiſtance. Cet inconvénient pouvoit avoir lieu, quand même Guſtave-Adolphe eût été fort-éloigné de leur donner aucune eſpérance, & de ſe rendre coupable d'une infidélité auſſi criante envers le Roi de France, ſon allié. Mais l'humeur vindicative du Prince-Evêque de Würzbourg, qui cherchoit à ſe conſoler, à la Cour de France, de la perte de ſes Etats; l'éloquence envénimée des Jéſuites, & le zele actif du Miniſtre de Baviere, repréſenterent comme une réalité manifeſte ces dangereuſes intelligences entre le Roi de Suede & les Huguenots, & ils furent aſſail-

lit l'eſprit craintif de Louis XIII. par les plus grandes inquiétudes. Non ſeulement de vains politiques, mais auſſi pluſieurs Catholiques d'un grand ſens, ſe perſuaderent que le Roi de Suede ne tarderoit pas à pénétrer dans le cœur de la France, pour faire cauſe commune avec les Huguenots, & renverſer dans le royaume la Religion Catholique. De fanatiques zélateurs le voyoient déja franchir les Alpes avec une armée, & détrôner en Italie le Chef viſible de l'Egliſe Romaine. Quoique d'auſſi folles conjectures ſe réfutaſſent d'elles-mêmes, & que les ſentimens d'honneur & de tolérance dont Guſtave étoit animé détruiſiſſent ces ridicules inculpations; on ne pouvoit cependant nier qu'il n'eût donné beaucoup de priſe aux accuſations de ſes adverſaires, & juſtifié en quelque maniere le ſoupçon qu'il auroit moins voulu diriger ſes armes contre l'Empereur & contre le Duc de Baviere, que contre la Religion Catholique en général.

Fin du premier Tome.

AVIS DES EDITEURS.

L'impreſſion du ſecond tome n'ayant pu être achevée aſſez à tems pour qu'il pût être publié en même tems que celui-ci, nous prévenons le public qu'il ne tardera pas à paroître.

Afin de rendre cet ouvrage auſſi complet que poſſible, nous ajouterons, à la fin du ſecond tome, pluſieurs particularités remarquables ſur l'hiſtoire de la guerre de trente ans, que l'auteur n'avoit pas cru devoir y inférer.

NRS 2000795